LES INDIENS

DE LA PAMPA.

A peine a-t-on fait vingt lieues dans l'ouest de Buenos-Ayres, que déjà ces plaines immenses qui s'étendent des rives de la Plata au pied des Andes semblent désertes. De loin en loin apparaissent de misérables cabanes, semées comme des balises sur la route du Chili; et il y a tant de silence autour de ces habitations, qu'on est étonné d'en voir sortir des visages humains. Aucune trace de culture; pas un arbre, pas un buisson; des horizons immenses, mais mornes et tristes, animés seulement çà et là par le passage d'une autruche, le galop d'un *gaucho* rassemblant les débris de ses troupeaux, décimés par la sécheresse, les guerres civiles et les Indiens, dont les incursions, si fréquentes depuis ces dernières années, ont achevé de désoler le pays.

Quelquefois victorieux, le plus souvent repoussés, leur nombre semble ne jamais diminuer; errans et nomades comme l'Arabe du désert, la Pampa leur offre dans ses impénétrables retraites des

asiles sûrs, où ils s'en vont jouir paisiblement du fruit de leurs conquêtes. Rien ne les sépare du pays habité, ni lacs, ni rivières, ni montagnes : deux ou trois forts, garnis d'un petit nombre de soldats, sont tout-à-fait insuffisans pour garder une si vaste étendue de pays. Invisibles à qui veut les poursuivre, ces Indiens fondent à coup sûr et inopinément sur ces habitations, incapables de se défendre seules, trop disséminées pour se prêter un mutuel secours; ils pénètrent dans l'intérieur des provinces jusqu'à ce que les troupes des villes, éveillées par les cris des fuyards, se mettent en marche pour les combattre : mais, aussi prompts dans la retraite que soudains dans l'attaque, les sauvages se replient sur le désert et disparaissent.

Ils vivent en tribus séparées, soumises chacune à un chef ou cacique, qui compte sous sa domination de trois cents à mille guerriers. Leurs tentes (*toldos*) sont faites de peaux de cheval cousues ensemble : chaque famille habite la sienne, et il y a peine de mort pour quiconque chercherait à s'introduire furtivement dans le toldo voisin. Le plus souvent les Indiens campent sur le bord d'un ruisseau ou d'un lac, autour duquel paissent en liberté leurs nombreux troupeaux, confiés à la garde des esclaves : ce sont de pauvres enfans enlevés dans les incursions, et traînés à la suite du vainqueur. Leur sort est triste; quoique dans sa manière de vivre le gaucho diffère peu du sauvage, il ne s'accoutume guère à la servitude, et ne se console jamais de la perte de cette indépendance illimitée dont il sait si bien jouir. D'ailleurs, quand le captif est devenu grand, il y a toujours quelque moyen de s'en débarrasser : si on le voit parler à une femme de la tribu, s'il tente de s'évader surtout, il est mis à mort; et on emploie pour l'éprouver des ruses infernales. Par exemple, on l'envoie porter un message simulé à la tribu voisine, on lui donne un de ces chevaux dont le galop devance celui du chevreuil; l'esclave part; déjà les toldos ont disparu à l'horizon; le souvenir de sa cabane fait battre son cœur; il a des vivres, un cheval qui ronge le frein : oh! alors il se lance à toute bride vers le nord; mais un bruit de chevaux retentit derrière lui : ce sont les Indiens; ils le poursuivent avec d'horribles hurlemens, le percent à coups de lance, et l'abandonnent expirant aux *gallinazos* et aux vautours.



J'ai connu, dans la province de Mendoza, un enfant qui fut repris sur ces Indiens, après deux ans d'esclavage; les mauvais traitemens l'avaient abruti, il tremblait au moindre mot. On lui donnait à garder chez les sauvages trois à quatre cents moutons : les pillards des tribus voisines enlevaient souvent des brebis de son troupeau; quand il reparaissait au toldo pour se plaindre à ses maîtres, ceux-ci s'amusaient à le faire courir à coups de fouet, pour avoir le barbare plaisir de le renverser avec leurs boules.

Les femmes sont en général mieux traitées; il y en a même quelques-unes qui deviennent épouses favorites du cacique, malgré leur résistance. On leur permet aussi de faire rôtir leurs alimens, et de manger de la chair de bœuf; c'est une grande faveur, car les Indiens se nourrissent ordinairement de cheval; leur plus grand régal est d'ouvrir une jument pleine, de boire le sang tout chaud et de dévorer ensuite le petit près de naître. Ils prétendent que ce sang de cheval, ainsi pris, guérit de toutes les affections de poitrine.

Un des *peones* qui nous accompagnaient dans le voyage avait passé quatre ans chez les sauvages. Il fut pris jeune (les Indiens massacrent leurs captifs au-dessus de quinze ans et même les vieilles femmes), et, par un hasard heureux, le cacique l'adopta. On le traita bien, il fut admis de temps en temps dans les toldos, et peu à peu considéré comme un fils de la tribu. Sachant adroitement dissimuler son irrésistible désir de prendre la fuite, il parut se faire à son nouveau sort. Plusieurs captifs avaient été massacrés sous ses yeux; c'était un avertissement terrible : mais il conservait toujours l'espoir lointain de retourner *au pays des chrétiens.*

Pendant les soirées pluvieuses de l'hiver, les Indiens se rassemblaient sous le toldo du cacique, et là, accroupis autour du feu, blottis en rond dans un coin, ils jouaient aux dés, et à un autre jeu appelé par les gauchos *media suerte;* c'est une espèce d'osselet qu'on lance comme un palet, et qui doit retomber sur un côté donné. L'adroit captif trouva e moyen de piper les dés et les osselets, et gagna rapidement aux crédules Indiens les *gergas,* les *ponchos,* les brides, les peaux de tigres, seuls objets dont se compose la fortune de l'habitant du désert. Il s'éleva bien quelques voix pour accuser le *chrétien* de sortilége, mais une crainte superstitieuse

apaisa ces murmures. Riche et considéré, le captif se hasarda à demander la fille du cacique, et l'obtint. Les parens de la fiancée se rangèrent autour du toldo, puis se mirent à défiler un à un devant le nouvel époux, recevant chacun un cadeau; quand cet amas de richesses eut été également réparti, il y eut une grande joie dans l'assemblée; on dansa, on célébra la libéralité du gaucho devenu membre de la tribu; la jeune fille fut introduite solennellement, et cette bizarre cérémonie étant achevée, ils restèrent unis.

Sans avoir gardé un souvenir bien tendre de cette épouse, le *peon* s'étendait longuement sur l'affection qu'elle lui témoignait et les égards attentifs dont elle se plaisait à l'entourer. Dès-lors le captif ne fut plus surveillé; mais sa compagne le surprenait souvent plongé dans de profondes réflexions : alors elle lui faisait faire le signe de la croix, l'obligeant à jurer par son Dieu de ne pas chercher à s'évader.

Une année se passa ainsi. Par une belle nuit d'hiver, les Indiens assemblés se concertaient sur une prochaine campagne; le captif n'était point admis au conseil : il part furtivement armé de son coutelas, bride le meilleur cheval d'un des chefs occupés à la délibération, et saisissant une paire de fortes boules en pierre, il s'éloigne au pas, tournant le dos à sa croix du sud; puis, le voilà qui se met à galoper à *rienda suelta*, jusqu'au jour. Alors le fugitif s'arrête pour laisser paître son cheval : son regard inquiet se porte sur tous les points de l'horizon; mais la Pampa était muette et déserte. Il continue sa marche précipitée, éperonnant son coursier de la pointe d'un poignard, et à la nuit il fait halte encore, ayant soin de piquer son couteau en terre, la lame tournée vers le nord, pour ne pas perdre sa route avant le lever du soleil.

Pendant deux jours il erra ainsi; l'homme et la bête mouraient de faim et de fatigue; le morceau de viande sèche était fini; l'herbe brûlée par les chaleurs de l'été n'avait pas encore reverdi. Tout à coup une poussière s'éleva au loin. Le fugitif étonné met pied à terre, fait coucher son cheval, regarde, et distingue un poncho rouge. — Quand bien même ce serait un Indien, se dit-il à lui-même, je combattrai. — Il tire son couteau, prépare ses boules, et s'élance vers l'étranger.

Ces deux hommes galopant ainsi l'un vers l'autre ne tardèrent



pas à se rencontrer : le captif était nu jusqu'à la ceinture, et portait les longs cheveux de l'Indien. L'inconnu, arrivé à la distance de cent pas, s'arrête; il a cru voir un sauvage, la frayeur le saisit, il se prend à fuir à toute bride. En vain l'autre lui crie : *Soy cristiano, soy cristiano;* l'homme au poncho rouge s'éloigne au galop, sans répondre, sans comprendre peut-être. C'était quelque chose d'étrange que ces deux gauchos se poursuivant ainsi, tous deux effrayés : l'un se croyant attaqué par un habitant du désert, l'autre se rappelant aussitôt que son étrange aspect doit être un épouvantail pour tous les gens de la frontière.

Mais le cheval de la Pampa eut l'avantage; le gaucho tremblant se rendit à discrétion, et après être enfin revenu de sa terreur, il avoua qu'il s'était égaré depuis la veille, en poursuivant des autruches. Ainsi, sans cette singulière rencontre, le chasseur allait droit aux Indiens, chercher une mort certaine ; le fugitif, méconnaissable aux yeux des siens, s'exposait à être assailli, traqué au milieu des habitations, comme les chiens sauvages de ces contrées, quand parfois ils s'aventurent dans un village.

Tous les deux se remirent en marche; les premiers chevaux qui s'offrirent à eux, ils s'en emparèrent sans scrupule, et arrivèrent ainsi à une habitation où on donna au fugitif des vêtemens sous lesquels disparut toute trace de physionomie indienne; ce furent les insignes de sa liberté, et là les deux gauchos se séparèrent pour ne plus se revoir.

Quand les troupeaux ont épuisé les pâturages des environs, le toldo est levé, la tribu va chercher un nouveau gîte. Mais les lacs, les ruisseaux, les marais, sont assez rares ; les différentes peuplades s'en disputent la possession : et de là de sanglantes querelles. Puis derrière ces Indiens, en avançant vers le sud, il y en a d'autres, plus braves et plus pauvres, puisqu'ils ne pillent que de seconde main, et qui sont eux-mêmes serrés de près par les Patagons, dont la renommée avait fait des êtres presque fabuleux, avant que les navigateurs eussent été à même, en traversant le détroit de Magellan, de reconnaître que ces sauvages ne dépassent guère six pieds anglais, c'est-à-dire la taille à peu près ordinaire des habitans du Kentucky. La différence de stature entre les Patagons et les autres Indiens n'est pas plus grande ni plus remarquable que

celle des peuples du nord de l'Europe comparés à ceux des pays méridionaux.

La principale occupation de l'Indien en temps de paix est de travailler son cheval, et le gaucho même peut à peine rivaliser avec lui. Il est vrai que celui-ci ne se donne pas la peine de préparer de longue main l'éducation d'un jeune animal qui, avant le moment où on lui pose un *recado* sur les épaules, a vécu libre et errant : en deux jours le gaucho a dompté un *potro*; l'Indien fait plus, il le dresse. Pendant les chaleurs de l'été, quand le soleil, presque perpendiculaire, darde ses feux sur une plaine nue et dépourvue d'arbres, le cavalier de la Pampa jette son poncho sur le dos de son cheval, le fait se tendre, s'alonger, puis s'endort tranquillement sous cet abri improvisé; si l'animal veut faire un mouvement, il gratte du pied pour éveiller son maître. S'agit-il de se préparer au combat, sans autre selle qu'une *gerga*, sans autre étrier qu'un os suspendu à une corde de cuir, le cavalier s'élance à toute bride, malgré un terrain souvent humide et glissant, pique subitement sa lance en terre, fait volter deux ou trois fois son cheval autour de l'arme sans la quitter, et se renversant sur le côté opposé, revient avec la même impétuosité, pour s'arrêter court. Le mors dont il se sert, emprunté aux gauchos, est, il est vrai, de nature à faire obéir l'animal le plus fougueux : quelquefois c'est une simple *rienda* passée dans la bouche, comme font nos postillons quand ils mènent leurs chevaux à l'abreuvoir.

On conçoit que cette manière de dresser un cheval doit le mettre bien vite hors de service; mais dans les guerres, celui de la Pampa a un avantage inappréciable sur la cavalerie ennemie, étant plus habitué au sol moins sec des contrées méridionales. Il ne pleut que bien rarement en hiver dans les provinces de l'intérieur, surtout du côté du nord; mais plus on s'avance vers le cap Horn, et plus cette pointe triangulaire qui forme l'extrémité du continent de l'Amérique du Sud, se trouve exposée au vent des deux océans, et par conséquent aux brouillards et aux pluies qui en résultent.

Les femmes indiennes s'occupent à faire des ponchos, des gergas. On est étonné de la finesse de leur travail, de la variété et de l'éclat des couleurs, et même de la précision des dessins, bien qu'ils soient assez grossiers. Le tissu est en général plus serré que

celui des mêmes étoffes fabriquées dans les habitations de certaines provinces, car dans celles de Santafé et de Buenos-Ayres, les femmes même ne font absolument rien.

Ainsi se passe la vie de l'Indien : monter à cheval, voler, se battre parfois, jouer et dormir. S'ennuient-ils ces hommes? je ne le crois pas. Du jour où ils auraient connu l'ennui, le besoin d'une occupation fixe, ils eussent peut-être cherché à se civiliser d'une manière quelconque, à se livrer aux travaux de l'agriculture (il est vrai que leurs voisins les gauchos ne leur en donnent guère l'exemple), et alors ils ne seraient plus nomades, cruels, indomptés; en un mot, ils auraient cessé d'être les *Indios bravos* de la Pampa. Il y a chez l'Indien, dans quelque partie que ce soit des deux Amériques, un caractère d'indépendance tout particulier, dont l'influence se fait sentir de génération en génération, malgré les défrichemens et les colonies, malgré l'émancipation des nouvelles républiques : les peuplades dispersées sur les rives du Saint-Laurent et des fleuves de l'ouest, enclavées au milieu des blancs, n'adoptent quelques usages de leurs voisins que par faiblesse, en désespoir de cause, par l'impossibilité où elles se trouvent de vivre à leur manière. C'est moins sans doute incapacité qu'orgueil. Peut-être les Indiens auraient-ils fait plus de progrès sans ces découvertes qui bouleversèrent les empires du Pérou et du Mexique, car il est évident qu'ils ont rétrogradé depuis lors, et les florissantes missions du Paraguay n'avaient produit qu'un peuple d'enfans, de néophytes, qui s'est arrêté là.

Quant à l'habitant de la Pampa, il est demeuré la tradition vivante des peuples nomades, depuis les Scythes jusqu'aux Bédouins. Le pillage est tout pour lui; quand ses troupeaux ne suffisent plus à la consommation, il faut à toute force entreprendre une nouvelle campagne : cela s'appelle, chez lui, *travailler*. On s'y prépare longtemps d'avance; des traités sont conclus avec les tribus voisines; on observe le soleil, les signes de la lune nouvelle, et si les astres laissent apercevoir de fâcheux pronostics, l'expédition est ajournée. Les vieillards, les enfans et quelques guerriers restent aux toldos; pour les esclaves, ils sont envoyés bien loin dans l'intérieur avec les troupeaux, isolés le plus souvent les uns des autres, relégués dans le désert, dans des pays inconnus pour eux, à une

telle distance, que cette liberté momentanée ne leur laisse aucune espérance d'évasion, et les expose encore aux Indiens des régions plus reculées.

Les feux de la nuit trahiraient la marche de la *Indiada;* aussi ont-ils soin de faire sécher au soleil des tranches de viande dont chacun porte une abondante provision. D'abord ils marchent lentement, pour ne pas fatiguer leurs chevaux, plutôt la nuit que le jour, surtout pendant les chaleurs, et leurs précautions augmentent à mesure qu'on approche des habitations. Le cacique a un pouvoir absolu sur son armée, et règle les heures de halte, et l'ordre de bataille. Ainsi s'avance cette horde silencieuse à travers des plaines immenses comme les steppes de l'Asie. Ils vont droit à leur proie, avec l'instinct du vautour, car moins l'intelligence humaine est développée, et plus elle participe de l'infaillibilité de la brute; sans compas ni boussole, ces hommes sauvages arriveront juste au point nommé. Les longues lances de roseau laissent flotter au vent leurs touffes de plumes d'autruche; le sabre sans gaîne, fabriqué peut-être dans les arsenaux de Grenade, est passé sous les sangles de la selle; le visage des guerriers est barbouillé de sang; à leurs oreilles pendent de larges boucles d'argent, débris de riche vaisselle enlevée dans les incursions; les femmes suivent aussi à cheval, les cheveux tressés ou retenus par un bandeau, et parfois dans les plis de leur *poncho* dort un enfant à la mamelle: c'est une grande fête pour tous les membres de la tribu, et les femmes ont aussi leur poste pendant et après le combat.

C'est ordinairement une ou deux heures avant le lever du soleil que commence l'attaque. Alors les gauchos dorment tranquilles sur le *recado*; les chiens, fatigués de veiller, se couchent aux pieds de leurs maîtres; les chevaux sont rassemblés au corral, les bœufs n'ont pas encore quitté les *rodeos* où ils se réunissent chaque soir: il y a tant de paix et de silence dans ces latitudes de l'Amérique pendant les ténèbres de la nuit!

Tout à coup les Indiens se précipitent avec l'impétuosité de l'ouragan sur la première habitation qu'ils rencontrent, *estancia* ou *rancho*; ils massacrent les hommes, enlèvent les femmes, saccagent, brûlent, torturent les prisonniers, brisent les madones, tandis que les femmes se tiennent à l'arrière-garde pour rassem-

bler les troupeaux, recueillir le butin et piller en détail : parures, argent, sous quelque forme qu'il se présente, rien n'est oublié. Si par hasard un gaucho échappe au désastre, il se jette sur un cheval, s'enfuit à toute bride, et va semer l'alarme dans les environs. Alors on se hâte de toutes parts d'enfouir ses richesses; chacun, monté le mieux qu'il peut, se met à galoper vers les lieux habités, où ce cri d'alerte, après avoir glacé de terreur toute la frontière, arrive enfin aux oreilles plus calmes des gens de l'intérieur. Alors seulement on se rassemble, on se cherche, on s'arme, on se met en mesure de se défendre. Il est impossible de se figurer quelle épouvante répandent dans la campagne ces mots terribles : *los Indios! los Indios!*

Mais l'œuvre de destruction va vite! Les Indiens savent de quel côté peuvent arriver les ennemis, et changeant brusquement leur marche, ils se plongent de nouveau dans le désert pour reparaître sur un autre point, échappant ainsi à toute poursuite, et mettant en émoi une immense étendue de pays. Que de sommes d'argent ont été ainsi perdues! Celui qui a enterré ses piastres fortes et ses doublons est tué dans sa fuite, emportant son secret avec lui. Un jour, si jamais ces contrées sont délivrées de ce terrible fléau, le laboureur, en conduisant sa charrue, retrouvera ces trésors enfouis ; mais, combien de temps resteront-ils ainsi sans profiter à personne!

Souvent les forces des Indiens ne s'élèvent pas au-delà de quatre cents combattans; mais l'impossibilité d'opposer aucune résistance, la perspective d'une mort certaine ou d'un éternel esclavage, les contorsions épouvantables de ces démons, leurs cris affreux, font une impression terrible sur l'esprit des gauchos. L'Indien charge avec une remarquable vitesse, tenant sous le bras sa lance longue de dix à douze pieds, formée d'un roseau flexible que le poids du fer fait trembler; quand elle trouve une résistance, l'arme s'enfonce, et il est difficile de parer les coups de cette lance acérée dont la continuelle vacillation trompe le regard.

Une de ces hordes errantes se présenta, en janvier 1833, à la poste du *Lobaton*, dans la province de Cordova. Deux voyageurs se mettaient en route pour Buenos-Ayres, l'un colonel des troupes du *Tucuman*, l'autre Français, tous deux courageux, habitués à

traverser la Pampa ; ils n'avaient pas fait cent pas quand ils entendirent hennir les chevaux de la *indiada*. Ils rentrèrent en toute hâte et s'enfermèrent dans la cour. — Toutes les postes, dans les lieux les plus exposés, sont entourées d'un petit fossé, défendu intérieurement par une haie très épaisse de cactus impénétrables ; il n'y a qu'une seule entrée, fort étroite. — Les Indiens entourent la poste du Lobaton et somment le propriétaire de leur livrer son argent et celui des voyageurs. Cette injonction était faite en langue castillane. — On en a conclu que des Espagnols, pour se venger de l'expulsion de leurs compatriotes, se sont incorporés aux sauvages et dirigent leurs attaques. Cela est faux ; mais il arrive parfois que des gauchos, las de piller pour leur compte, et de vivre ainsi exposés d'un côté à être livrés à la justice, de l'autre à devenir victimes des Indiens, vont se réunir volontairement à ces derniers. — Pour toute réponse, le vieux Cordovez décrocha une carabine rouillée, pendue au-dessous de l'image de *santa Rosa*, et du premier coup étendit mort un sauvage impatient, qui déjà ébranlait la porte à coups de pieds. Les autres étaient descendus de cheval, et avec leurs lances, leurs sabres, leurs couteaux, essayaient, en se cachant dans le fossé, d'entamer la forte muraille de cactus, tout hérissée de longues épines. A peine avaient-ils pratiqué une brèche, qu'elle devenait pour cette forteresse un créneau par lequel les pistolets des voyageurs vomissaient les balles à bout portant. Alors une grêle de pierres tomba sur les assiégés ; mais les assaillans, rebutés par une défense opiniâtre, découragés à la vue de trois des leurs tués sur la place, et d'un grand nombre de blessés, se retirèrent après trois heures de combat, ayant soin de cacher leurs morts, pour les soustraire aux profanations des vainqueurs. Quand nous nous arrêtâmes à cette poste, trois mois après, le vieux gaucho s'empressa de nous faire voir les tiges de cactus coupés à leur racine, la trace des coups de lance dans la porte ; et les postillons, tremblans encore au récit de cette fameuse bataille, avouaient franchement que, pendant tout le temps de l'action, ils s'étaient tenus blottis au pied du rempart.

De là, cette horde irritée se mit à remonter le *Rio Tercero*, par la route de Buenos-Ayres à Cordova. Une troupe de chariots était en marche : c'étaient de ces *carretas* pesantes, traînées chacune par

six bœufs, seuls moyens de transport connus dans la Pampa. Ces longs waggons sont souvent chargés des plus riches produits de France, d'Angleterre, d'Italie et d'Espagne; ils sont recouverts de cuir, grossièrement construits, mais disposés de manière à se trouver en équilibre sur la tête des deux bœufs du timon; les autres sont attelés à une distance de cinq à six pieds en avant de ceux-ci, afin d'agir avec plus de force, et surtout pour retirer le waggon des ruisseaux, souvent débordés au printemps, car il n'y a pas un seul pont sur une route de plus de deux cent cinquante lieues. Au-dessus de la charge, dans le fond du chariot, se tient un *picador* qui aiguillonne d'une main les *trunqueros* (bœufs du timon) au moyen d'un roseau de quinze à vingt pieds, suspendu par une corde: et armé en outre d'un piqueron transversal qui s'abaisse à volonté sur le dos des bœufs du milieu, le conducteur peut, sans quitter sa place, diriger et animer la tête de l'attelage. Puis, à côté, viennent quelques voyageurs, suivant au pas de leurs mules la marche du convoi; puis encore arrivent les bœufs de relais, et ceux qui sont destinés à nourrir toute la *peonada*. Ce troupeau est confié à la garde d'autres hommes à cheval, nommés *conboyeros*, qui, par la nuit la plus obscure (car les chariots s'arrêtent régulièrement de six heures en six heures), s'en vont lacer, avec une admirable adresse, ces animaux confondus entre eux, que l'Européen ne pourrait distinguer en plein jour. Cette famille voyageuse, en y comprenant le chef, *capataz*, galopant d'un waggon à l'autre, dirigeant, surveillant tout comme un général d'armée, cette famille, dis-je, se compose environ de trente individus; et de plus, il y a souvent dans le fond du chariot une femme que le *picador* emmène avec lui pour charmer les ennuis de la route.

Les Indiens de l'avant-garde signalèrent donc ce beau convoi, qui serpentait gravement au milieu d'un nuage de poussière, cahotant et criant sur l'essieu. Ce n'était pas la première fois qu'ils auraient pillé une de ces flottes du désert; dans la province de *San Luis*, bien des choses précieuses, dont ils ignorent l'usage et la valeur, étaient tombées entre leurs mains; ils avaient défoncé, brûlé, brisé de magnifiques pianos, et les touches rendaient de lugubres accords sous la poignée de leurs sabres. Heureusement on les vit venir de loin. Si les chariots eussent été dételés, si c'eût

été l'heure de la halte, tout était perdu; mais on eut le temps de s'approcher de la rivière, et s'adossant à la rive escarpée, les charrettes se placèrent en rond, le timon en dedans, les bœufs et les chevaux enfermés dans l'intérieur de cette enceinte circulaire. Elles présentaient ainsi une forte barricade, défendue dans les intervalles par les carabines des gauchos, les fusils de chasse et les tromblons des voyageurs. Les Indiens ne s'étaient point attendus à cette réception; ils firent le tour de cette forteresse crénelée, hérissée d'armes à feu; et ne sachant par où l'entamer, ils se retirèrent précipitamment, furieux, désappointés comme des vautours qui, arrivant à tire-d'aile vers un tigre endormi qu'ils ont cru mort, se sauvent à grand bruit, tout effrayés de le voir se dresser sur ses quatre pattes. Quand ils furent hors de vue, les chariots reprirent leur route avec la même lenteur. Ainsi l'on voit la tortue, qui s'est ramassée sous son écaille à l'instant du danger, alonger peu à peu la tête, et continuer sa marche en traînant sa lourde carapace.

Les habitans de la poste voisine échappèrent en traversant la rivière à la nage; de là, cachés dans les hautes herbes, ils virent la horde avide de pillage passer au galop : la maison fut brûlée, les troupeaux dispersés, la route balayée pendant vingt lieues environ. Les Indiens détruisirent une autre cabane, dont le maître fut massacré. Nous n'y trouvâmes que deux postillons et un enfant de huit ans, qui s'amusait à grimper sur un grand cheval, en posant un pied sur le genou de la bête, et l'autre dans l'étrier. Il se mit à galoper autour de la maison ruinée avec une étonnante adresse; puis, me regardant avec un sourire moqueur, il me demanda si je voulais courir une *carrera* avec lui. — Je cours mieux que les Indiens, ajouta-t-il; je leur ai échappé, moi, et ils ont tué mon père. —

Pendant l'espace de cent cinquante lieues, il n'y a guère de poste où l'on ne raconte quelque lamentable histoire. Ainsi, dans nos villages de l'Ouest, ce sont, à la veillée, des légendes de sorciers et de revenans, dont le récit fait trembler les petits enfans; les plus âgés tournent la tête vers la porte, et n'osent plus sortir; le conteur lui-même s'effraie. Mais dans la Pampa ces terreurs sont plus fondées; celui qui parle a une sœur, une mère, une fille emmenée en esclavage, dont on n'a plus entendu parler; un père, un frère, un amant a rougi de son sang le sol de la cabane. Ici c'é-

taient des poutres encore noircies, des meubles brisés; le maître de la maison me menait voir ce qui fut un bosquet planté par ses pères; nous trouvions des troncs d'arbres brûlés jusqu'au niveau du sol, et sur les buissons commençant à reverdir, des perruches, hôtes de ces lieux depuis tant d'années, erraient, étonnées de ne plus savoir où s'abriter. Dans la province de San Luis, de grands peupliers, desséchés par les flammes, s'élevaient au-dessus d'un toit écroulé, comme des mâts sans agrès au-dessus de la carcasse d'un navire. Là, c'était une vieille femme redisant à nos *peones,* surpris de ne pas retrouver son fils, les détails de sa mort. — Les Indiens avaient été repoussés par la milice du *Fray le Muerto,* petit village à trente lieues de Cordova. *Juancito,* disait-elle en soupirant, sortit pour rassembler les débris de nos troupeaux; il ne reparut point. Nous avions ordonné des messes pour lui : après trois jours, nous rencontrâmes un cadavre dépouillé de ses vêtemens, percé de coups de lance, et à son fouet passé dans le bras nous reconnûmes.... — Elle ne put achever.

Il y a le plus souvent aussi une incroyable apathie chez les habitans de la frontière : ils sont nés là, ils y restent, sans songer peut-être qu'il y ait d'autres lieux habitables. Il ne leur vient pas dans l'idée que cela soit une existence plus triste, plus précaire, que tant d'autres; et ils se prennent à demander naïvement aux Européens : — Dans votre pays y a-t-il des Indiens? — L'habitude a donc une grande puissance : il y a une population joyeuse et insouciante au pied du Vésuve, dans les villes du Chili et du Pérou, dont chaque année les édifices publics et les maisons même sont renversés par les tremblemens de terre; des êtres enfin qui vivent isolés, environnés de dangers, sans qu'aucun avantage apparent rachète tant de misères. Passer ses jours dans une plaine morne, inculte, sans pouvoir réjouir son regard de ces admirables paysages, de ces campagnes délicieuses, de ces montagnes aux pics couverts de neige, dont l'aspect a quelque chose de si prestigieux pour ceux qui y sont habitués dès leur enfance! Mais peut-être aussi cette Pampa sévère, glacée en hiver, brûlante en été, solennelle dans son immensité comme l'Océan, a-t-elle son charme pour le gaucho; peut-être est-elle en harmonie avec le caractère de cet homme fier

et indépendant, dont la vie tout entière est employée à parcourir au galop, dans tous les sens, ces vastes solitudes.

Les pays un peu boisés sont moins exposés au pillage. Ce ne sont point de ces magnifiques forêts, si puissantes de végétation, comme dans les déserts du Brésil, mais des arbres serrés, des caroubiers aux branches épineuses et entrelacées, à travers lesquelles l'Indien n'ose guère s'aventurer, par la raison très simple que les troupeaux y sont disséminés, et difficiles à rassembler; et puis d'ailleurs, une partie de la troupe pourrait s'égarer : revenir par la même route, ce serait se risquer à tomber dans une embuscade, et les fantassins auraient un avantage immense sur des cavaliers dépourvus d'armes à feu; se frayer une nouvelle route retarderait beaucoup la retraite.

Nous avons vu les Indiens passer outre, si on leur résiste. Dans la province de Buenos-Ayres, la poste de *Lima,* près du village d'*Arrecifé,* est défendue par une petite muraille très basse, garnie, vers la partie qui regarde le désert, d'une pièce de canon : la plupart des habitations moins importantes sont protégées par une haie de cactus; aux *Alchiras*, dans la province de San Luis, les habitans, harcelés par des incursions continuelles, se sont réunis au nombre de vingt à trente familles, et ce village a été entouré d'un rempart de terre, haut de quatre pieds, sur lequel sont rangés quelques vieux fusils évasés en forme de tromblons, montés sur des pivots : c'est là un fort.

Mais attaqués chez eux, ou poursuivis par une armée, les sauvages deviennent terribles; ils savent qu'il n'y a point de quartier pour eux. Vers le mois de février 1833, cette même horde vagabonde, mise en déroute par trois hommes déterminés, à la porte du Lobaton, combattit vaillamment l'armée de Cordova, forte au moins de cinq cents soldats, mais la plupart miliciens levés à la hâte, peu habitués à se battre hors de leur pays. L'action se passa au pied du *Morro*, haute montagne en pain de sucre, hérissée de rochers, trouée de cavernes; c'est la dernière cime de la Sierra de Cordova du côté du sud. Les gauchos racontent des histoires merveilleuses sur cette montagne, qui ne manque jamais de se mettre en colère à l'apparition des Indiens ou même d'un étranger.

A une lieue de là était un village que les sauvages ont détruit; quand nous nous y arrêtâmes, un silence de mort régnait dans ces cabanes dévastées; pas un habitant, pas un être vivant, si ce n'est quelque volée de *gallinazos* sautillant sur les toits. Un pauvre nègre, arrêté dans sa fuite, eut les yeux arrachés, et on le brûla à petit feu dans la maison de ses maîtres : c'était précisément celle où nous fîmes halte. Deux autres montagnes, celles du Rosario, un peu plus loin dans l'intérieur, attirèrent aussi l'attention des sauvages : ils les entourèrent successivement; mais inquiétés par des tirailleurs cachés dans les buissons, ils mirent le feu aux arbres du côté des habitations, et forcèrent ces malheureux à se rendre; tous furent égorgés. Les troupes de Cordova arrivaient donc en toute hâte, cinq cents hommes de la *provincia de San Luis* accouraient aussi; mais on ne les attendit pas, on les évita même, dit-on; les Cordoveses jaloux se réservaient tout l'honneur de la journée. Les deux armées se rencontrèrent dans une belle plaine semée de petits arbres et parfaitement unie; après une action sanglante, quatre-vingts fantassins restèrent sur la place, et le reste des forces de Cordova fut mis en déroute. Les vainqueurs redoublèrent d'audace; ils inspiraient une telle crainte dans cette vallée dépeuplée, que les ossemens des morts furent laissés deux mois sans sépulture; peut-être même ne restait-il pas assez d'habitans dans tout l'espace compris entre les deux Sierras pour leur rendre ce triste devoir. Les cinq cents *Puntanos* n'eurent point occasion de combattre, et tinrent la campagne. Quand les Indiens se portèrent sur la ville de San Luis, on y rassembla à grand'peine quarante fusils, mais on défendit, sous peine de mort, de faire feu si la troupe victorieuse n'attaquait pas; heureusement la *indiada* passa outre, emmenant son riche butin sous les yeux des habitans. Le chef de la *junta* (San Luis est trop appauvri pour payer un gouverneur) nous a assuré lui-même que cette seule province a perdu plus de trente mille chevaux, soixante mille moutons, et une grande quantité de bœufs et de mulets; environ quatre cents personnes ont péri victimes de cette terrible incursion.

Il y avait long-temps que la contrée n'avait tant souffert. Au temps des Espagnols, les attaques étaient rares, et, depuis les guerres de l'indépendance, les Républiques Argentines avaient de

fortes armées ; mais de là même naquirent les dissensions civiles. Ces généraux, alors inactifs, rendirent la paix plus fatale à la patrie que ne l'avait été la guerre; tant de combats livrés de province à province ruinèrent le pays, et l'indépendance, achetée au prix de tant de sang et de gloire, a vu son éclat flétri par les mains de ceux qui s'étaient illustrés pour elle.

Quoique séparées, depuis sa chute, du parti de l'Union (autre joug trop pesant pour ces peuples jaloux et ombrageux), les provinces les plus maltraitées se concertèrent pour entreprendre contre les Indiens une formidable expédition. On parvint à former trois corps d'armée : le plus considérable partit de Buenos-Ayres sous les ordres du général *Rosas*, le gaucho le plus accompli de la république. Personne en effet ne dompte un *potro*, ne boule un cheval sauvage, ne lace un tigre mieux que lui. J'ai eu l'occasion d'admirer son adresse pendant le carnaval. Il se faisait un jeu de lancer son beau cheval chilien ventre à terre dans les rues les plus mal pavées, pour revenir brusquement sur ses pas, et caracoler en pirouettant sur des pierres glissantes, évitant ainsi les seaux d'eau et les œufs que, selon l'usage, les dames font pleuvoir ce jour-là sur les passans. Malheureusement, on ne peut oublier que Rosas fut gouverneur dans un temps de guerres civiles et de réactions; il parvint même à se faire concéder des pouvoirs extraordinaires, et dut user de sa dictature.

Il s'avança donc vers le sud, dans des pays inexplorés, ou tout au moins inhabités, emmenant avec lui une belle division de soldats dévoués, et une tribu d'Indiens amis qui étaient venus, parés de leurs bizarres costumes, traiter à Buenos-Ayres avec le gouvernement. On envoyait de fréquens bulletins des opérations de la campagne. A ces détails stratégiques se joignaient des observations météorologiques et astronomiques, faites par un Allemand distingué; mais cet étranger, assez mal vu des chefs, et dégoûté d'être considéré à peu près comme un être inutile, s'en revint seul à Buenos-Ayres, avec deux *peones*, au grand étonnement des gens de l'armée, qui n'eussent jamais cru qu'un Européen, qu'un savant rien moins que gaucho, pût ainsi retrouver sa route : on n'avait généralement rien compris au camp à l'utilité de ses travaux.

L'ennemi se retirait toujours, l'armée alla loin; on découvrit

des rivières navigables, et là-dessus on fondait déjà de brillantes espérances d'établissemens : quelques petits engagemens eurent lieu, et on reprit aux Indiens beaucoup d'argenterie brisée (*chafalonia*).

Pendant ce temps, cette pauvre province de Cordova, si belle, si vaste, si déchirée, centre de la république et de toutes les révolutions, envoyait aussi un corps de troupes commandé par le colonel *Reynafé*, le même qui avait éprouvé un échec au Morro. Il rejoignit au *Rio-Quarto* un régiment des auxiliaires des Andes, vieux soldats des guerres du Pérou, que le gouvernement de Buenos-Ayres prêtait dans cette circonstance au général Quiroga, trop malade pour diriger en personne cette expédition, dont il était cependant nommé généralissime. Les auxiliaires avaient pour chef Ruiz d'Obro, Espagnol d'origine, fait prisonnier sur la côte du Pérou à bord d'une frégate, qui se rendit faute de vivres. — Ruiz d'Obro a établi des théâtres d'amateurs dans quelques villes des provinces voisines des Andes, a joué lui-même, et s'est depuis occupé d'apprendre à danser à ses officiers : la langue française lui est assez familière; il a servi très jeune dans les armées de Joseph. — Quiroga le combla de richesses, lui confia son fameux régiment des auxiliaires; mais le faste de Ruiz, et la bizarre idée de conduire une voiture dans la Pampa, pour une semblable guerre, déplut beaucoup au sévère général, qui lui en fit des reproches. Cependant ce fut Ruiz, aidé des Cordoveses, plus heureux cette fois, qui remporta les plus grands avantages sur la *indiada* du Morro, commandée par le fameux cacique *Yanquetruz*. De vieux soldats blessés dans l'action m'ont assuré n'avoir jamais vu combattre avec plus d'acharnement. A portée de canon, les Indiens laissèrent leurs chevaux, trop effrayés par cette artillerie de quatre pièces de petit calibre; trois fois ils se précipitèrent la lance à la main, en poussant des hurlemens de rage, jusque sur les canonniers, et se jetant à plat ventre, essayaient de couper les jambes des fantassins. Les sauvages furent complètement battus, et harcelés à un tel point, qu'ils se virent réduits à manger leurs chevaux de combat et obligés de fuir à pied. Les captifs délivrés répétaient les plaintes du cacique à la vue des cadavres de ses deux fils, tués à ses côtés. Il arrachait sa longue barbe, et comme le roi Rodrigue, il

jetait un triste regard sur ses guerriers morts ou dispersés, et, se voyant privé de ses deux enfans, il répétait en rugissant : On m'a coupé les deux bras !

Le troisième corps d'armée fut expédié de Mendoza sous les ordres de don Féliz Aldado, le même qui se montra si cruel pendant les guerres civiles, et qui fut traîné, le corps traversé d'un coup de lance, dans les rues de Cordova, au grand trot sur un cheval maigre, honni et bafoué par toute la population exaspérée. Aldado, jadis moine, chapelain dans les armées de San-Martin, puis soldat, officier, colonel, était à la tête de cette division. Il eut peu à combattre. Les Indiens épièrent ses mouvemens, le suivirent pas à pas, et, par une nuit très obscure, ils parvinrent à surprendre son avant-garde, endormie paisiblement sur une île. Ils passent la rivière à la nage, égorgent plus de soixante soldats, et disparaissent. A cette époque, j'étais sur le point de quitter Mendoza ; malgré toutes les précautions prises pour cacher ce fâcheux évènement, la nouvelle s'en répandit promptement, et consterna les habitans. Une armée vaincue laissait la route ouverte aux Indiens, et la lui frayait même par sa retraite.

Le plus grand résultat de cette expédition fut de reprendre beaucoup de troupeaux, d'épouvanter les Indiens qui avaient le plus dévasté les provinces du centre, et surtout de délivrer des captifs. On les envoyait à Mendoza pêle-mêle avec les femmes des sauvages emmenées à leur tour en esclavage. Ces convois arrivaient escortés par de vieux soldats qu'on eût pris pour des Cosaques à leur figure sévère et farouche, à leurs longues lances. Toute la population accourait de bien loin pour chercher parmi ces *rescatados*, méconnaissables après tant de misères, celui ou celle qu'on avait cru perdu pour jamais. On s'embrassait en pleurant, et à ces démonstrations de joie se joignaient aussi des scènes de douleur, quand, après avoir passé en revue tous ces visages hâves et décolorés, un gaucho, venu de l'extrémité de la province, voyait son dernier espoir évanoui. Pour consoler tout le monde, Quiroga faisait distribuer des femmes indiennes aux assistans ; elles sont devenues servantes dans les maisons, et s'occupent là comme sous les toldos à faire des ponchos. La liberté pour elles n'existe guère dans la plupart des peuplades indiennes ; les femmes sont les humbles esclaves

de leurs maris : aussi ne m'ont-elles pas semblé regretter beaucoup le désert. Pour les Indiens, ils furent égorgés par représailles ; mais il y a, à propos de ces vengeances, un fait odieux : les sauvages ont l'horrible habitude de faire des brides, des ornemens pour leurs chevaux, avec la peau des blancs, artistement tressée. Un des généraux de la province de Cuyo a cru devoir, lui aussi, parer son cheval d'un semblable trophée de *cuero de Indio*.

Ces trois divisions devaient, en marchant vers le sud, se rencontrer, et ainsi réunies, étendre leurs opérations, et affaiblir considérablement les Indiens. Mais ce projet ne fut point mis à exécution. La révolution, survenue en juin à Cordova, obligea Reynafé à quitter l'armée et à revenir avec ses troupes, déjà un peu diminuées par les désertions. Ruiz resta seul avec une très faible division, se dévoua pendant quelque temps à la cause commune et finit par ramener ses auxiliaires à San Luis. D'un autre côté, Rosas fut rappelé à Buenos-Ayres par des troubles alarmans pour son parti : il avait bien prévu qu'on tenterait un mouvement en son absence. Aldado rétrograda vers Mendoza ; de toutes parts on semblait pressentir de nouveaux malheurs, une guerre civile plus sanglante et plus générale que la dernière, et une coalition des Indiens.

Le *Chaco*, grand désert qui s'étend depuis le *Rio Bermejo* jusqu'aux environs de la ville de Santafé, est redevenu, depuis l'expulsion des Espagnols, la possession d'autres Indiens, ennemis jurés de ceux de la Pampa. Dans ce même temps, ils bloquaient étroitement Santafé ; la route par terre était interceptée ; les dépêches envoyées à Buenos-Ayres s'expédiaient par le Parana jusqu'au village du Rosario. Pendant la guerre que les *Santafesinos*, les pirates de la république, au dire de leurs voisins, soutinrent d'une manière si brillante contre Buenos-Ayres et Cordova, le gouverneur *Lopez* s'était servi de ces Indiens ; mais ils sont redevenus ennemis après le partage du butin, et enlèvent les habitans à deux milles de la ville.

Ces armées, levées à grands frais, ces formidables préparatifs, habilement combinés ; en un mot, cette expédition manquée peut avoir de très fâcheux résultats : elle a montré à toutes ces républiques leur faiblesse partielle et la presque impossibilité d'une union

forte et durable. Les Indiens ne seront pas les derniers à s'en apercevoir ; ils connaissent les ressources des provinces, ils attaquent quand ils sont prêts ; les armées, au contraire, ne peuvent faire un mouvement qui ne soit prévu, leur marche est épiée d'avance, elles ne savent où trouver l'ennemi.

Puis, quand une guerre civile éclate derrière eux, les soldats démoralisés, las d'une campagne sans profit, sans gloire, se mettent à déserter ; plus de discipline, plus d'ordre ; ils s'en vont pillant sur les routes, tuant pour vivre les bœufs qui restent encore épars dans les plaines, portant ainsi le dernier coup à ces habitations déjà en proie à tant de maux. Point de communication d'une ville à l'autre, partant point de commerce. Pendant près de 80 lieues, nous fûmes nous-mêmes inquiétés par ces *partidas sueltas*; personne ne voyageait alors ; il y avait un mois qu'on n'avait eu à Cordova des nouvelles de Buenos-Ayres ! La route de San Luis était infestée de ces bandits errans, qui rôdent sur les grands chemins, vivent aux dépens des campagnes, et se paient eux-mêmes des frais de la guerre. Voilà tout ce qu'avait produit dans les provinces de Cordova et San Luis la grande expédition de 1833, qui devait délivrer à jamais le pays des hordes de barbares cachés dans les solitudes de la Pampa. Cette fois encore, comme cela arrive toujours, une grande idée présida à la formation d'un projet louable et utile ; puis de petites haines, des ambitions misérables, en divisant les volontés, firent manquer l'exécution.

TH. PAVIE.

NAUFRAGE

D'UN

BATEAU A VAPEUR.

Tous les vents étaient déchaînés, la mer furieuse, le ciel sillonné d'éclairs. Ainsi commence d'ordinaire le récit d'un naufrage.

Le récit du mien commence autrement.

Le vent, assez frais au large, se faisait peu sentir dans le voisinage de la côte que nous longions à une faible distance. La mer était calme; un magnifique clair de lune succédait à un soir serein. Les passagers se trouvaient la plupart sur le pont, les uns causant avec cette langueur que donne le mouvement du bateau, même à ceux qui ne souffrent pas du mal de mer, les autres occupés à considérer le jeu de la machine, à regarder la terre fuir, l'écume courir, ou à suivre de l'œil la noire traînée de fumée qui flottait derrière nous, comme un panache rabattu par le vent.

Car chacun cherche un moyen de tromper l'ennui de ces traversées des bateaux à vapeur, qui paraissent longues malgré la rapi-

dité du passage, parce que la route n'offre aucun incident imprévu, et, par sa monotonie et sa certitude, fait regretter les hasards du vent, les caprices de la voile, et jusqu'à la secousse du cheval ou de la voiture.

Mais cette fois nous eûmes de l'imprévu, et la secousse arriva.

— Regardez, disais-je à un de mes compagnons de voyage, regardez bien, c'est le mont Argentaro. N'êtes-vous pas frappé de l'aspect de ce promontoire gigantesque, qui déploie au-dessus de cette mer paisible ses escarpemens rougeâtres? C'est un des points les plus curieux de cette côte si curieuse, toute semée de villes étrusques; plus loin Populonia, Vétulonia; près d'ici les ruines peu connues de Cosa. N'oubliez pas le mont Argentaro, je vous le recommande, me disait M. Letronne avant mon départ..... Combien je regrette que nous ne puissions aborder... Ne pensez-vous pas?.. — Je pense que nous sommes trop près de terre, me répondit mon interlocuteur, qui, plus marin que moi, voyait mieux la faute qu'on faisait en ne s'éloignant pas davantage de la côte... A quoi songe le capitaine?— Le capitaine venait de quitter le pont un moment auparavant; il y avait laissé son second pour le remplacer.—Nous allons trop près de terre, répéta-t-on encore une fois. — Le frère du capitaine s'élance vers le gouvernail, et en ce moment lui et la plupart de ceux qui étaient sur le pont tombent sur les mains, ceux qui, comme moi, étaient assis sont lancés à deux ou trois pas; en même temps on entend un craquement violent : le bâtiment, qui faisait trois lieues à l'heure, avait donné contre un écueil; un trou énorme s'était formé, l'eau entrait rapidement et le bateau enfonçait.

En ce moment il y eut un grand trouble sur le pont. Les gens de l'équipage étaient les plus effrayés, parce qu'ils comprenaient mieux le danger. Ils couraient çà et là en désordre; on n'entendait que malédictions et jurons accentués à la provençale. On me permettra d'oublier ici plus d'une énergique exclamation du capitaine. C'est là le langage de circonstance dans tous les accidens, dans tous les désastres. Ceux qui racontent un naufrage, une déroute, sont condamnés à une inexactitude obligée. Ils ne peuvent faire parler leurs personnages; pour être vrais, il faudrait pouvoir les faire jurer.

La confusion durait toujours; on s'interrogeait les uns les autres;

on disait très haut : Il n'y a point de danger, sans en être bien persuadé dans le fond du cœur. Du reste, tous les passagers faisaient assez bonne contenance. Il y avait à bord plusieurs femmes, et l'on n'entendit pas un cri. Bientôt retentit cette exclamation chevaleresque : Embarquez les dames! embarquez les dames! Mais l'opération eût été difficile. Déjà une des deux embarcations avait été mise hors d'état de servir par la précipitation avec laquelle on avait voulu s'en emparer. Celle qui restait ne pouvait contenir que quelques personnes, et presque tout le monde aurait cherché à s'y jeter, s'il n'y eût pas eu d'autre moyen de salut, ce qui n'eût pas manqué de la faire chavirer. Dès le premier moment, un petit mousse s'y était blotti par précaution. Heureusement, pendant ce temps, nous approchions de terre; ceux qui, comme moi, se préparaient à nager, voyaient diminuer rapidement l'étendue qu'ils auraient à parcourir. Ce qui était effrayant, c'était l'aspect de la côte, taillée entièrement à pic, de sorte que vis-à-vis le lieu du choc, il eût été absolument impossible d'aborder. Mais par bonheur, à peu de distance, se trouvait une petite anse, seul point où le rivage fut accessible, et c'est vers cette petite anse que nous nous dirigions. A mesure qu'on en approchait, on se rassurait sensiblement; et quand le capitaine s'écria : Vous ne périrez pas, personne ne douta qu'il n'eût raison. Bientôt nous échouâmes, mais volontairement cette fois, à trente pas de terre. Tout danger était passé, il n'y avait plus aucun motif de se presser d'entrer dans la petite barque, qui, en deux ou trois voyages, déposa chacun de nous sain et sauf sur les rochers.

Maintenant, comment la chose était-elle arrivée? Comment nous étions-nous perdus, et comment étions-nous sauvés? Mille versions, mille accusations, mille récriminations circulèrent. — Une des explications les plus vraisemblables, c'est que l'homme qui tenait la barre, n'avait pas bien entendu le commandement du second. L'un est Corse et l'autre Provençal. Et puis, babord ressemble beaucoup à tribord, et a l'inconvénient de rimer trop richement avec lui. Ainsi, ce serait là ce qui aurait failli nous noyer : notre malheur serait un méfait de plus de la rime, à qui on peut en reprocher tant d'autres.

Quant à notre salut, nous le devons à la machine à vapeur; et

voyez mon injustice, dans le moment où je sentis la terrible secousse, ma première pensée fut d'accuser la vapeur. J'imaginais que quelque malheur était arrivé à la chaudière. Je me disais : Allons-nous sauter? Je cherchais à me figurer comment un tel évènement pouvait se passer ; bientôt je me rassurai par cette pensée : Si nous avions dû sauter, la chose serait déjà faite. Ainsi je soupçonnais, je calomniais la vapeur, et la vapeur nous a sauvés. Voici comment :

Sitôt le choc reçu, on arrêta la machine; d'ailleurs l'eau, qui atteignit bientôt la poitrine du machiniste, n'eût pas permis qu'elle fonctionnât long-temps. Mais l'impulsion que le bâtiment avait reçue était si forte, qu'elle survécut quelque temps à l'action du moteur qui l'avait produite. C'est au moyen de cette force restée à sa disposition que le capitaine put nous diriger vers la terre. On voit donc que la vapeur est entièrement innocente de cet accident, qu'elle a même empêché qu'il n'eût des conséquences funestes; en effet, comme le vent soufflait de terre, nous n'avions, sans la vapeur, aucun moyen d'approcher du rivage, et en quelques minutes nous sombrions près de notre écueil.

Une fois débarqués, chacun, tranquille sur sa personne, s'occupa de sauver son bagage ; on avait tiré à temps quelques malles sur le pont ; les autres flottaient presque à son niveau sur la surface de l'eau qui avait rempli les chambres. Je reconnus au milieu d'elles une caisse renfermant les tableaux, les dessins, les études qu'un jeune peintre plein de mérite, M. Roux, rapportait d'Italie après un séjour de trois ans : il était le plus malheureux de nous tous; et l'accent de sa voix me déchira le cœur, quand il me dit : Je perds là le fruit de trois années de sueurs, — de bien des sueurs! — Heureusement il a pu sauver une partie de son trésor.

Du reste, chacun avait fait ses pertes. Une marchande de modes qui revenait de Naples à Paris, et qui se trouvait dans la chambre au moment où l'eau s'y précipita, y était rentrée pour prendre son schal et détacher son chien, et y avait laissé son argent; une autre personne regrettait des papiers importans que deux amans attendaient depuis trois années pour se marier. D'autres, et j'étais du nombre, craignaient d'avoir perdu des notes, des souvenirs de voyages, et tous ne furent pas aussi heureux que moi, tous ne les

retrouvèrent pas un peu mouillés, mais intacts, au fond d'un sac repêché le lendemain, à grand'peine, après avoir passé une nuit sous l'eau.

Nous voilà donc à dix heures du soir sur les rochers, chacun assis mélancoliquement auprès de ce qu'il a sauvé, et gémissant sur ce qu'il a perdu, les uns regrettant leurs esquisses ou leur journal de voyage, les autres pleurant leurs billets de banque; tous, deux heures auparavant, dînant gaiement dans une auberge flottante, en pleine civilisation; et tout à coup, sur une plage solitaire, parmi des rochers affreux, dans la condition des naufragés qui échouent au bout du monde sur les côtes sauvages d'une île inhabitée.

Mais notre sort était encore plus semblable que nous ne pensions au sort de ceux qui sont jetés dans une île de l'Océan atlantique, peuplée par des antropophages, et n'osent pénétrer dans l'intérieur du pays, d'où les naturels les repoussent à main armée. En effet, les seuls êtres humains que nous vîmes arriver à notre aide furent des soldats qui nous avaient aperçus d'une tour voisine, située sur un haut promontoire et qui accouraient avec de bons fusils bien chargés, pour nous empêcher de quitter l'aimable séjour où nous nous trouvions.

Nous étions en quarantaine!

Dans les temps homériques, quand des étrangers étaient jetés sur la plage, par la tempête, on les regardait comme des victimes punies justement par le courroux des dieux, et on les immolait à Diane.

Au moyen-âge, d'après le même principe, on les dépouillait par droit d'épave, pour seconder autant que possible la vengeance du ciel qui se manifestait dans le naufrage de ces misérables; c'était de la superstition et de la barbarie. — Maintenant il y a une autre superstition et une autre barbarie : c'est la quarantaine.

Je veux croire que cette superstition des lazarets, que j'ai entendu attaquer radicalement par les premiers médecins et les premiers négocians de certaine ville maritime où elle règne, je veux croire que cette superstition soit fondée sur quelque vérité, comme il s'en trouve au fond des croyances les plus chimériques; mais il est certain qu'ici le préjugé est à côté du fait, l'erreur à côté de la

vérité. Il est certain qu'un grand nombre de précautions gênantes sont inutiles, puisque des voyageurs partis en même temps du même point leur échappent ou y sont soumis, d'après le chemin qu'ils ont pris pour arriver. Il est certain que ces précautions, imposées avec une sévérité pédantesque, sont éludées assez souvent pour que tout le monde eût la peste, si elles étaient aussi indispensables qu'on le prétend, de sorte qu'on peut dire que, si elles étaient nécessaires, elles seraient superflues.

Mais je ne veux pas me faire une affaire avec tous les lazarets du monde, et je ne m'en prendrai aujourd'hui qu'à ceux d'Italie.

La seule chose qu'on sache sur le choléra, c'est qu'il n'y a aucun moyen d'arrêter sa marche, qu'il franchit non-seulement les cordons sanitaires les plus rigoureux (on l'a vu en Prusse), mais aussi des intervalles considérables. Ainsi, d'un bond, il s'est élancé de Londres à Paris.

Quelque avéré que soit ce fait, quelque impossible qu'il soit d'arrêter au passage ce fléau, depuis que le choléra a mis le pied en Europe, l'Italie est le pays où il est le plus difficile d'aborder. Ses belles côtes sont inhospitalières comme celles de la Tauride : il semble qu'elles s'efforcent de repousser par leurs rigueurs sanitaires les voyageurs que leurs charmes attirent.

Il y a quatre ans, le choléra était à Berlin, et à Naples l'on mourait de peur. Je me rappelle qu'arrivant sur ce même *Henri IV*, qui n'y retournera plus, nous attendîmes, depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, qu'on eût décidé si l'on nous recevrait ou non ; notre crime était d'avoir à bord un Suisse de Neuchâtel ; comme sujet du roi de Prusse, il avait un passeport prussien. Il fallut beaucoup d'efforts et une demi-journée pour persuader au conseil de santé que Neuchâtel n'était pas à la porte de Berlin.

Rien de plus burlesque que les précautions dont on s'avisait alors pour se garantir de la contagion des lettres ; car chacune d'elles pouvait apporter le choléra sous enveloppe. Il n'est aspersion ou fumigation qu'on n'essayât, bien qu'il n'y ait aucune raison de croire que la terrible maladie ait la moindre peur du vinaigre ou de la fumée. Un jour la préparation purifiante fut si habilement composée, qu'il ne resta de la correspondance du jour qu'une pâte parfaite-

ment homogène et très propre à faire du carton; une autre fois, on décida qu'il ne suffisait plus de percer les enveloppes, qu'il fallait les ouvrir, en tirer les lettres et les replacer après les fumigations magiques; mais on se trompa d'enveloppe : jugez des suites de de l'erreur. Une foule de lettres parvinrent à une autre destination que la leur; un négociant recevait la réponse adressée à son confrère; les lettres de change arrivaient au lieu des lettres d'amour, et les lettres d'amour au lieu des lettres de change.

Voilà ce que l'on racontait à Naples en 1830.

Voici ce que j'ai vu en Sicile :

On ne pouvait débarquer sur chaque point de la côte que muni d'une permission spéciale, et quand le vent ne donnait point la sienne, on vous conduisait ailleurs, on vous forçait à rester en mer, au risque de voir briser votre barque par les rescifs à deux pas de la terre qu'on vous refusait.

C'est ce qui nous advint près d'Agrigente, et quand arrivèrent, après plusieurs heures d'attente, le médecin et l'inspecteur, qui s'appelait *la Santé*, nom étrange pour le compagnon du docteur, nous dûmes subir le plus ridicule des interrogatoires, et entendre sortir les plus monstrueuses âneries de la bouche de cet homme qui allait prononcer sur notre sort: l'entendre par exemple établir d'un air capable l'identité de la grippe et du croup.

Maintenant les choses sont en Italie à peu près dans le même état.

Ainsi, si l'on part de Marseille par le bateau à vapeur, on fait cinq jours de quarantaine à Gênes ou à Livourne; si l'on part par terre, on ne subit aucune quarantaine (1).

On voit que la logique n'a rien à démêler avec de pareilles mesures; il faudrait donc, pour les faire cesser, employer un autre moyen que le raisonnement. Il faudrait faire pour toute l'Italie ce qu'on a fait pour Naples, qui s'était avisée de mettre en quarantaine les bateaux à vapeur français; on y a répondu par une quarantaine sur toutes les provenances napolitaines, juste représaille qui n'a pas tardé à produire son effet.

(1) Il en était ainsi avant que quelques cas de choléra se fussent manifestés à Marseille.

On me pardonnera cette digression contre la quarantaine, car on va voir combien j'ai eu lieu de la maudire dans ce dernier évènement, dont elle forme la partie la plus tragique. En effet, le danger avait été assez court, les pertes assez peu considérables; mais ce qui était réellement cruel, c'était de se trouver, au commencement de la nuit, pour un temps indéfini, prisonniers sur des écueils.

Quoique notre patente fût en règle, quoique tous nos passeports eussent été sauvés, quoique nous fussions partis le matin de Cività Vecchia, et n'eussions pu aborder nulle autre part, nous fûmes déclarés contumaces pesiférés, gens à ne pas toucher du bout du doigt, et forcés de bivouaquer dans un des plus horribles lieux du monde. Il y avait parmi nous six femmes, des vieillards; il aurait pu y avoir des enfans, des malades; nous aurions pu être mouillés du naufrage; il aurait pu faire un temps affreux: il en eût été de même, on nous eût de même refusé de nous recevoir dans la tour d'où le poste était descendu, et qui nous eût semblé un palais, et cela dans le pays le plus civilisé de l'Italie, dans le grand-duché de Toscane!

On fabriqua comme on put une tente avec une voile, on alluma du feu et l'on s'étendit sur les rochers et les cailloux.

Cette nuit fut assez gaie, on n'était pas fâché de se sentir à terre, on causait de toute autre chose que du naufrage; le bonheur m'avait envoyé là un homme d'esprit, sachant un peu le basque, et revenant d'Afrique; bientôt nous oubliâmes le lieu où nous étions pour parler des Pyrénées et du Caire, et je passai une bonne partie de la nuit à l'interroger sur les prétendus rapports de l'idiome des Bérébères et de la langue basque.

Quelques-uns de nous allaient se chauffer au feu des soldats qui nous gardaient; ce feu était meilleur que le nôtre, car ils avaient une forêt à leur disposition. C'étaient de fort bonnes gens qui nous invitaient à nous approcher, mais en nous recommandant d'éviter avec eux tout contact. Ils avaient bien raison: notre capitaine s'étant appuyé par mégarde sur le bras du sergent, le sergent se trouva en quarantaine comme nous.

On ne peut rien imaginer de plus piteux que la figure du malheureux sergent. Jusqu'à ce moment, il était la puissance du lieu, il com-

mandait les quatre hommes sous la garde desquels nous étions tous placés, et cette situation lui donnait un certain air d'importance que toute sa bonhomie naturelle ne pouvait cacher. Précipité tout à coup de sa haute position et confondu dans notre foule suspecte, il regardait tristement ses beaux galons qui ne lui attiraient plus aucune considération dans la nouvelle société où il se trouvait étranger et assez mal vu, où personne ne se sentait dans une disposition bien favorable pour le pauvre tyran tombé, pour le pauvre geôlier pris au guichet de sa propre prison.

Il n'était pas au bout de ses peines, car nous n'étions pas au terme des nôtres.

Le lendemain on nous permit d'aller au lazaret dans un petit port éloigné de deux lieues. Par terre c'eût été une promenade, mais *la Santé* exigeait que nous nous y rendissions par mer, quoique le vent fût contraire : on nous envoya une barque trop petite pour nous contenir tous. Les femmes et les personnes les plus âgées partirent les premières, et manquèrent périr dans la traversée; quand la barque revint nous prendre, il était trop tard : il fallut se résigner au bivouac encore pour cette nuit.

La seconde nuit fut plus triste que la première : on était fatigué, le froid était vif, nos compagnes de la veille remplacées par les gens de l'équipage, qui s'emparaient, au détriment des voyageurs, du peu de matelas qu'on avait tirés du bateau; plus de déférences comme à bord pour les passagers. Ici chacun semblait rentré dans l'état de nature, ne songeant qu'à soi, et cherchant seulement à subir aussi peu de privations que possible. Le feu s'éteignait par momens, et quand on le rallumait, la tente se remplissait de fumée. Malgré ces petites tribulations, il y avait un certain charme à veiller debout auprès de ce feu, que j'entretenais de concert avec un pauvre diable de Belge, pendant qu'il me racontait comment il avait obtenu le privilége de fabriquer des métronomes à Naples. J'aimais à voir autour de moi toutes ces figures endormies sur lesquelles vacillait la lueur du feu; à côté des barbes noires et des noirs visages de notre équipage méridional, les cheveux blonds, les visages frais et rebondis des machinistes anglais qui avaient trouvé moyen de s'établir plus confortablement que personne. Près de l'un d'eux était sa jeune femme, seul hôte féminin de notre dortoir,

et sommeillant sur la pierre comme une pauvre colombe de mer tapie dans un creux de rocher. Cependant les soldats s'appelaient dans la montagne ; la mer brisait à la porte de la tente, et grondait comme une foule impatiente d'entrer, et un rayon de la lune se glissait dans les noirs enfoncemens de notre caverne.

Le jour suivant nous nous embarquâmes pour aller enfin au lazaret promis, à cette maison ou plutôt cette chambre de santé, comme on l'appelait, où une trentaine de personnes auraient été un peu à l'étroit, mais du moins abritées contre le froid, la pluie et le vent. Ce bonheur, si mince qu'il fût, devait encore nous être refusé. Le vent, toujours contraire, était plus violent que la veille, et notre frêle barque ne put passer une certaine pointe à moitié chemin de Porto-Ercole. Il fallut revenir tristement. En route, le sergent déchu qui partageait notre sort, et courait avec nous nos nouvelles chances de submersion, nous apprit que probablement on attendrait, pour nous donner notre liberté, une décision de Livourne, ce qui nous offrait en perspective encore une semaine de l'agréable vie que nous menions depuis deux jours. Cette fâcheuse nouvelle ne nous fut que trop confirmée par ce que nous vîmes en revenant au lieu d'où nous étions partis ; le premier objet qui frappa nos regards, fut le capitaine dans un pourparler très animé avec le *député* d'Orbitello. La véhémence de ses gestes, l'emportement de ses discours, la violence de ses imprécations et de ses invectives, nous paraissaient peu propres à persuader ou à séduire. Enfin, nous le vîmes de notre barque se rouler par terre, au moment où le député se retirait, emportant son espérance et la nôtre. Le pauvre capitaine se voyait refuser, par cette inflexibilité du principe de quarantaine, toute possibilité de rien tenter pour sauver son bâtiment. Notre retour était pour lui une dernière disgrâce, car il avait compté que la barque, après nous avoir conduits à Porto-Ercole, lui rapporterait des provisions, et elle lui ramenait, au lieu de vivres, des bouches affamées. D'autre part, le temps paraissait devoir changer. La pluie menaçait. Or, notre situation, peu commode par un beau temps, devenait intolérable par un mauvais. On n'avait trouvé d'endroit un peu uni pour y placer la tente que le lit desséché d'un torrent ; partout ailleurs, les rochers entassés dans un affreux désordre, ne permettaient pas un

pareil établissement ; s'il pleuvait, notre demeure était inondée par le torrent que quelques heures de pluie eussent formé ; tous les rochers, amoncelés les uns sur les autres, roulaient pêle mêle. — Si le vent changeait, si la mer, qui commençait à gronder, devenait plus houleuse, elle allait envahir le lieu de notre refuge, et nous nous trouvions entre les flots et les cataractes de la montagne, exposés aux avalanches de rochers qui crouleraient de toutes parts sur nous. Si l'on joint à cela l'inquiétude qui nous prenait en songeant que, de ce lieu perdu, nous ne pouvions faire parvenir de nos nouvelles à nos parens et à nos amis, et qu'une version de notre accident exagérée et falsifiée au loin pouvait leur faire craindre des malheurs plus grands ; si l'on y joint enfin l'irritation que nous donnait bien naturellement la pensée que toutes les misères qu'on nous infligeait n'avaient aucun motif raisonnable, et n'étaient causées que par un préjugé tout-à-fait vide de sens, on se fera une idée de notre colère et de l'espèce de désespoir où nous étions réduits. Ce moment fut l'apogée de notre infortune.

Mais comme, dans les tragédies bien conduites, c'est lorsque le héros est le plus accablé par un destin contraire, qu'une péripétie soudaine le porte au comble de la félicité, sans qu'on ait pu deviner d'avance comment cette péripétie aurait lieu, de même, heureusement pour nous, nous en étions au cinquième acte de notre tragédie, et un dénouement heureux approchait.

Le lecteur, qui n'est peut-être pas fâché qu'il en soit ainsi, ne saurait soupçonner quelle misérable difficulté nous séparait des humains et nous reléguait sur notre écueil. Le capitaine avait pris à son bord quelques ballots de bourre de soie, en italien, *stupa di seta*, et ils étaient portés sur son registre avec cette indication erronée : *stracci di seta*, ce qui veut dire chiffons de soie. Or, les chiffons de soie et les chiffons en général sont suspects à toutes les *santés* du monde, car ils donnent la peste infailliblement, s'ils ne sont *purgés* par une salutaire quarantaine. Si c'est de la bourre de soie, nous disait-on, montrez-la ? Hélas ! les ballots étaient noyés, on ne pouvait produire les pièces de conviction. C'était pour ce beau motif qu'on voulait écrire à Livourne, et qu'on nous faisait espérer une huitaine de jours de lazaret en plein air. Enfin l'excès de notre infortune toucha le ciel et le *député* ; c'était

un brave homme à qui évidemment le cœur saignait de se voir complice d'une si cruelle absurdité. Il revint bientôt sur ses pas; nous nous assemblâmes autour de lui avec anxiété, comme des captifs autour d'un juge qui peut, d'un mot, ouvrir ou fermer les portes de leur prison. Il questionna lentement et solennellement le capitaine; je tremblais toujours que la pétulance méridionale de celui-ci ne lui fît faire quelque incartade : heureusement il se contint. L'honnête député se contenta de faire jurer à tout l'équipage que les ballots contenaient *stupa* et non pas *stracci di seta*. Chacun jura sans se faire prier; tous les cœurs battaient d'attente et d'espoir. Enfin on vit le député tremper sa plume dans l'écritoire que tenait le capitaine. — Ils avaient *communiqué*. — Ce fut un moment superbe; — chacun de s'élancer, de gravir le rocher. Il n'y avait au bord de la mer ni chemin ni sentier; — mais on était libre, — on volait. Personne ne se détourna pour adresser un adieu au pauvre bâtiment qui, seul, restait sur l'écueil d'où on n'a pu l'enlever. Pour moi, j'avais obéis au conseil de mon illustre collègue; je foulais le *monte Argentaro*... Je devais cet avantage à ma mésaventure; je lui dus encore de voir la Maremme, que je traversai pour me rendre à Livourne. La Maremme seule manquait à un pélerinage entrepris cet été dans l'intention de visiter tous les points de la Toscane que Dante a célébrés (1); le naufrage du *Henri IV* devait se charger de compléter ma *Toscane dantesque*. Je lui en sais d'autant plus de gré que la Maremme est un pays fort curieux et assez difficile à visiter. La Maremme est un grand désert où l'on fait trente lieues sans rencontrer un village, qui doit être assez semblable à certaines solitudes non défrichées de l'Amérique, et où l'on n'entend d'autre bruit que la cloche des troupeaux, les hennissemens de chevaux à demi sauvages, le grognement du buffle, ou les coups de hache du bucheron (2). D'immenses travaux entrepris par le grand-

(1) C'est dans la Maremme que se termina le destin d'une jeune femme que Dante appelle *la Pia*, mystère d'amour et de douleur, de passion et de crime, qu'il n'a pas dévoilé, mais qui s'est révélé au gracieux génie d'une femme aussi distinguée par son caractère que par son talent. *Voyez* les nouvelles poésies de M[me] Amable Tastu.

(2) On ne peut parler de la Maremme sans citer les lettres éloquentes de M. Didier à M. Sainte-Beuve, insérées dans la *Revue Encyclopédique*.

duc actuel ont déjà beaucoup amélioré et finiront par assainir complètement ce pays qui, jusqu'ici, était inhabitable l'été. Une route superbe le traverse, et quand elle sera terminée du côté de l'État romain, où il ne reste que quelques lieues à faire pour établir la communication, ce sera la route d'hiver la plus rapide, la plus tempérée et probablement la plus fréquentée par les voyageurs qui se rendront à Rome. Mais dans l'état actuel des choses on ne peut franchir facilement l'espace où elle n'est point exécutée, qui sépare la partie romaine de la partie toscane. — Il n'y a réellement qu'un moyen commode de voir la Maremme : c'est de s'embarquer à Cività-Vecchia, et de venir faire naufrage au monte Argentaro.

J.-J. Ampère.

MUSIQUE

DES DRAMES

DE SHAKSPEARE.

Entre la poésie et la musique l'union est tellement profonde, intime et naturelle, qu'il semble impossible que l'une des deux aille sans que l'autre la suive. Là où la poésie a passé, les rameaux qu'elle a courbés ne se relèvent pas, les brins d'herbe gardent le pli qu'elle leur a fait prendre ; car les rameaux et les brins d'herbe savent qu'il doit venir tôt ou tard une nymphe aussi blanche et légère dont les pieds délicats suivront la même trace. Ces deux filles du ciel s'appellent éternellement ; l'une parle ou chante, et l'autre aussitôt lui répond en sa langue divine. Voyez Shakspeare, prenez un de ses drames, abandonnez-vous tout entier à la pensée du maître, à sa fantaisie, et bientôt, si vous avez en votre esprit quelque grain de lumière par où le rayon poétique puisse vous saisir, bientôt vous serez transporté dans un monde inconnu. Là plus de paroles, mais seulement des sons, des voix, des chœurs étranges.



Si c'est Juliette que vous suivez, recueillez-vous bien, écoutez cette harmonie ardente et triste, ce chant de passion et de mélancolie; apprenez comment la pensée humaine se spiritualise en dépouillant la forme qui l'enveloppe; comment la parole devient un son, un air, — *ombra adorata*, — et par quel mystérieux travail la fleur exhale son parfum : si c'est Titania, quelles vibrations nouvelles, quels magiques accords dans la nue! Les rayons du soleil font tinter les clochettes des lis; la cascade, la feuille, les blés, tout murmure, chante ou se plaint, et de ces voix diverses le vent du soir qui passe n'en fait qu'une. Ainsi parti de la poésie, vous arrivez insensiblement aux plus hautes extases de la musique. Alors, si vous êtes un homme, vous vous sentez heureux, vous jouissez tout seul et sans remords, votre poitrine se dilate à ces aspirations sonores dont vous n'avez point à rendre compte; mais si, au contraire, pèse sur vous la responsabilité fatale du génie, si vous êtes Beethoven ou Weber, chaque vibration est un dard, chaque son une épine qui fait saigner votre front et le met en travail. C'est pourquoi s'il m'est permis d'employer ce mot dans son acception antique, j'appellerai Shakspeare un musicien, un musicien comme Pythagore et Platon.

Je n'hésite pas à le dire, l'homme de vingt ans que la mélodie agite et tourmente n'a que deux sources d'inspiration, la nature et Shakspeare.

Il est deux musiques bien distinctes, l'une incertaine et flottante, pleine d'abandon et de mélancolie, allant quelquefois au hasard, grande mer harmonieuse où passent bien des voix plaintives que nous connaissons tous, et que du rivage où nous sommes nous voudrions souvent interroger, comme Dante les colombes du purgatoire; vaste horizon de flammes, où chacun voit ce qu'il rêve dans les plis du nuage empourpré. Celle-là s'inspire d'un sentiment vague et surtout des bruits de la nature. Beethoven s'assied dans la plaine humide et chante avec les fleurs et la cascade. La rosée alimente son fleuve d'harmonie. L'autre, animée et rapide, musique d'action, qui ne peut se perdre dans le ciel, étant toujours liée à la terre par quelque passion humaine, qui vit d'amour, de jalousie et de vengeance. A celle-là, pour condition première, il faut les caractères si profonds, si vrais, si parfaitement dessinés de Shakspeare.

Dans l'œuvre si variée de cet homme étonnant, on aurait peine à citer une création que la musique ne puisse s'approprier; et qu'on ne s'y trompe pas, si Shakspeare est un si grand musicien, c'est qu'il a satisfait à toutes les conditions de la poésie dramatique. Comme nous l'avons dit d'abord, entre la poésie et la musique l'alliance est éternelle. Ces fleurs de céleste nature reposent toutes les deux sur la même tige; la sève monte et descend de l'une à l'autre. Aussi rien ne démontre la grandeur ou le néant d'une œuvre comme la transfiguration que la musique lui fait subir. Que Mozart baise au front Juliette, qu'il laisse tomber sur sa blanche épaule un vêtement nouveau, rien n'est changé pour cela; Juliette reste la douce vierge de Shakspeare, l'amante de Roméo, elle est toujours belle, pure et divine; seulement, au lieu de parler, elle chante. Je ne sais, mais il me semble qu'on traduira quelque jour en musique Hamlet, ce caractère qui, par son allure mélancolique, son doute et sa constante réflexion, paraît appartenir exclusivement à la poésie. Ce qui frappe surtout dans Shakspeare, c'est cette profusion de couleurs, d'images et de sons qui flottent à la surface; la musique n'a qu'à tendre les mains pour les saisir; au fond est la philosophie et l'idée abstraite, car l'œuvre de cet homme est comme la terre : au-dessus sont les fleurs et les blés; creusez-la, et vous trouverez les diamans, les métaux et la flamme. Il est écrit dans *le Marchand de Venise* : « L'homme qui n'a aucune musique en lui-même, et qui n'est pas touché de l'harmonie des tendres accords, est capable de trahisons, de stratagèmes et d'injustices; les mouvemens de son ame sont lents et mornes comme la nuit, et ses affections sont noires comme le Tartare. Ne vous fiez pas à un pareil homme. » On pourrait dire, sans altérer beaucoup le texte du poète : Le musicien qui ne comprend pas Shakspeare, qui n'est pas touché des amours de Juliette ou des infortunes du roi Lear, est incapable d'enthousiasme et de sensibilité. N'attendez aucune œuvre de lui : son harmonie est une confusion de voix et d'instrumens, sa mélodie un bruit frivole, qui bourdonne un instant aux oreilles, puis s'évanouit et meurt sans jamais pénétrer dans l'ame. Défiez-vous d'un pareil musicien.

Parmi les drames de Shakspeare, il en est trois surtout où la musique viendra puiser éternellement ses plus saintes inspirations;



je veux parler de *Roméo*, d'*Othello*, du *Roi Lear*. L'amour frais et mélancolique de Juliette, la passion inquiète et jalouse du Maure, les afflictions sans nombre qui s'abattent sur la tête blanche du vieux roi, voilà, je pense, d'assez magnifiques sujets de symphonie. Telle est la nature de ces pièces, qu'elles vous ravissent en un monde idéal. Il résonne autour d'elles je ne sais quelle musique insaisissable aux oreilles vulgaires, musique étrange que l'artiste seul peut comprendre et transmettre aux autres hommes. Les plus exquises sensations de l'ame sont écrites une à une dans ce livre, ses plus profonds mystères révélés. Musiciens, vous n'avez qu'à traduire la parole en votre langue divine; le plongeur est descendu dans les abîmes de l'Océan, il en a rapporté la perle mystéri euse c'est à vous de la prendre et de l'enchâsser dans un cercle nouveau sans en ternir la transparence. Et qu'on ne dise pas que les drames de Shakspeare ont paru trop souvent à la scène; que vingt compositeurs les ont traités chacun à sa manière, que le souffle de tant d'amans a fait tomber la fleur d'innocence et de virginité dont ils étaient revêtus, comme le papillon de sa poussière d'or. Qu'on ne nous dise pas : Les sujets de Shakspeare sont usés; paroles vaines et creuses, qui peuvent avoir cours dans le cabinet d'un directeur d'Opéra, mais nullement ici, où l'on s'occupe d'art. L'œuvre de Shakspeare est immaculée; ces douces créations, dans le jardin sonore où le maître les a placées, rêveuses ou plaintives, attendent leurs musiciens, comme la vierge nouvelle attend son jeune époux.

Il ne suffit pas, pour flétrir l'œuvre dont nous parlons, qu'il vienne à l'idée d'un compositeur médiocre d'écrire *Roméo*. Un écolier peut bien s'approcher de la toile divine; mais si sa couleur n'est pas d'une bonne nature, elle s'écaille et tombe. Toute chose frivole passe comme un souffle sur le cristal limpide, où reste seulement la ligne belle et profonde, qu'une main savante a gravée en s'inspirant du modèle divin. Zingarelli écrit *Romeo*. Il commence son œuvre avec indifférence, et pendant deux longs actes, se traîne au hasard et dans l'ombre sans prendre garde à l'étoile qui l'aurait dirigé. Cependant, vers la fin, une lumière subite inonde la chambre, et pour la première fois, il voit devant lui Roméo. En face de ce jeune homme pâle, et courbé comme un lis sur le tombeau de Juliette, de ce visage où se répand avec les

pleurs l'exaltation d'une ame au désespoir, le maître s'émeut, court à son clavier et chante : *Ombra adorata*. Étrange musique! hymne de douleur et d'amour! dernier chant d'une ame de vingt ans, dont la plus douce illusion s'est enfuie et qui va s'envoler après elle. Voilà tout ce qui doit rester de Zingarelli; cet air est immortel, la partition de *Roméo* n'existe pas. A d'autres plus puissans le soin et la gloire de compléter l'œuvre de Shakspeare! Sur la page où le maître italien a dessiné sa vignette d'or fin, il reste encore assez de place pour ceux qui viendront après lui.

Et maintenant, quel opéra ferait un homme de génie avec Roméo, sujet vaste et profond, qui seul épuiserait toute la grâce mélancolique de Cimarosa, toute la fantaisie de Weber! Quel bonheur de combiner ensemble ces deux voix jeunes et timides, qui commencent à chanter dans le bal, continuent la nuit sous les arbres en fleurs, et ne cessent de s'appeler et de se répondre que sous la pierre du sépulcre. O poésie, tu demeures triste et confuse en face d'une telle scène! Voilà ces deux êtres charmans qui se content leurs amours, et tu ne peux pas même ajouter une parole aux aveux qu'ils se font dans la nuit, tandis que plus heureuse, la musique, ta sœur, vient embellir la sphère dans laquelle ils vivent et leur dit: Par moi, les clartés humides de la lune ont de célestes vibrations; les fleurs, des soupirs inconnus, et les ames des voix qui montent aux étoiles. Et les autres caractères, comme ils se grouperaient harmonieusement autour des deux jeunes époux! Comme la musique serait naïve et franche avec la nourrice, élégante et fine avec Mercutio! Quelle délicieuse chanson ferait la reine Mab!

Je ne connais aujourd'hui qu'un homme capable d'aborder un tel sujet : Rossini; et certes, si son génie habite encore en lui, si le repos dans lequel il vit depuis long-temps est celui de la méditation, soyez sûrs qu'il y pensera au jour de son réveil. Après tout, Rossini n'est pas si indifférent qu'il veut bien le laisser croire. Comme toute renommée ayant conscience d'elle-même, il est peu sensible aux éloges des journalistes, et dédaigne parfaitement leur critique. Mais ce n'est pas à dire qu'il ne puisse être occupé du soin de sa gloire à venir. Rossini a reçu du ciel le don de fécondité, nul ne le peut nier; il a écrit trente opéras environ. Cependant dans

ce nombre, on n'en citerait pas un qui soit, du commencement à la fin, exempt de négligence et de diffusion, où l'instrumentation soit toujours pure et soutenue, la mélodie expressive et simple; un opéra qui puisse, étudié à part, passer pour un chef-d'œuvre, et fonder la gloire de son auteur, comme *Euryanthe* ou *Oberon*, par exemple. C'est pourquoi je lui dirai : Maître, vous êtes dans la maturité de l'âge et du génie, hâtez-vous de réunir dans une œuvre nouvelle autant de beautés que vous en avez semé dans les autres; car si vous les laissez éparses, l'avenir n'y prendra pas garde. Un siècle a bien assez à faire dans son champ et ne va pas trier aux plaines du passé. Il faut que les épis lui arrivent rassemblés et liés en gerbes. C'est pourquoi ceux qui prennent soin de votre gloire, vous conseillent de jeter sur un poème auguste tout ce que vous avez de pensée et d'imagination.

Rossini, tôt ou tard, écrira cette partition ; il le doit, ne serait-ce que pour rentrer en grace avec Shakspeare qu'il a si indignement traité dans les deux premiers actes d'*Othello*. En effet, toute cette partie est écrite avec une incroyable négligence ; chacun semble agir et parler au hasard, et tel est le manque absolu de sévérité dans le style et d'unité dans la composition, que, si un jour il prenait fantaisie à Rodrigo de chanter un air du Maure, nul ne songerait à crier au scandale.

Comme Zingarelli, Rossini n'a compris de l'œuvre de Shakspeare que la dernière scène. Soit oubli, soit impuissance, durant le cours de l'ouvrage, il n'a jamais franchement abordé le caractère impétueux du Maure, ni sondé les ténébreuses profondeurs de la conscience d'Iago, ni contemplé la douce et calme sérénité de l'ame de Desdemona. Mais aussi, plus tard, comme les larmes qu'il lui fait verser sont belles et divines; nous la retrouvons sur le plus haut sommet de la douleur. Comment elle est arrivée là, nul ne le sait; lui seul, peut-être, a senti les gradations de cette gamme mystérieuse, mais il a dédaigné de nous en faire part. Cependant le poète a des comptes à rendre. Après l'inspiration, il ne doit point garder en son ame un des fils de la robe d'or qui voile sa pensée ; autrement son œuvre est incomplète comme la statue qui sortirait laissant du métal dans son moule. — Que de simplicité, de mélancolie et de terreur dans l'ordonnance de ce dernier acte!

D'abord ce chant funeste et sourd qui roule dans l'orchestre et revient sans cesse avec le bruit des flots, vous pénètre et vous glace; vous tremblez pour cette douce créature qui va mourir et se débat comme un oiseau dans le filet, sous la double harmonie de l'orchestre et de la tempête. L'orage se calme, Emilia rassure sa maîtresse, et quand s'est éteinte dans la nuit la voix du gondolier qui passe et laisse tomber deux vers d'une tristesse amère, quand la source des larmes est creusée, alors commence cette ravissante mélodie du saule. Desdemona s'endort dans son alcôve, et les sons légers de sa prière se sont à peine évanouis, que l'orchestre devient sombre et terrible. Une âpre ritournelle annonce l'entrée d'Othello. Mais, ô prodige! quand il a posé sa lampe et son épée, et qu'il vient sur le devant de la scène, regardez, il est transfiguré. Ce n'est plus là un comédien frotté de noir, un vulgaire chanteur de grands airs de bravoure; regardez, sous ce manteau brun voilà bien le Maure de Shakspeare! Tout ce récitatif est poétique et sombre comme le monologue :

It is the cause, it is the cause, my soul,
Let me not name it to you, you chaste stars!
It is the cause.....

Rossini en a vraiment rendu le sens profond et mystérieux. Dans l'école nouvelle, il est certains compositeurs qui s'imaginent avoir traduit une pensée lorsqu'ils ont écrit de la musique sous le texte littéral du poète. Imprudens, qui sans doute ignorent que dans cette alliance de deux arts il en est toujours un qui doit dominer l'autre, et ne s'aperçoivent pas que leur musique parasite est un obstacle à la poésie, un vêtement lourd et traînant, dont les plis l'embarrassent, et qu'elle aura jeté bientôt aux buissons du chemin. Avant de se manifester par le son ou la voix, la pensée poétique subit une transformation complète dans le cerveau du musicien; et lorsqu'elle renaît au monde, qu'elle apparaît dans sa nouvelle nature, elle ne se révèle plus par la parole, il ne faut plus la chercher à la surface de l'harmonie : elle est au fond et rayonne comme une étoile de lumière sous le brouillard sonore qui l'enveloppe.

Maintenant si les jeunes amours de Roméo ne vous inspirent pas;

si, comme Beethoven, vous avez en vous le sentiment du grandiose, mesurez dans sa hauteur cette figure épique du roi Lear. Quel sujet que la démence de ce vieillard chassé par ses enfans! quelle musique on rêve pour ses lamentations! Je voudrais entendre la scène des trois fous. Quel effet musical égalerait celui d'un trio entre ces misérables, tous jetés en dehors de l'humanité, et gémissant ensemble dans les bois pendant la nuit et la tempête! Quelle harmonie étrange sortirait du choc de ces misères! Comme cette affliction royale contrasterait avec l'ironie insolente du bouffon! Chacun chanterait à sa manière; la partie du vieux Lear serait toujours élevée et noble; il dominerait les autres dans sa démence, comme il faisait au temps de sa raison. Et Cordélie, où trouver une plus adorable créature, une plus douce voix pour chanter de belles mélodies?

Que les jeunes musiciens soient tous bien pénétrés de cette vérité : c'est aux sources de poésie qu'ils doivent aller puiser leurs inspirations, et je viens de leur en indiquer de limpides et d'intarissables. Désormais, pour tout homme ayant une parole, c'est un devoir d'avertir la musique égarée et de crier à la fille du ciel : Les sentiers où tu cours mènent au néant. En effet, jamais les compositeurs n'ont agi plus insolemment avec elle; jamais on ne les a vus moins préoccupés du sentiment et de l'expression, moins soucieux de la fusion divine des deux arts, d'où résulte après tout l'harmonie. Il en est qui font leur musique aux heures de loisir; le motif éclos bourdonne et voltige sous leur crâne sans savoir sur quelle idée il se posera. L'idée apparaît, aussitôt il descend dessus comme l'oiseau sur la branche. Pourquoi il a choisi l'une plutôt que l'autre, il ne le sait. Il volera demain ailleurs, s'il lui prend fantaisie. L'œuvre de Shakspeare est là pleine de sons et d'harmonie, et nul ne s'en approche. Au lieu d'entrer au temple, de baiser les marbres et d'ouïr avec recueillement les vibrations et les voix qui se croisent la nuit sous les arceaux, le jeune musicien va frapper à la porte des courtiers littéraires, et là demeure jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelques scènes misérables qu'il se hâte aussitôt de traduire en sa langue. Et voilà comme aujourd'hui s'élabore une œuvre musicale! Quelle inspiration généreuse peut-il donc sortir de pareils sujets, qui roulent d'ordinaire sur une intrigue de bou-

doir ou d'alcôve? Quel suc attendre d'un fruit mauvais et corrompu en son germe? Quoi qu'il fasse, le compositeur traduit une pensée : si cette pensée est vulgaire, la musique partage sa nature; car entre l'une et l'autre le lien est indissoluble. Et qu'on ne s'y trompe pas, s'il n'existe point en musique d'école française, c'est à cette unité fatale qu'il faut s'en prendre. Le jour où les musiciens français auront compris qu'il est certains sujets vulgaires d'où ne peut s'exhaler aucune bonne mélodie, ils chercheront des sources plus fécondes, et peut-être seront plus heureux. Le malheur veut que nous soyons le peuple le plus spirituel de la terre, hélas! et bien souvent l'esprit exclut la poésie. Au musicien français il faut, avant tout, un drame intéressant, une rapide succession d'événemens inattendus. Ne lui donnez ni passions poétiques à rendre, ni caractères à développer; tout cela, c'est un luxe frivole dont il vous dispensera de grand cœur, pourvu que vous ayez eu soin de multiplier les couplets et les chansons. On peut voir tous les jours à l'Opéra quels chefs-d'œuvre on fait avec de pareilles pièces! Les Allemands, au contraire, toujours préoccupés du fond bien plus que de la forme, demandent au poème une pensée, un germe qui puisse grandir sous leur souffle, et devenir un jour une création idéale. Je ne parle pas de *Don Juan*, drame merveilleux dont tous les caractères ont une parenté avec ceux de Shakspeare; voyez *Oberon*. Certes c'est là une pièce étrangement conduite, il n'y est tenu compte ni d'exposition ni de péripétie, les saintes lois de la vraisemblance y sont partout violées : n'importe, sous ce drame sans forme une sereine pensée habite; au milieu de ce chaos tremble un rayon de lumière sur lequel l'ame de Weber s'échappe aux sphères de la lune, et va surprendre les chants mystérieux de Titania et du sylphe Ariel.

Maintenant, vous tous en qui grondent des sons inouis et confus, en qui tressaille l'harmonie, à vos claviers, jeunes musiciens! chantez, et les vierges du poète entendront vos plaintes; et voyant trembler vos larmes sur les touches d'ivoire, elles viendront les recueillir. Lequel de ces anges divins a jamais refusé son inspiration à ceux de vos frères qui l'ont appelé avec amour et confiance! Chantez, et Juliette viendra vous visiter, et quand son haleine glissera sur votre front, quand sa main pressera la vôtre, quand

sa bouche vous parlera de Roméo, alors toutes les voix de votre ame se réuniront en un concert divin; alors commenceront d'ineffables amours que la voix discordante de l'alouette ne viendra plus troubler à l'aurore. Pensez toujours à Beethoven, assis sur les gazons en fleurs avec Adélaïde, à Mozart rêvant les nuits auprès d'Anna. Surtout gardez-vous bien du découragement; chantez, et ne nous dites plus que la poésie est morte sur la terre, que toute loyale tentative doit échouer désormais : vaines paroles qui ne servent, je le répète, qu'à voiler l'impuissance. Si la pensée habite en vous, il faut un jour qu'elle se révèle; il n'appartient à la foule ni d'en retarder l'éclosion, ni d'en modifier la forme. Le sanctuaire où s'élabore le travail divin est trop mystérieux pour que les rumeurs de la place y puissent arriver. Je le sais, le temps est mauvais pour les hommes de conscience. Depuis que l'administration royale est tombée aux mains des entrepreneurs, rien n'a été épargné pour l'exploitation d'un matérialisme grossier, réhabilité de nos jours par l'arrivée au pouvoir des hommes de finance. De partout on a chassé la poésie. A la voix de l'ame et des passions, à la musique, on a voulu faire accompagner je ne sais quelles stupides pantomimes, quelles danses lascives! Comme les césars romains tourmentaient un esclave dans leurs débauches, des hommes ont mutilé la vierge immortelle pour la faire servir à ces prostitutions; mais elle s'est enfuie, ne laissant entre leurs mains que le pan de sa robe qui traînait dans les fanges de la terre. Aujourd'hui la bacchante est ivre, et se meurt sans que nul y prenne garde, et quand les airs seront purifiés, quand de nouvelles tiges auront fleuri dans le champ que ses pieds ont foulé, alors la nymphe descendra des montagnes avec le chœur des vierges, et comme aux temps antiques, les peuples courront au-devant d'elle pour lui jeter leurs couronnes, et battre des mains à sa venue.

HANS WERNER.

LETTRES
D'UN ONCLE.

II.

Pourquoi diable! n'es-tu pas venu hier? nous t'avons attendu pour dîner jusqu'à sept heures, ce qui est exorbitant pour des appétits excités par l'air vif de la campagne. Il te sera survenu un client; tu n'es pas malade au moins? A présent, nous ne t'attendons plus que samedi. Dans l'intervalle, donne-moi de tes nouvelles, entends-tu, Paul? nous serions inquiets. La mine que tu as depuis trois mois surtout n'est pas faite pour nous rassurer. Pauvre vieux petit homme jaune, qu'as-tu donc? Je sais ce que tu réponds ordinairement à cette question-là. — Qu'as-tu toi-même? es-tu donc un homme riche, jeune, robuste et frais, pour t'inquiéter de la mine que j'ai? — Hélas! nous avons tous deux une

pauvre apparence, et dans ces étuis de parchemin il y a des ames bien lasses et bien flétries, mon camarade.

Bah! de quoi vais-je parler? nous avons été hier plus gais que jamais; cependant tu nous manquais bien, mais nous avons bu à ta santé, et à force de faire des vœux pour toi, nous nous sommes tous un peu exaltés. Ma foi, Paul, il ne faut pas nier les biens que la Providence nous tient en réserve. Au moment où nous croyons tout perdu, la bonne déesse, qui sourit de notre désespoir, est là, derrière nous, qui entoure de clinquant un petit hochet bien joli, qu'elle nous met ensuite dans les mains, si doucement, qu'on ne soupçonne pas son dessein, car si nous pouvions imaginer qu'elle nous raille et qu'elle ne prend pas notre fureur au sérieux, nous serions capables de nous tuer, pour la forcer d'y croire. Mais nous espérons qu'elle est un peu intimidée de nos menaces, et qu'à l'avenir elle se conduira mieux à notre égard; nous nous laissons aller peu à peu à regarder cette amusette qu'elle nous a donnée, et enfin nous en secouons les grelots tout en leur disant: Grelots de la folie, vous pouvez bien sonner tant que vous voudrez, nous n'y prendrons aucun plaisir. Mais nous les faisons sonner encore et nous les écoutons avec tant de complaisance, que bientôt nous nous faisons grelots nous-mêmes, et des rires et des chants de joie sortent de nos poitrines vides et désolées. Nous avons alors de bien beaux raisonnemens pour nous réconcilier avec la vie, tout aussi beaux que ceux qui nous faisaient renoncer à la vie la semaine précédente. Quelle mauvaise plaisanterie que le cœur humain! Qu'est-ce donc que ce cœur-là dont nous parlons tous, tant et si bien? D'où vient que cela est si bizarre, si mobile, si lâche à la souffrance, si léger au plaisir? Y a-t-il un bon et un mauvais ange qui soufflent tour à tour sur ce pauvre organe de la vie? Est-ce une ame, un rayon de la Divinité, que ce diaphragme qu'une tasse de café et un bon mot dilatent? Mais si ce n'est qu'une éponge imbibée de sang, d'où lui viennent donc ces aspirations soudaines, ces tressaillemens, ces angoisses, espèce de cris déchirans qui s'en échappent quand de certaines syllabes frappent l'oreille, ou quand les jeux de la lumière dessinent sur le mur, avec la frange d'un rideau, l'angle d'une boiserie, certaines lignes fantastiques, profils ébauchés par le hasard, empreints de

magiques ressemblances? Pourquoi, au milieu de nos soupers, où, Dieu merci, le bruit et la gaîté ne vont pas à demi, y en a-t-il quelques-uns parmi nous qui se mettent à pleurer sans savoir pourquoi? Il est ivre-mort, disent les autres. Mais pourquoi le vin qui fait rire ceux-ci fait-il sangloter celui-là? O gaîté de l'homme, que tu touches de près à la souffrance! Et quel est donc ce pouvoir d'un son, d'un objet, d'une pensée vague sur nous tous? Quand nous sommes vingt fous criant dans tous les tons faux, et chantant sur toutes les gammes incohérentes de l'ivresse, s'il en est un qui fasse un signe solennel en disant: *Écoutez!* tous se taisent et écoutent. Alors, dans le silence de ces grands appartemens, une voix lointaine et plaintive s'élève. Elle vient du fond de la vallée, elle monte comme une spirale harmonieuse autour des sapins du jardin, puis elle gagne l'angle de la maison; elle se glisse par une fenêtre, elle vole le long des corridors et vient se briser contre la porte de notre salle avec des sanglots lamentables. Alors toutes nos figures s'alongent, toutes nos lèvres pâlissent; nous restons tous cloués à notre place, dans l'attitude où ce bruit nous a pris. Enfin, quelqu'un s'écrie: — Bah! c'est le vent, je m'en moque. — En effet c'est le vent, rien que le vent et la nuit, et personne ne s'en moque, personne ne surmonte sans effort la tristesse qu'inspirent ces choses-là. Mais pourquoi est-ce triste? Le renard et la perdrix tombent-ils dans la mélancolie quand le vent pleure dans les bruyères? La biche s'attendrit-elle au lever de la lune? Qu'est-ce donc que cet être qui s'institue le roi de la création et qui ne rêve que larmes et frayeurs?

Mais pourquoi serions-nous tristes à moins d'être fous?

Nos femmes sont charmantes, et nos amis, en est-il de meilleurs? Est-il beaucoup de mortels qui aient eu dans leur vie le bonheur de réunir sous le même toit presque tous les jours, pendant un mois, douze ou quinze créatures nobles et vraies, et toutes unies entre elles d'une sainte amitié? O mes amis, mes chers amis! savez-vous ce que vous êtes dans la vie d'un infortuné? vous ne le savez pas assez, vous n'êtes pas assez fiers du bien que vous faites, c'est quelque chose que de sauver une ame du désespoir.

Il est vrai qu'il ne leur manque, pour l'aprécier, qu'une chose de quelque importance: c'est de le savoir; je ne vais pas le leur dire.

Je m'en tais surtout avec les plus jeunes ou les plus gais, avec ce brave garçon de la vallée Noire, que nous avons surnommé Hydrogène à cause de son amour déréglé pour les sciences, avec notre gros meunier de Planet, qui nous laisse si bien rire de lui, à condition qu'à son tour il rira de nous tous, et saisira vivement tous nos ridicules, en nous abandonnant les siens de bonne grace; je m'en tais encore avec notre chère Eugénie, cette grave mère de famille qui n'a pas dix-sept ans, et qui penche sa joue fraîche et ronde d'un petit air sérieux sur une poupée qu'elle habille avec presque autant de soin que son fils. Je ne vais pas déclamer ma tristesse à cette belle et bonne enfant; à ces camarades gais viveurs, je ne vais pas leur dire: Voyez-vous, mes amis, votre respectable oncle (c'est ainsi qu'ils m'ont nommé toute cette semaine pour se divertir de moi) n'est pas seulement goutteux et cacochyme, comme vous le prétendez. Ce ne sont pas seulement ses vénérables jambes entortillées de flanelle qui refusent le service. C'est son ame, c'est sa raison, c'est sa sensiblité, c'est tout son être qui souffre et dépérit. Vous ne savez pas, enfans, quelles plaies incurables saignent au fond de ce vieux cœur, sous sa cuirasse d'insouciance et de gaîté. Vous riez de ses campagnes de Flandre, vous l'appelez oncle Tobie, et vous lui demandez des nouvelles du siége de Maestricht, et vous ne savez pas quelles sont les campagnes de votre oncle, ô mioches! vous ne savez pas même le nom des pays qu'il a parcourus, avant de venir blanchir entre vos jeunes têtes, au coin de l'âtre domestique! Avez-vous jamais ouï parler, dites-moi, des rives du Désespoir et des champs de la Désolation? Mlle de Scudéry inventa une carte de Tendre; je pourrais vous en dresser une du pays de Malheur, qui ne serait pas moins fade: c'est pourquoi je m'en tais et ne veux vous causer nul ennui, comme dit Lafontaine. Mais, voyez, mes chers enfans, combien vous êtes précieux et chers à votre oncle! Rozane, ma belle nièce, esprit de la famille, orgueil de notre bercail, Cardenio, mon brave chanteur aux longs cheveux, vrai page d'Opéra; et vous, vous, mes vieux! (mais ceux-là savent bien pourquoi j'ai des rides au front)— n'importe, approchez tous, entourez le fauteuil gothique de l'oncle, et dansez autour, étourdissez-le, grisez-le, le pauvre diable, de vos folles chansons, et ne craignez pas de le bousculer

dans la danse; si vous cassez les pieds vermoulus de son trône domestique, soyez sûrs qu'en roulant sur le parquet, le bonhomme rira de tout son cœur et entonnera l'hymne de la jeunesse d'une voix chevrotante, mais pleine d'expression.

Hélas! hélas! qu'est-ce que ce mélange d'amertume et de joie? qu'est-ce que ce sentiment de détachement et d'amour, qui me ramène ici chaque année, dans cette saison qui n'est plus l'automne et qui n'est pas encore l'hiver, mois de recueillement mélancolique et de tendre misantropie, car il y a de tout cela dans cette pauvre tête fatiguée, que presse de toute sa solennité le toit paternel? O mes dieux lares! vous voilà tels que je vous ai laissés. Je m'incline devant vous avec ce respect que chaque année de vieillesse rend plus profond dans le cœur de l'homme. Poudreuses idoles qui vîtes passer à vos pieds le berceau de mes pères et le mien, et ceux de mes enfans; vous qui vîtes sortir le cercueil des uns et qui verrez sortir celui des autres, salut, ô protecteurs devant lesquels mon enfance se prosternait en tremblant, dieux amis que j'ai appelés avec des larmes du fond des lointaines contrées, du sein des orageuses passions! Ce que j'éprouve en vous revoyant est bien doux et bien affreux. Pourquoi vous ai-je quittés, vous toujours propices aux cœurs simples, vous qui veillez sur les petits enfans quand les mères s'endorment, vous qui faites planer les rêves d'amour chastes sur la couche des jeunes filles, vous qui donnez aux vieillards le sommeil et la santé. Me reconnaissez-vous, paisibles pénates? ce pélerin qui arrive à pied dans la poussière du chemin et dans la brume du soir, ne le prenez-vous point pour un étranger? Ses joues flétries, son front dévasté, ses orbites que les larmes ont creusées, comme les torrens creusent les ravins, ses infirmités, sa tristesse et ses cicatrices, tout cela ne vous empêchera-t-il pas de reconnaître cette ame vaillante, qui sortit d'ici un matin revêtue d'un corps robuste, lequel chevauchait une brave jument nourrie dans les genêts, sobre et infatigable monture, comme si l'homme et l'animal devaient faire le tour du monde? Voici l'homme; les enfans l'appellent Tobie, et ils le soutiennent sous les bras pour qu'il marche. Le cheval est là bas, il broute lentement l'ortie autour des murs du cimetière. C'est *Colette*, qui jadis fut digne de porter Bradamante, et qui, maintenant aveugle,

regagne encore aujourd'hui, avec la vue de l'instinct et de la mémoire, la litière où elle mourra demain matin.

Eh bien ! Colette, tes beaux jours ne sont plus, mais on a fait une bonne action, en te conservant un coin et une botte de paille dans l'écurie. Qui t'a assuré cette bonne destinée de ne point être vendue au corroyeur comme tous les vieux chevaux ? le plus sacré des droits, l'ancienneté. Ce qui a été est quelque chose de respectable. Ce qui est est toujours sujet à doute et à contestation. D'où vient donc l'amitié qu'on a pour ton vieux maître ici ? Personne ne le connaît plus, il a disparu long-temps, il a voyagé au loin ; ses traits ont changé ; de ses goûts, de ses habitudes, de son caractère, on n'en sait plus rien, car il s'est passé tant de choses dans sa vie, depuis le tems où il était encore solide et fier ! Mais un mot simple et doux rattache à lui ceux qui pourraient s'en méfier. Ce mot, c'est *autrefois*.— Il était là, dit-on, il faisait ces choses avec nous, il était un de nous, nous l'avons connu, il allait à la chasse par ici, il cueillait des champignons dans le pré qui est là-bas, vous souvenez-vous de la noce d'un tel, et de l'enterrement de.....? — Quand on en est au chapitre des *vous souvient-il*, que de précieux liens d'or et de diamant rattachent les cœurs refroidis ; que de chaleureuses bouffées de jeunesse montent au visage et raniment les joies oubliées, les affections négligées ! On se figure souvent alors qu'on s'est aimé plus qu'on ne s'aima en effet, et à coup sûr, les plaisirs passés, comme les plaisirs qu'on projette, semblent plus vifs que ceux qu'on a sous la main.

Ah ! c'en est un bien pur, cependant, que de s'embrasser après une longue absence, en s'écriant : Te voilà donc, mon vieux ! c'est donc toi, ma fille ! c'est donc vous, ma nièce, ma sœur !

Ne me dis donc pas, mon ami, que je suis courageux, et que la gaîté que je montre est un effort de mon amitié pour toi et pour eux. Ne crois pas cela. Je suis heureux en effet, heureux par vous, malheureux par d'autres. Qu'importe ici ce qui n'est pas vous ? Crois-tu que je m'en occupe ?—J'y songe malgré moi, il est vrai ; mais pourquoi en parler, pourquoi le sauriez-vous ? Oh ! non, que personne ne le sache excepté les deux ou trois vieux qui ne peuvent se tromper sur le pli de mon sourcil. Mais que les autres ne con-

naissent de moi que le bonheur qui me vient d'eux. Les pauvres enfans en douteraient, s'ils voyaient le fond des abîmes qu'ils couvrent de fleurs. Il s'éloigneraient effrayés, en se disant : Rien ne peut croître sur ce sol désolé ; car les incurables n'ont pas d'amis, et quand l'homme ne peut plus être utile à l'homme, celui qui peut se sauver s'éloigne, et celui qui n'a plus de chances meurt seul. Ces jeunes esprits comprendraient-ils ce qui se passe chez ceux qui ont vécu ? savent-ils qu'on renferme dans son sein tous les élémens de la joie et de la douleur, sans pouvoir se servir de l'une ou de l'autre ? A leur âge, toute douleur doit tuer ou être tuée. A leur âge les grandes désolations, les graves maladies, les austères résolutions, le sombre et silencieux désespoir. Mais après ces périodes fatales, ils ont la jeunesse qui reprend ses droits, le cœur qui se renouvelle et se retrempe ; la vie qui se réveille intense et pressée de réparer le temps perdu ; et il y a là dix ou vingt ans d'orages, de maux affreux et de joies indicibles. Mais, quand l'expérience a frappé ses grands coups, et que les passions non amorties, mais comprimées, s'éveillent encore pour brûler, et retombent aussitôt frappées d'épouvante devant le spectre du passé, alors le cœur humain qui pouvait auparavant se promettre et s'imposer, ne se connaît plus du tout. Il sait ce qu'il a été, mais il ne sait plus ce qu'il sera, car il a tant combattu, qu'il ne peut plus compter sur ses forces. Et d'ailleurs, il a perdu le goût de souffrir, si naturel à ceux qui sont jeunes. Les vieux en ont assez. Leur douleur n'a plus rien de poétique, elle n'embellit que ce qui est beau.

La pâleur divinise la beauté des femmes et ennoblit la jeunesse des hommes. Mais quand le chagrin se manifeste par d'irréparables ravages, quand il creuse des sillons à des fronts flétris, on le sent maussade et dangereux. On le cache comme un vice, on le dérobe à tous les regards, de peur que la crainte de la contagion n'éloigne les heureux d'auprès de vous. C'est alors vraiment qu'on est digne de plainte, car on ne se plaint pas, et l'on craint d'être plaint. C'est à cet âge-là que les amis contemporains se comprennent d'un regard, et qu'il suffit d'un mot pour se raconter l'un à l'autre toute sa vie passée.

D'où vient que quand nous nous retrouvons après une sépara-

tion de quelques mois, tu lis si bien sur mon visage l'histoire des maux que j'ai soufferts? D'où vient que tu me dis dès l'abord en me serrant la main : « Eh bien! eh bien! telle chose est arrivée, voilà ce que tu as fait, je comprends ce que tu as dans le cœur? » Oh! comme tu me racontes exactement alors les moindres détails de mon infortune! Pauvres humains que nous sommes! ces douleurs dont nous prenons tant d'emphase, et dont nous portons le fardeau avec tant d'orgueil, tous les connaissent, tous les ont subies: c'est comme le mal de dents; chacun vous dit : — Je vous plains, cela fait grand mal; — et tout est dit.

Triste, ô triste! Mais l'amitié a cela de beau et de bienfaisant qu'elle s'inquiète et s'occupe de vos maux comme s'ils étaient uniques en leur espèce. O douce compassion, maternelle complaisance pour un enfant qui pleure et qui veut qu'on le plaigne! Qu'il est suave de te trouver dans l'ame sérieuse et mûre d'un ancien ami! Il sait tout, il est habitué à toucher vos plaies, et pourtant il ne se blase pas sur vos souffrances, et sa pitié se renouvelle sans cesse. Amitié! amitié! délices des cœurs que l'amour maltraite et abandonne, sœur généreuse qu'on néglige et qui pardonne toujours! Oh! je t'en prie, je t'en supplie, mon Paul, ne fais pas de moi un personnage tragique. Ne me dis pas qu'il y a de ma part une épouvantable vigueur à soutenir cette gaieté. Non, non, ce n'est pas un rôle, ce n'est pas une tâche, ce n'est pas même un calcul; c'est un instinct et un besoin. La nature humaine ne veut pas ce qui lui nuit; l'ame ne veut pas souffrir, le corps ne veut pas mourir, et c'est en face de la douleur la plus vraie, et de la maladie la plus sérieuse, que l'ame et le corps se mettent à nier et à fuir l'approche odieuse de la destruction. Il est des crises violentes où le suicide devient un besoin, une rage. C'est une certaine portion du cerveau qui souffre et s'atrophie physiquement. Mais que cette crise passe, la nature, la robuste nature, que Dieu a faite pour durer son temps, étend ses bras désolés et se rattache aux moindres brins d'herbe pour ne pas rouler dans sa fosse. En faisant la vie de l'homme si misérable, la Providence a bien su qu'il fallait donner à l'homme l'horreur de la mort. Et cela est le plus grand, le plus inexplicable des miracles qui concourent à la durée du genre humain, car quiconque verrait clairement ce qui est se donnerait la

mort. Ces momens de clarté funeste nous arrivent, mais nous n'y cédons pas toujours, et le miracle qui fait refleurir les plantes après la neige et la glace, s'opère dans le cœur de l'homme. Et puis, tout ce qu'on appelle la raison, la sagesse humaine, tous ces livres, toutes ces philosophies, tous ces devoirs sociaux et religieux qui nous rattachent à la vie ne sont-ils pas là? Ne les a-t-on pas inventés pour nous aider à flatter le penchant naturel, comme tous les principes fondamentaux, comme la propriété, le despotisme et le reste? Ces lois-là sont bien sages et faites pour durer; mais on en pourrait faire de plus belles, et Jésus, en souffrant le martyre, a donné un grand exemple de suicide. Quant à moi, je te déclare que si je ne me tue pas, c'est absolument parce que je suis lâche.

Et qui me rend lâche? Ce n'est pas la crainte de me faire un peu de mal avec un couteau ou un pistolet. C'est l'effroi de ne plus exister, c'est la douleur de quitter ma famille, mes enfans, mes neveux et mes amis; c'est l'horreur du sépulcre, car, quoique l'ame espère une autre vie, elle est si intimement liée à ce pauvre corps, elle a contracté, en l'habitant, une si douce complaisance pour lui, qu'elle frémit à l'idée de le laisser pourrir et manger aux vers. Elle sait bien que ni elle ni lui n'en sauront rien alors, mais tant qu'elle lui est unie, elle le soigne et l'estime, et ne peut se faire une idée nette de ce qu'elle sera, séparée de lui.

Je supporte donc la vie, parce que je l'aime; et quoique la somme de mes douleurs soit infiniment plus forte que celle de mes joies, quoique j'aie perdu les biens sans lesquels je m'imaginais la vie impossible, j'aime encore cette triste destinée qui me reste, et je lui découvre, chaque fois que je me réconcilie avec elle, des douceurs dont je ne me souvenais pas, ou que je niais avec dédain quand j'étais riche de bonheur et glorieux. Oh! l'homme est si insolent quand sa passion triomphe! quand il aime ou quand il est aimé, comme il méprise tout ce qui n'est pas l'amour! comme il fait bon marché de sa vie, comme il est prêt à s'en débarrasser dès que son étoile pâlit un peu! Et quand il perd ce qu'il aime, quelle agonie, quelles convulsions, quelle haine pour les secours de l'amitié, pour les miséricordes de Dieu! Mais Dieu, l'a fait aussi faible que fanfaron, et bientôt redevenu tout petit, tout honteux, pleu-

rant comme un enfant, et cherchant avec des pas timides à retrouver sa route, il saisit avec empressement les mains qui s'offrent à lui pour le guider. Ridicule, puérile et infortunée créature qui ne veut pas accepter la destinée, et ne sait pas s'y soustraire!

Ah! ne nous moquons pas de cette condition misérable, c'est celle de tous, et tous nous savons que sa mesquinerie, que son manque de grandeur et de force ne la rendent que plus malheureuse et plus digne de compassion. Tant qu'on croit à sa force, on a de l'orgueil, et l'orgueil console de tout. On marche à grands pas et on fronce le sourcil avec un calme majestueux et terrible; on a décrété qu'on mourrait le soir ou le lendemain matin, et on est si fier de cette grande résolution (que du reste un perruquier ou une prostituée sont tout aussi capables d'exécuter que vous et Caton d'Utique), on est si content de ne pas subir l'arrêt du sort et de le narguer, qu'on est déjà à demi consolé. On jouit d'une grande liberté d'esprit, et l'on s'en étonne; on fait son testament, on songe à tout, on brûle certaines lettres, on en recommande d'autres à ses amis, on fait des adieux solennels, on s'estime, on s'admire, et on s'aime soi-même. Voilà le pire; on se réconcilie avec soi, on se rend sa propre estime, et l'affection revient avec une admirable bonté se placer entre le soi héroïque et le soi expiatoire. Le sacrificateur, c'est-à-dire l'orgueil, fait alors peu à peu grace à la victime, c'est-à-dire à la faiblesse; l'un s'attendrit, l'autre se lamente; l'orgueil demande à la faiblesse si elle était bien sincère tout-à-l'heure, si elle avait bien l'intention de tendre la gorge au couteau; l'autre répond que oui; l'orgueil daigne y croire, et décide que l'intention est réputée pour le fait, que la honte est lavée, la fierté satisfaite, l'espoir réhabilité. Puis vient un ami qui sourit de votre dessein, mais qui feint, pour peu qu'il soit délicat et bon, d'en être épouvanté et de vous arracher l'arme meurtrière, ce qui, en vérité, n'est pas difficile... Hélas! hélas! ne rions pas de cela. Tout cela fait qu'on ne se tue pas, et qu'on vit, et qu'on cesse à la fin de se croire fort, et que l'orgueil tombe, et que la souffrance s'apaise, mais qu'il reste au fond de l'ame et pour jamais une tristesse muette, un abattement profond qui accepte toutes les distractions, mais qu'aucune distraction ne change, car ce qu'on croit, ou le

veut, et ce qu'on sait, on le subit. Or, lequel vaut mieux de l'échafaud ou des galères à perpétuité?

Mais, bonsoir, Paul, il se fait tard, dans une heure il fera grand jour, il faudra que je m'éveille avec les coqs qui sonneront leur fanfare matinale, et les chiens qui se mettront à hurler pour qu'on ouvre les portes de la cour, et ton frère Cardenio qui chante comme l'alouette au lever du soleil. Tu viendras samedi, n'est-ce pas? Il fera, j'espère, un temps comme nous l'aimons: pas de lune, le ciel est à la gelée, les étoiles luiront et l'air sera sonore; ton frère chantera son *stabat*, et nous irons l'entendre de loin, sous le grand sapin. Il fait bon de s'attendrir et de s'attrister quand on est ensemble. Mais seul, il faut s'interdire cela quand on est où nous en sommes. C'est pourquoi je t'écris, afin de n'aller me coucher qu'au moment où un sommeil accablant coupera court à toute réflexion un peu trop grave. O ciel, voilà donc ces gais convives, ces aimables vieillards, les voilà en face de leur chevet, et saisis de terreur à l'aspect des pensées qui les y attendent! C'est pour cela qu'il faut s'endormir au lever du jour. C'est l'heure où le cauchemar quitte les rideaux du lit et n'a plus de pouvoir sur les hommes. Adieu, donne ma bénédiction à tes douze enfans.

III.

Puisque tu ne peux pas venir aujourd'hui, je viens m'enfermer avec toi et causer par la voie de la plume et de l'encre avec ton ennui; car tu t'ennuies, ce n'est rien de plus. Ne va pas t'imaginer que tu aies de chagrin. L'ennui est un mal assez grand, mais c'est après tout un mal très noble, et d'où peut sortir tout ce qu'il y a de plus beau dans l'ame humaine. Il ne s'agit que d'expliquer son ennui comme il faut, et d'en diriger les inspirations vers un but poétique. Voilà le diable! tu n'es pas poète du tout. Tu détermines toutes choses, tu ne sais rester dans le doute sur quoi que ce soit.

Si tu savais bien ce que c'est que l'ennui, et le parti qu'on en peut tirer! Je vais tâcher de te l'expliquer comme je l'entends.

L'ennui est une langueur de l'ame, une atonie intellectuelle qui succède aux grandes émotions ou aux grands désirs. C'est une fatigue, un malaise, un dégoût équivalent à celui de l'estomac qui éprouve le besoin de manger et qui n'en sent pas le désir. De même que l'estomac, l'esprit cherche en vain ce qui pourrait le ranimer et ne peut trouver un aliment qui lui plaise. Ni le travail ni le plaisir ne sauraient le distraire; il lui faudrait du bonheur ou de la souffrance, et précisément l'ennui est ce qui précède ou ce qui suit l'un ou l'autre. C'est un état non violent, mais triste, facile à guérir, facile à envenimer. Mais du moment qu'on le poétise, il devient touchant, mélancolique, et sied fort bien, soit au visage, soit au discours. Pour cela, il faut tout bonnement s'y abandonner. La recette est simple. — Se vêtir convenablement, suivant la saison; avoir de très bonnes pantouffles, un excellent feu en hiver, un hamac léger en été, un bon cheval au printemps, à l'automne un carré de jardin sablé et planté de renonculiers. Avec cela, ayez un livre à la main, un cigarre à la bouche; lisez une ligne environ par heure, à laquelle vous penserez huit ou dix minutes au plus, afin de ne pas vous laisser envahir par une idée fixe. Le reste du temps, rêvez, mais en ayant soin de changer de place, ou de pipe, ou d'attitude de tête et de direction de regards. — Alors, en ne vous obstinant pas à secouer votre malaise, vous le verrez peu à peu se tourner en une disposition confortable. Vous acquerrez d'abord une grande netteté d'observations, un grand calme pour recueillir des formes, soit d'idées soit d'objets, dans les cases du cerveau qui équivalent aux feuillets d'un album. Puis viendra une douce contemplation de vous-même et des autres, et ce qui tout-à-l'heure vous paraissait incommode ou indifférent vous paraîtra bientôt agréable, pittoresque et beau. Le moindre objet qui passera devant vos yeux aura son *chic* particulier, le moindre son vous semblera une mélodie, la moindre visite un évènement heureux.

Il m'arrive bien souvent, je t'assure, de m'éveiller dans une terrible disposition au spleen. C'est un ennui sérieux et même assez laid. Je ne sais pas bien ce que Pascal entendait par ces *pensées de derrière* qu'il se réservait pour répondre aux objections polémi-

ques, ou pour nier en secret ce qu'il feignait d'accepter en face. C'était sans doute le jésuitisme de l'intelligence, forcée de plier au devoir, mais se révoltant malgré elle contre l'arrêt absurde. Pour moi, je trouve le mot terrible. On l'a trouvé non-seulement dans son recueil de pensées, mais encore écrit sur un petit morceau de papier, et conçu ainsi : *Et moi aussi, j'aurai mes pensées de derrière la tête.* O parole lugubre, sortie d'un cœur désolé! Hélas! il est des jours où le cerveau humain est comme un double miroir dont une glace renvoie à l'autre le revers des objets qu'elle a reçus de face. C'est alors que toutes les choses et tous les hommes, et toutes les paroles ont leur envers inévitable, et qu'il n'est pas une jouissance, une caresse, une idée reçue au front qui n'ait son repoussoir agissant comme un ressort de fer au cervelet. C'est une puissance fatale et maladive, sois-en sûr. La raison humaine consiste bien en effet à voir toutes les choses par tous leurs côtés, mais la bénigne nature humaine ne se porte pas volontiers à de tels examens d'elle-même; elle est peu clairvoyante, et, Pascal l'a dit ailleurs, « la volonté qui se plaît à une chose plus qu'à l'autre détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'il n'aime pas, et la volonté devient ainsi un des principaux organes de la croyance. » — Et tout cela est mortellement triste, la vie n'est supportable qu'autant qu'on oublie ces vérités noires, et il n'est d'affections possibles que celles où les pensées de derrière ne viennent pas mettre le nez.

Aussi, quand je me sens dans cette fâcheuse humeur, je n'épargne rien pour m'en distraire et l'adoucir. Je brouille alors mes idées dans des nuages immodérés de fumée de pipe. En été, je me berce dans le hamac jusqu'à être enivré ; en hiver, je présente mes vieux tibias au feu avec un tel stoïcisme, qu'il en résulte une cuisson assez vive, une espèce de moxa qui détourne l'irritation cérébrale. Puis un beau vers, lu, en passant, sur une muraille, car, Dieu merci, notre maison en est farcie, comme une Mosquée l'est de sentences ; un rayon du soleil qui perce à travers le givre, un certain éblouissement de ma vue et de ma pensée font que le prisme habituel se replace autour de moi, la nature reprend sa beauté accoutumée, et dans le grand salon nos amis m'apparaissent en groupes que je n'avais pas remarqués, et qui me frappent tout à coup aussi vivement que si j'étais Rembrand, ou seulement Gérard

Dow. Il me vient alors un tressaillement intérieur, une sorte de bondissement de l'ame, un désir irréalisable de fixer ces tableaux, une joie de les avoir saisis, un élan du cœur vers ceux qui les forment : cela ne t'a-t-il pas occupé souvent, alors que tourmentant avec obstination une mèche de tes cheveux, tu tombes dans ces contemplations silencieuses où nous te voyons plongé? Combien de fois cette année je me suis senti saisi d'un invincible déplaisir au milieu de nos plus chers compagnons et de nos plus folles soirées! Combien de fois, en rentrant au salon, après avoir parcouru à grands pas les allées dépouillées, au bout desquelles se lève la lune, je me suis trouvé ébloui et ravi de la beauté naïve de ces tableaux flamands! Dutheil, affublé de sa houpelande grotesque, dont la couleur eût semblé à Hoffman tirer sur le *fa bémol*, coiffé de son bonnet couleur de raisin, et soulevant d'une main le broc de grès qui contient le modeste nectar du côteau voisin, n'a-t-il pas une des plus rouges et des plus luisantes trognes que jamais ait croquée Téniers? Silence! son œil étincelle, sa barbe se hérisse; il avance le front comme un buffle qui se met en défense. Il va chanter; écoutez, quelle chanson profondément philosophique et religieuse :

Le bonheur et le malheur
Nous viennent du même auteur,
  Voilà la ressemblance;
Le bonheur nous rend heureux,
Et le malheur malheureux,
  Voilà la différence.

Cette belle ode est de M. de Bièvre. Je n'ai jamais rien entendu de plus mélancoliquement bête; et tandis que nos compagnons rient aux éclats de cette bonne platitude de campagne, il me vient toujours un sentiment de tristesse en l'entendant. Sais-tu bien que tout est dit devant Dieu et devant les hommes, quand l'homme infortuné demande compte de ses maux, et qu'il obtient cette réponse? Qu'y a-t-il de plus? Rien. L'ordre éternel et fatal qui nous mesure le bien et le mal est là tout entier; c'est comme le mal de dents, auquel je comparais l'autre jour nos douleurs morales. Y a-t-il une plainte, partant de la terre, qui mérite une autre attention que cette ironie à la fois chagrine et douce d'un autre malheureux à

moitié égayé par le vin qui constate gravement votre douleur comme un fait remarquable?

Quand la voix terrible de Dutheil a cessé d'ébranler les vitres, mon frère vient hasarder les pas les plus gracieux que jamais ours ait essayés sur le bord des abîmes. Alphonse, couché à terre, joue du violon sur la pincette avec la pelle; son grand profil dantesque se dessine sur la muraille, et le rire donne des cavités lugubres à ses lignes sévères. Charles erre autour d'eux comme un méchant gnome d'humeur facétieuse, toujours prêt à renverser un verre dans une manche, et à faire rouler un danseur mal assuré. Oh! ceux-là, ce sont mes vieux, mes anciens, ceux qui savent qu'on peut être très gai et très triste en même temps, mais qui sont facilement heureux du bonheur d'autrui, et recommencent la vie après avoir souffert.

Et de quoi se plaindraient-ils ces enfans gâtés de la destinée? Regarde ce groupe charmant jeté comme un bouquet autour du piano. Ce sont leurs femmes et leurs sœurs, c'est Agasta et Félicie, ces deux sœurs si tendrement unies, si bonnes, si douces et si finement naïves : c'est Laure et sa mère, toutes deux si belles, si nobles, si saintes! c'est Brigitte avec ses yeux noirs et sa gaieté brillante, c'est notre belle Rozane et notre jolie Flamande Eugénie. Connais-tu rien de plus frais et de plus suave que ces fleurs provinciales, écloses au vrai soleil, loin des serres chaudes, où nos femmes des villes s'étiolent en naissant? Que Laure est céleste avec sa pâleur et ses grands yeux noirs au regard religieux et lent! Qu'Agasta est mignonne avec ses joues de rose du Bengale, écloses sur la neige, sa mine espiègle et nonchalante, son petit parler indigène si doux, et son petit bonnet de blanche nonette! L'indolence de Félicie a quelque chose de plus triste, son sourire a de la mélancolie, l'amour et la douleur ont passé par là; la résignation et le renoncement ont mis leur sceau sur ce front calme qui s'est baissé tant de fois dans les larmes de la prière chrétienne! Sur quoi pleures-tu, grande Romaine? n'as-tu pas, au milieu de tes douleurs, conservé le précieux trésor de la bonté, qu'il est si facile aux femmes infortunées de perdre! Mon ami, qu'il fait bon vivre parmi des êtres si peu fardés, parmi des femmes aussi belles de cœur que de visage, parmi des hommes fermes, laborieux,

sincères, religieux en amitié! Viens donc souvent ici : tu guériras.

Maintenant, si tu me demandes pourquoi, étant si heureux, je m'en vais toujours à l'entrée de l'hiver, je te le dirai, mais garde ceci pour toi seul. — Il m'est absolument impossible d'être heureux en quelque situation que ce soit désormais. L'amitié est la plus pure bénédiction de Dieu, mais il est un bien qui n'a pu rester avec moi, et je mourrai sans avoir réalisé le rêve de ma vie. Faire de son cœur dix ou douze portions, c'est bien facile, bien doux, bien gracieux. Il est charmant d'être le bon oncle d'une joyeuse couvée d'enfans; il est touchant de vieillir au milieu d'une famille d'adoption, aux lieux où l'on a grandi; mais il y a, entre le bonheur de tout ce qui m'entoure et le mien, beaucoup de ressemblance avec la fortune du pauvre, composée de l'aumône de tous les riches. Ils sont unis par l'amour ou par l'exclusive amitié de l'hyménée, ces hommes et ces femmes que le sourire n'abandonne jamais. Et moi, Paul, je suis comme toi, je ne suis l'autre moitié de personne. Il m'importe peu de vieillir; il m'importerait beaucoup de ne pas vieillir seul. Mais je n'ai pas rencontré l'être avec lequel j'aurais voulu vivre et mourir, ou si je l'ai rencontré, je n'ai pas su le garder. Écoute une histoire, et pleure.

Il y avait un bon artiste, qu'on appelait Watelet, qui gravait à l'eau forte mieux qu'aucun homme de son temps. Il aima Marguerite Le Conte, et lui apprit à graver à l'eau forte aussi bien que lui. Elle quitta son mari, ses biens et son pays, pour aller vivre avec Watelet. Le monde les maudit; puis, comme ils étaient pauvres et modestes, on les oublia. Quarante ans après, on découvrit, aux environs de Paris, dans une maisonnette appelée *Moulin-Joli*, un vieux homme qui gravait à l'eau forte, et une vieille femme qu'il appelait sa meunière, et qui gravait à l'eau forte, assise à la même table. Le premier oisif qui découvrit cette merveille, l'annonça aux autres, et le beau monde courut en foule à Moulin-Joli pour voir le phénomène. Un amour de quarante ans, un travail toujours assidu et toujours aimé; deux beaux talens jumeaux; Philémon et Baucis du vivant de Mmes Pompadour et Dubarry. Cela fit époque, et le couple miraculeux eut ses flatteurs, ses amis, ses poètes, ses admirateurs. Heureusement le couple mourut de vieillesse peu de jours

après, car le monde eût tout gâté. Le dernier dessein qu'ils gravèrent représentait le Moulin-Joli, la maison de Marguerite, avec cette devise : *Cur valle permutem sabinâ divitias operosiores?*

Il est encadré dans ma chambre, au-dessus d'un portrait dont personne ici n'a vu l'original. Pendant un an, l'être qui m'a légué ce portrait, s'est assis avec moi toutes les nuits à une petite table, et il a vécu du même travail que moi... Au lever du jour, nous nous consultions sur notre œuvre, et nous soupions à la même petite table, tout en causant d'art, de sentiment et d'avenir. L'avenir nous a manqué de parole. Prie pour moi, ô Marguerite Le Conte!

VIII.

En vérité, Paul, plus j'y songe, plus je vois qu'il est trop tard pour oser être malheureux. Nous ne pouvons plus prendre la vie au sérieux, du moins la vie qui est devant nous; car celle qui est derrière, nous y avons cru, donc elle a été. As-tu fait le résumé de cette course agitée et pénible qui nous a conduits du maillot à la béquille? Je sais que la route diffère selon les hommes, et qu'il n'y a pas plus deux existences humaines absolument semblables, qu'il n'y a deux feuilles semblables dans une forêt; mais il y a une vue générale tirée du destin de tous, et à laquelle s'adaptent les mille détails qui font la diversité. En ne voyant de lui que le système organique, on peut dire que l'homme est toujours le même; comme il ne se compose jamais au physique que d'une tête, deux bras, un corps, etc., son système intellectuel se compose toujours des mêmes passions, l'orgueil, la colère, la luxure, le desir du mal et du bien à diverses doses, mais se partageant et se disputant toujours l'homme, entrant dans sa substance et faisant sa vie morale, comme le système veineux et le système artériel font sa vie matérielle. Ainsi je crois pouvoir résumer l'histoire de tous en résumant la mienne propre.

Au commencement, force, ardeur, ignorance.

Au milieu, emploi de la force, réalisation des désirs, science de la vie.

Au déclin, désenchantement, dégoût de l'action, fatigue, — doute, apathie; — et puis la tombe qui s'ouvre comme un lit, pour recevoir le pélerin fatigué de sa journée. O Providence!

La jeunesse est la portion de la vie humaine qui varie le moins chez les individus; l'âge viril, celle qui varie le plus. La vieillesse est le résultat de celui-ci, et varie selon ce qu'il a été; mais l'affaiblissement des facultés confond les nuances, comme lorsque l'éloignement atténue les couleurs, et les enveloppe d'un voile pâle.

Il est presque impossible de savoir ce que sera un homme, difficile de savoir ce qu'il est, aisé de savoir ce qu'il a été. Il ne faut se méfier, ni s'enthousiasmer des jeunes gens; mais il faut bien se garder de croire aux hommes faits, de même qu'il faut s'abstenir de les condamner; tout est en eux, c'est le métal en fusion qui tombe dans le moule. Dieu sait comment réussira la statue. Quant aux vieillards, quels qu'ils soient, il faut les plaindre.

Pour ma part, j'ai vu quelle chose misérable et terrible à la fois est cette force de jeunesse qui n'obéit pas à notre appel, qui nous emporte où nous ne voulons pas aller, et nous trahit lorsque nous avons besoin d'elle, et je m'étonnerais d'avoir été si fier de la posséder, si je ne savais que l'homme est porté à tirer vanité de tout, depuis la beauté qui est un don du hasard, jusqu'à la sagesse qui est un résultat de l'expérience; s'enorgueillir de sa force, est aussi raisonnable que de s'enorgueillir d'avoir bien dormi et d'avoir les jambes prêtes à entreprendre une longue course : mais gare aux pierres des chemins!

Oh! que l'on se croit bon marcheur quand on est prêt à partir, et qu'on a aux pieds de bons souliers tout neufs sortant de chez l'ouvrier! Je me souviens de cette impatience que j'éprouvais de me lancer dans la carrière avec ma chaussure imperméable. Qui pourra m'arrêter? disais-je; sur quelles épines, sur quelle fange ne marcherais-je pas sans crainte d'être blessé ou sali? Où sont les obstacles, où sont les montagnes, où sont les mers que je ne franchirai pas? J'avais compté sans les fausses-trapes.

Et quand j'eus commencé à faire usage de ma force, il n'en résulta d'abord que de belles et bonnes choses, car mon bagage était

bon, et j'avais dans mes poches les plus beaux livres du monde. Je daignais lire les Grands Hommes de Plutarque, et leur donner la main dans une sainte vision dont mon orgueil était le magique soleil.

Et à force d'être content de moi et fier de mon allure, je pensai que je ne pouvais faillir, et je le déclarai bien haut à mes amis et connaissances. Il fut donc proclamé parmi ces gens-là que j'étais un stoïque des anciens jours, qui avait la bonté de porter un frac et des bottes.

Cependant, comme je marchais vite et regardant peu à terre, il m'arriva de me heurter contre une pierre et de tomber; j'en eus de la douleur aux pieds et de la mortification dans l'ame. Mais me relevant bien vite, et pensant que personne ne m'avait vu, je continuai, en me disant : Ceci est un accident, la fatalité s'en est mêlée; et je commençai à croire à la fatalité que, jusque-là, j'avais niée effrontément.

Mais je me heurtai encore, et je tombai souvent. Un jour je m'aperçus que j'étais tout blessé, tout sanglant, et que mon équipage, crotté et déchiré, faisait rire les passans, d'autant plus que je le portais encore d'un air majestueux, et que j'en étais plus grotesque. Alors je fus forcé de m'asseoir sur une pierre au bord du chemin, et je me mis à regarder tristement mes haillons et mes plaies.

Mais mon orgueil, d'abord souffrant et abattu, se releva, et décida que, pour être éreinté, je n'en étais pas moins un bon marcheur et un rude casseur de pierres. Je me pardonnai toutes mes chûtes, pensant que je n'avais pu les éviter, que le destin avait été plus fort que moi, que Satan jouait un rôle dans tout cela, et mille autres choses, toutes inventées pour entortiller, vis-à-vis de soi et des autres, l'aveu de sa propre faiblesse et du mépris que tout homme se doit à lui-même, s'il veut être de bonne foi.

Et je repris ma route, en boîtant et en tombant, disant toujours que je marchais bien, que les chûtes n'étaient pas des chûtes, que les pierres n'étaient pas des pierres; et quoique plusieurs se moquassent de moi avec raison, plusieurs autres me crurent sur parole, parce que j'avais ce que les artistes appellent de la poésie, ce que les soldats appellent de la blague.

Lord Byron donnait alors un grand exemple de ce que peut l'ou-

trecuidance humaine, en habillant de pourpre les plus petites vanités et en les enchâssant dans l'or comme des diamans : ce boiteux monta sur des échasses et marcha par-dessus ceux qui avaient les jambes égales; cela lui réussit, parce que ses échâsses étaient solides, magnifiques, et qu'il savait s'en servir.

Pour nous autres, peuple de singes, nous apprîmes à marcher plus ou moins bien sur les échâsses, et même à danser sur la corde, à la grande admiration de plusieurs oisifs qui ne s'y connaissaient pas. Et nous, et moi surtout, malheureux! je négligeais les pures et modestes jouissances, je méconnaissais les sentimens vrais, je méprisais les vertus simples et obscures, je raillais les dévots, j'encensais la gloire insolente, et crêvant dans mon enflure, je ne pardonnais aux autres aucune faiblesse de caractère, moi qui avais des vices dans le cœur!... Et je ne voulais faire aucun sacrifice, car rien au monde ne me semblait aussi précieux que mon repos, mon plaisir et la louange.

Or, sais-tu, Paul, comment après tout cela je suis devenu un vieillard supportable, de mœurs douces, et assez modeste dans ses paroles et dans ses prétentions? Sais-tu ce qui fait la différence d'un homme corrompu et d'un homme égaré? Certes l'un et l'autre ont fait d'aussi sottes et laides choses, mais l'un cesse et l'autre continue, l'un vieillit en sabots dans son ermitage, ou en robe de chambre dans sa mansarde avec quelques amis, tandis que l'autre encravate et parfume chaque soir une momie qui se donne encore des airs de vie, et que l'on trouve un matin en poussière dans un alambic. L'homme qui s'est aperçu trop tard de la mauvaise route, et qui n'a plus la force de retourner sur ses pas, peut du moins s'arrêter, et d'un air triste, crier à ceux qui s'avancent : Ne passez point ici, je m'y suis perdu. Le méchant s'y plaît, il y avance jusqu'à son dernier jour, et meurt d'ennui lorsqu'il a épuisé tout le mal que l'homme peut faire. Celui-là s'amuse à entraîner sur ses traces le plus de malheureux qu'il peut, il rit en les voyant tomber dans la boue à leur tour, et s'égaie à leur persuader que cette boue est une essence précieuse, dont il n'appartient qu'aux grands esprits et aux gens de bon ton de s'oindre et de s'embaumer.

Et dans tout cela, Paul, il y a pour nous bien peu de sujets de

consolation, car nous n'avons pas grand mérite à n'être pas de ces gens-là. N'avons-nous pas traversé leurs fêtes, n'y avons-nous pas bu le poison de la vanité et du mensonge? Si le grand air nous a dégrisés, c'est que le hasard ou la Providence nous a fait sortir de l'atmosphère funeste et nous a forcés d'être dans un champ plutôt que dans un palais. Mon ami, ce qu'on appelle la vertu existe certainement, mais elle existe chez les hommes d'exception seulement; chez nous autres, ce que l'on veut bien appeler honnêteté, c'est le sentiment des bonnes choses, l'aversion pour les mauvaises. Or, à quoi tient, je te le demande, que ce pauvre germe battu de tous les vents n'aille pas se perdre au loin, quand nous l'exposons si légèrement à l'orage! Quand on songe à la facilité avec laquelle il s'envole, doit-on s'élever beaucoup dans sa propre opinion, pour avoir échappé au danger par miracle? Quelle pâle fleur que cet honneur qui nous reste! Quel est donc le séraphin qui l'a protégée de son aile, quel est le rayon qui l'a ranimée? Le bon grain a beau tomber dans la bonne terre, si les oiseaux du ciel viennent s'y abattre, ils le mangent. Quelle est donc la main qui les détourne? O Dieu, un tremblement de terreur s'empare d'une ame touchée de tes bienfaits, quand elle regarde en arrière!

Mais toi, Paul, tu as pu réparer. Il n'a pas été trop tard pour toi, lorsque tu t'es arrêté; tu es revenu au point de départ, et là, tu as trouvé une rude besogne, un noble travail, et tu l'as pris avec joie. O Paul! tu avais à combattre le passé et ses habitudes funestes, à supporter le présent et ses ennuis rongeurs; tu es entré en lutte avec ces dragons, tu as les reins aussi forts que l'archange Michel, car tu les as vaincus. Moi qui suis vieux, et qui n'ai pas trouvé une mère à consoler et douze enfans à nourrir de mon travail, je pleure, je prie, et je m'écrie quelquefois : — Viens à moi, descends des cieux, pose-toi sur mon front abattu, colombe de l'esprit saint, poésie divine! sentiment de l'éternelle beauté, amour de la nature toujours jeune et toujours féconde! fusion du grand *tout* avec l'ame humaine qui se détache et s'abandonne; joie triste et mystérieuse que Dieu envoie à ses enfans désespérés, tressaillement qui sembles les appeler à quelque chose d'inconnu et de sublime, désir de la mort, désir de la vie, éclair qui passes devant

les yeux au milieu des ténèbres, rayon qui écartes les nuages et revêts les cieux d'une splendeur inattendue, convulsion de l'agonie où la vie future apparaît, vigueur fatale qui n'appartient qu'au désespoir : viens à moi ! j'ai tout perdu sur la terre.

L'hiver étend ses voiles gris sur la terre attristée, le froid siffle et pleure autour de nos toits. Mais quelquefois encore, à midi, des lueurs empourprées percent la brume et viennent réjouir les tentures assombries de ma chambre. Alors mon bengali s'agite et soupire dans sa cage en apercevant sur le lilas dépouillé du jardin un groupe de moineaux silencieux, hérissés en boule et recueillis dans une béatitude mélancolique. Le branchage se dessine en noir dans l'air chargé de gelée blanche. Le genêt, couvert de ses gousses brunes, pousse encore tout en haut une dernière grappe de boutons qui essaient de fleurir. La terre, doucement humide, ne crie plus sous les pieds des enfans. Tout est silence, regret et tendresse. Le soleil vient faire ses adieux à la terre, la gelée fond, et des larmes tombent de partout ; la végétation semble faire un dernier effort pour reprendre à la vie, mais le dernier baiser de son épouse est si faible, que les roses du Bengale tombent effeuillées sans avoir pu se colorer et s'épanouir. Voici le froid, la nuit, la mort.

Ce dernier regard du soleil au travers de mes vitres, c'est mon dernier espoir qui brille. Aimer ces choses, pleurer l'automne qui s'en va, saluer le printemps à son retour, compter les dernières ou les premières fleurs des arbres, attirer les moineaux sur ma fenêtre, c'est tout ce qui me reste d'une vie qui fut pleine et brûlante ; l'hiver de mon ame est venu, un éternel hiver ! Il fut un temps où je ne regardais ni le ciel, ni les fleurs, où je ne m'inquiétais pas de l'absence du soleil et ne plaignais pas les moineaux transis sur leur branche. A genoux devant l'autel où brûlait le feu sacré, j'y versais tous les parfums de mon cœur. Tout ce que Dieu a donné à l'homme de force et de jeunesse, d'aspiration et d'enivrement, je le consumais et le rallumais sans cesse à cette flamme, qu'un autre amour attisait. Aujourd'hui l'autel est renversé, le feu sacré est éteint, une pâle fumée s'élève encore et cherche à rejoindre la flamme qui n'est plus ; c'est mon amour qui s'exhale et qui cherche à ressaisir l'ame qui l'embrasait. Mais cette ame s'est envolée au loin vers le ciel, et la mienne languit et meurt sur la terre.

A présent que mon ame est veuve, il ne lui reste plus qu'à voir et à écouter Dieu dans les objets extérieurs, car Dieu n'est plus en moi, et si je puis me réjouir, c'est de ce qui se passe au dehors de moi. Je dirai donc ta bonté envers les autres hommes, ô Dieu qui m'as abandonné; je ne vivrai plus; je verrai et j'expliquerai; du fond de ma douleur, j'élèverai une voix forte qui fera entendre ces mots à l'oreille des passans: — Éloignez-vous d'ici, car il y a un abîme, et moi, qui passais trop près, j'y suis tombé. — Je leur dirai encore: — Vous êtes égarés, parce que vous êtes sourds et aveugles; c'est parce que je l'étais aussi, que je me suis égaré comme vous; j'ai recouvré l'ouïe et la vue, mais alors je me suis aperçu que j'étais au fond du précipice, et que je ne pouvais plus retourner avec vous. J'étais vieux!

Beaucoup sont tombés comme moi dans les abîmes du désespoir. C'est un monde immense, c'est comme un monde des morts qui se meut et s'agite sous le monde des vivans. Quelque chose de noir, un fantôme qui porte un nom et des habits, un corps indolent et brisé, une figure terne et pâle, erre encore dans la société humaine et affiche encore les apparences de la vie. Mais nos ames sont là dessous, plongées dans cet Érèbe aux flots amers, et les hommes jeunes ne savent pas plus ce qui s'y passe, que l'enfant au berceau ne sait ce que c'est que la mort. Mais ce gouffre sans issue a plusieurs profondeurs, et diverses races d'hommes en remontent ou en descendent les degrés; des pleurs et des rires sortent des entrailles de cet enfer. Au plus bas, les plus déchus, les plus abrutis, qui dorment dans la fange de plaisirs sans nom; moins bas, les furieux qui hurlent et blasphèment contre Dieu qu'ils ont méconnu, et qui les a foudroyés; ailleurs les cyniques, qui nient la vertu et le bonheur, et qui cherchent à faire tomber les autres aussi bas qu'eux. Mais il en est qui surnagent sur les miasmes empoisonnés de leur Tartare, et qui, s'asseyant sur les premières marches de l'escalier fatal, disent: Seigneur, puisque je ne puis repasser le seuil, je mourrai ici et ne descendrai pas; ceux-là pleurent et se lamentent, car ils sont encore assez près de Dieu pour savoir ce qui eût pu être et ce qu'ils auraient dû faire. Et ils espèrent en une autre vie, parce qu'ils ont gardé le sentiment du beau éternel, et le besoin de le posséder.



Ceux-là se repentent et travaillent, non pour rentrer dans cette vie mortelle, mais pour l'expier; ils disent la vérité aux hommes sans crainte de les blesser, car ceux qui ne sont plus du monde n'ont rien à ménager, rien à redouter; on ne peut plus leur faire ni bien ni mal; on ne peut plus les faire tomber; ils se sont précipités. Puissent-ils, comme Curtius, apaiser la colère céleste et fermer l'abîme derrière eux!

Mais il me semble, Paul, que je deviens emphatique; heureusement j'aperçois venir mon vieux Malgache: il y a quinze mois que je ne l'ai vu, il vient tout essoufflé, tout palpitant de joie. Le voilà sous ma fenêtre; mais, diable! il s'arrête; il vient d'apercevoir une violette difforme, il la cueille, et cela lui donne à penser. Me voilà effacé de sa mémoire; si je ne vais à sa rencontre, il retournera chez lui avec sa violette monstre, et sans m'avoir vu. J'y cours. Adieu, Paul.

George Sand.

LETTRE POLITIQUE.

DÉMISSION DE M. DE TALLEYRAND.

Londres, 11 janvier 1835.

Les journaux français nous apportent, avec la démission du prince de Talleyrand, la lettre si curieusement énigmatique qui l'accompagne. Cet évènement n'est point pour nous une nouveauté; il était depuis longtemps prévu. M. de Talleyrand avait plusieurs fois communiqué à ses amis d'Angleterre sa ferme volonté de quitter sa grande ambassade; la direction que prenaient les affaires politiques n'était plus de son goût; il était comme dépassé par les hommes et les évènemens. Nous avions cet avantage à Londres, que M. de Talleyrand s'y montrait un peu plus dans sa vérité; la société anglaise avec son luxe, ses habitudes, ses esprits éminens, plaisait davantage au diplomate; il y devenait plus expansif, plus sincère dans sa causerie, à ces heures avancées de la nuit, alors que le whist aiguisait son esprit et sa verve pénétrante. Il serait impossible de vous dire tous les jugemens ingénieux, les appréciations justes, les piquantes indiscrétions qui sortaient de cette tête merveilleuse avec ses quatre-vingts ans. Aussi nous avons su bien plus de choses à Londres que



vous n'en saurez jamais à Paris. Quand un salon plaît, on s'y abandonne; il y a une sorte de laisser-aller avec les esprits qui vous comprennent et les intelligences qui vous sourient. Pourrai-je recueillir tous mes souvenirs pour vous expliquer les causes réelles de cette démission que vous comprenez à peine en France?

Ce dont je ne puis me rendre compte d'abord, c'est que vos journaux accablent d'injures le seul homme peut-être éminent que vous ayez dans votre pays. Nous sommes plus jaloux, chez nous, de nos réputations politiques : Pitt, Fox, Canning, vivement pressés par les opinions opposées dans des temps d'ardeur et de luttes, n'ont jamais été flétris de toutes les épithètes dont vous gratifiez le prince de Talleyrand. Les raisons qu'en donnent vos journaux sont singulières : M. de Talleyrand, dites-vous, est un homme sans foi, car il a trahi tous les gouvernemens; il a même contribué à les renverser. J'avoue que vous autres Français, vous êtes bien susceptibles; vous, le peuple à changemens, vous qui faites des dynasties en vingt-quatre heures, vous ne supportez pas les plus prévoyantes modifications dans les opinions des hommes d'état, et encore vous n'examinez pas si ces modifications se sont opérées dans l'esprit de ces hommes ou bien dans la politique et l'attitude morale des gouvernemens qu'ils servaient! Suivons un peu cette carrière si remplie de M. de Talleyrand et jugeons-la avec la raison froide et tout historique. Le prince est entré dans le positif des affaires sous le directoire, car je n'appelle pas affaires les discours de l'Assemblée constituante, vagues déclamations de rhéteur. La constitution de l'an III avait établi une espèce de système de modération et de pouvoirs pondérés : deux chambres, un directoire centralisant l'administration. M. de Talleyrand se rattache à cette combinaison et la sert avec dévouement. Le directoire tombe dans le mépris, il se perd dans l'opinion par mille turpitudes, par la faiblesse surtout de ses moyens; il est là haletant en face d'une destinée inévitable. M. de Talleyrand palpe ce cadavre qui s'agite dans les convulsions; à ses côtés, il voit poindre glorieusement la plus belle et la plus grande réputation des temps modernes; le général Bonaparte arrive avec des idées d'ordre et de gouvernement : M. de Talleyrand seconde les tentatives du consul au 18 brumaire, s'associe à ses magnifiques projets de pacification. L'empire est constitué; l'ambition grandit avec la victoire; la conquête a ses folies : alors M. de Talleyrand se sépare d'un système qui force ses ressorts. Ce n'est pas lui qui change, mais le système qui ne va plus que sur l'aile de la fortune. Après des désastres inouis, arrive la restauration avec la paix, et M. de Talleyrand lui accorde ses services. Plus tard il les lui retire; est-ce lui qui change? ou est-ce la restauration qui, bravant les leçons de

l'expérience, se lance dans la carrière des contre-révolutions? A qui la faute si ses conseils n'ont pas été écoutés? C'est ainsi que nous jugeons M. de Talleyrand à Londres. Nous avons ici une appréciation plus juste, plus hautement politique, des hommes et des circonstances à travers lesquelles ils passent.

Vous ne vous étonnerez donc pas si je m'éloigne, dans mes jugemens, de votre presse vulgaire; vous voulez savoir les faits, et les faits n'empruntent rien à ces polémiques grossières que l'histoire secouera.

Avant la révolution de juillet, nous ne connaissions M. de Talleyrand en Angleterre que comme un souvenir; il y avait près de dix ans que le prince s'était tout-à-fait retiré du théâtre actif de la politique; seulement il avait conservé une correspondance d'amitié avec le comte Grey; il cherchait également à maintenir ses rapports avec quelques vieux personnages du parti tory qu'il avait connus en 1814 et 1815, lors de son action décisive sur les destinées de la restauration. Le nom de M. de Talleyrand n'était point impopulaire à Londres; on savait que seul il s'était opposé à la prépondérance du système russe sur les affaires de la France; nous sommes très patriotes, et le peuple anglais a l'instinct de ses amis et de ses ennemis.

Les premières ouvertures du gouvernement de juillet à l'Angleterre ne se firent pas par l'organe de M. de Talleyrand. Vous savez qu'après l'administration éphémère et provisoire du maréchal Jourdan, M. Molé fut nommé au ministère des affaires étrangères; il fut donc officiellement chargé d'annoncer l'avénement du roi des Français au duc de Wellington. Les échanges de notes entre les deux gouvernemens furent faciles; l'Angleterre avait toujours présent le souvenir de la révolution de 1688; elle ne pouvait se refuser d'admettre comme un droit, un fait qui se reproduisait dans sa propre histoire, et d'ailleurs les journées de juillet avaient eu un retentissement si sympathique dans les masses, qu'il eût été impossible à un cabinet ultra-tory, ayant même pour chef lord Londonderry et les universitaires de Cambrigde, de ne pas reconnaitre la royauté élue par le parlement français.

Des lettres particulières annoncèrent bientôt l'influence immense que M. de Talleyrand avait exercée sur Louis-Philippe pour l'acceptation de la lieutenance générale, puis de la couronne; on devina que par la force des choses M. de Talleyrand serait appelé à une vaste autorité sur les destinées diplomatiques de la branche cadette des Bourbons, et je vous assure que nous fûmes très flattés lorsque le comte Grey déclara, avec quelque certitude, à ses amis politiques, que le prince serait chargé de représenter la France auprès du cabinet tory, alors vivement menacé par les whigs.

Le salon du comte Grey était, comme vous le savez, la réunion de tout

ce que l'Angleterre comptait d'honorables débris des vieux systèmes Fox et Canning, deux nuances distinctes, mais qui s'étaient entendues pour arriver à la direction des affaires. La révolution de juillet avait donné une forte impulsion à l'opinion des whigs; il paraissait inévitable qu'il n'y eût pas une modification notable dans les idées et les principes du cabinet. L'Angleterre, ne pouvant pas se jeter dans les vieilles idées de la Sainte-Alliance, devait donc se rapprocher de la France, et les tories ne pouvaient le faire avec honneur au milieu de l'ébranlement général qu'avait donné aux opinions le principe de juillet. Sans doute tous les bruits qui circulaient sur les tories n'étaient pas vrais; jamais le duc de Wellington n'avait conseillé au prince de Polignac ses coups d'état et de folie : mais enfin, les principes de la révolution française triomphaient, et les whigs seuls étaient capables de les comprendre et de s'y associer.

Sur ces entrefaites, M. de Talleyrand arriva à Londres; il n'avait reçu ses instructions que du roi, et le roi avait-il eu d'autre pensée que celle de M. de Talleyrand? Celui-ci avait eu pour la forme une conférence avec M. Molé, ministre des affaires étrangères, et c'était dans cette conférence que l'on avait posé, comme base de toutes relations diplomatiques, l'alliance avec l'Angleterre. M. de Talleyrand y exposa avec netteté toutes les espérances qu'il avait d'amener aux affaires un ministère whig, et la facilité qu'une telle modification de cabinet entraînerait dans les relations des deux puissances; il ajouta : « Je pense, monsieur Molé, que vous partagez mes convictions sur la colonie d'Alger; c'est de la gloriole et non point une affaire; elle nous coûte cher, et nous pourrions en faire bon parti pour nous assurer l'alliance indéfinie de la Grande-Bretagne. » M. Molé ayant fait quelques sérieuses objections, M. de Talleyrand répondit avec quelque humeur : « Nous en recauserons plus tard; l'affaire n'est pas mûre encore. » Là se bornèrent tous les rapports de l'ambassadeur et du ministre des affaires étrangères; il n'en était pas besoin d'autres; les instructions de M. de Talleyrand venaient de plus haut. C'est à cette conférence qu'on peut également reporter les différends qui s'élevèrent entre ces deux hommes politiques, qui, plus tard, ont tant influé sur les affaires générales.

Je crois donc pouvoir dire qu'à son arrivée à Londres, M. de Talleyrand n'avait de principes arrêtés qu'avec le roi Louis-Philippe; tous deux étaient d'intelligence parfaite sur la question de notre alliance, et je dirai presque qu'ils s'entendaient sur l'abandon d'Alger. Louis-Philippe avait d'ailleurs envoyé à Londres plusieurs émissaires porteurs de lettres à ses vieux amis les whigs, qu'il avait tant connus pendant ses deux émigrations, et particulièrement en 1816; il savait que ceux-ci salueraient son

avénement avec enthousiasme : il avait même été question en 1815 d'un changement de dynastie en France au profit de la branche d'Orléans.

Je vous assure que, dans le premier mois du séjour de M. de Talleyrand à Londres, je n'ai jamais vu un homme travailler avec plus d'assiduité au but qu'il se proposait, le renversement du ministère tory; c'est à la prodigieuse activité du nouvel ambassadeur de France qu'on dut en partie l'avénement des whigs au pouvoir. Aussi l'intimité devint si grande entre le comte Grey et M. de Talleyrand, qu'on peut dire que rien ne se fit que de concert et d'après une délibération commune.

Je ne parle pas seulement des affaires extérieures; mais toutes les questions intérieures étaient l'objet de causeries intimes entre les deux vieillards qui dirigeaient les destinées des deux peuples. L'air candide de cette belle tête chauve et blanchie du comte Grey contrastait avec l'impassibilité fine et pénétrante du prince de Talleyrand; ils se servaient l'un l'autre avec une commune bonne foi, parce que leur intérêt était identique, et leurs sympathies politiques les mêmes. Selon son habitude, M. de Talleyrand recevait beaucoup; ses fêtes étaient splendides, ses réunions offraient surtout cette expression de bon goût et de compagnie distinguée que l'Angleterre recherche tant. Je ne dirai rien de trop quand j'avancerai ici que la volonté de M. de Talleyrand influa sur certains votes dans la chambre des communes; jamais ambassadeur ne jouit d'autant de crédit.

Cependant le comte Grey voyait venir l'orage. Le difficile, dans sa position politique, n'était pas d'avoir renversé le ministère tory : c'était là une victoire simple, naturelle; le mouvement des choses et des esprits jetait le duc de Wellington en dehors des affaires. Mais ce qu'il y avait de dangereux dans la position du comte Grey, c'était au contraire l'action inévitable et forte du mouvement whig qui devait pousser aux extrêmes, car lorsqu'une nation met la main sur ses institutions vieillies, un changement en entraîne un autre : après avoir réformé l'état, donné une plus grande latitude à l'élection, ne fallait-il pas réformer l'église, vieille et encroûtée? La situation de l'Irlande n'appelait-elle pas une modification? Les *dissenters* faisaient valoir de justes griefs; c'était folie, en face d'un parlement réformé, de vouloir poser une barrière, et dire à la nation : Tu t'arrêteras là. L'impatience gagnait le parlement, tandis que des scrupules religieux naissaient dans la conscience du comte Grey, dans l'ancien parti Canning, représenté par M. Stanley, et surtout dans la royale pensée de Guillaume IV.

M. de Talleyrand aperçut le péril comme le comte Grey lui-même; il savait toute la puissance des opinions jeunes et vivaces; il était impossible

d'arrêter le mouvement parlementaire. Le dégoût s'empara tout à coup de la vieillesse du comte Grey; il ne voulut pas porter une main sacrilége sur l'église, il offrit sa démission; et vous vous souvenez de ces explications touchantes données en plein parlement sur sa propre conduite ministérielle. La retraite du comte Grey signala de plus en plus le danger à M. de Talleyrand. Dès la nomination de lord Melbourne, prévoyant l'invincible tendance des affaires, le triomphe des ultra-whigs, et peut-être de lord Durham, l'ambassadeur de France songea à sa retraite, car il n'avait plus à Londres ce premier rôle qu'il a toujours ambitionné.

Une autre circonstance vint encore se joindre à celle-ci. Dans la révolution que venait de subir le ministère whig lui-même, lord Palmerston avait conservé le *Foreign Office:* ses opinions étaient d'un whigisme plus avancé que celles du comte Grey; déjà il y avait eu entre M. de Talleyrand et lord Palmerston, caractère difficile, quelques dissidences sérieuses. Dès l'origine de leur ministère, les whigs avaient senti qu'il fallait relever leur considération à l'extérieur; ils n'ignoraient pas que la nation anglaise, qui les préférait pour leurs opinions populaires et leurs sentimens patriotiques, n'avait pas une grande confiance dans leur habitude des affaires et leur intelligence de la situation de l'Europe. Lord Palmerston croyait inévitable une certaine démonstration armée dans la question de l'Orient, après le traité du 8 juillet, qui assurait de si grands avantages à la Russie; il avait donc fait à M. de Talleyrand des propositions pour réunir deux escadres communes, qui vogueraient sous les deux pavillons dans la mer Noire.

M. de Talleyrand, qui comprenait tout l'intérêt que les whigs avaient à cette démonstration armée, sentait également qu'elle était trop hardie dans la situation où le trône de juillet se trouvait placé. Puissance continentale, la France pouvait bien appeler l'alliance de l'Angleterre, et la seconder de toutes ses forces; mais elle avait sur ses flancs toute la Sainte-Alliance. Cette hostilité pouvait entraîner une guerre véritable; dans la pensée de l'ambassadeur français, il fallait fortifier l'alliance morale, poser une barrière pour résister aux envahissemens de la Russie; mais c'était un pas immense qu'une attaque directe contre le pavillon russe dans la mer Noire. M. de Talleyrand recula donc devant les propositions de lord Palmerston; il exposa qu'au lieu d'une démonstration armée, chanceuse, inutile peut-être, il fallait préparer un de ces actes significatifs pour l'avenir de la politique; il fit comprendre à lord Palmerston qu'un traité de quadruple alliance, qui unirait le Midi contre le Nord, devait aboutir à de grands résultats, même à travers les chances diverses et passagères d'une guerre de parti. C'est à cette pensée qu'est

dû le traité conclu entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, conception chérie de M. de Talleyrand, surtout s'il eût pu joindre à ce premier résultat l'adhésion de l'Autriche, rêve de son esprit, et qu'il caresse depuis 1814.

Lord Palmerston adopta l'idée de M. de Talleyrand. L'Angleterre se borna à de simples parades nautiques dans la mer Noire; mais dès ce moment, les relations de M. de Talleyrand et de lord Palmerston se refroidirent. Celui-ci a un esprit très irritable, un caractère susceptible et changeant; l'ambassadeur de France le prit en dégoût; d'un autre côté, le cabinet dont lord Melbourne s'était fait le chef, était entraîné de concessions en concessions. On voit, dès cette époque, M. de Talleyrand quitter l'Angleterre; on apprend que sa santé s'affaiblit; il court à la campagne et s'enferme dans la retraite. C'est que, lorsque M. de Talleyrand voit l'orage gronder, comme Pythagore, il aime le désert et l'écho; à son dernier passage à Paris, on le voit même se rapprocher de M. Pozzo di Borgo; ils n'osent point s'aboucher encore officiellement, mais une retraite diplomatique à *Belle-Vue* les réunit plusieurs fois dans de petits banquets mystérieux et d'amitié. M. de Talleyrand fuit Londres; le bruit populaire l'importune; ce n'est plus une guerre d'une fraction de l'aristocratie contre une autre, c'est le peuple contre l'aristocratie elle-même; l'enjeu est trop fort, il quitte définitivement l'Angleterre pour Valençay.

Lors de son départ de Londres, M. de Talleyrand connaissait-il déjà le mouvement tory qui se préparait? Je ne le pense pas. Sa sagacité habituelle pouvait bien pénétrer les causes éloignées d'une révolution qui se préparait dans la pensée du roi Guillaume; mais, je vous le répète, ce qu'il a fui en quittant Londres, c'est moins le ministère tory que le cabinet de lord Melbourne, moins l'aristocratie que la populace, moins le système conservateur que le système radical. Ce rude peuple de la Tamise, ces matelots aux bras durs, aux visages noircis, tout cela fait peur à M. de Talleyrand, et je suis convaincu qu'en quittant nos brouillards humides, le vieux diplomate a pris la résolution de ne plus y revenir.

D'autres causes depuis son retour en France ont fortifié son invariable résolution. A peine le prince était-il à Valençay, qu'il apprend la dissidence de M. Thiers et de M. Guizot, et la dissolution du cabinet doctrinaire; il avait été peu consulté lors de son passage à Paris, et voilà qu'il apprend que le comte Molé est chargé par le roi de former un ministère. Sans doute, M. de Talleyrand estime les lumières et la position de M. Molé; mais lui jeter en face ce nom-là, lui imposer comme chef du conseil, le ministre avec lequel il s'était trouvé en désaccord en plusieurs

circonstances, n'était-ce pas lui indiquer qu'on pouvait se passer de son crédit, et qu'on entrait dans un autre ordre d'idées? M. de Talleyrand n'avait point oublié que M. Molé avait quitté le cabinet en protestant contre la haute et inconstitutionnelle influence de l'ambassadeur de Londres : il savait que le roi n'ignorait en aucune manière toutes ces circonstances; or, s'il avait choisi M. Molé pour président de son conseil, c'était dire suffisamment qu'il n'avait plus la même confiance dans l'ambassadeur de l'avénement.

Quand M. Molé se dégoûte de sa mission, avec ce désenchantement qui le saisit lorsqu'il rencontre une difficulté d'affaires, quel homme politique choisit encore le roi pour lui composer un cabinet? Le duc de Bassano, un de ces hommes de l'empire qui remplacèrent l'influence de M. le prince de Talleyrand auprès de Napoléon, et qui, par leur obséquiosité passive, le perdirent dans de folles conquêtes. La vieille expérience de M. de Talleyrand put s'étonner et sourire tout à la fois à l'aspect de cet assemblage d'incapacités sans antécédens, de cette administration prise on ne sait où, et qu'un diplomate spirituel a appelée *l'élixir de la canaille.* On avait bien cherché à satisfaire M. de Talleyrand, en désignant, pour les affaires étrangères, M. Bresson, son ancien secrétaire d'ambassade; mais le chef du ministère était le duc de Bassano, antipathique à la vie tout entière de M. de Talleyrand.

Tout ceci vous explique la date du 9 novembre, qui est au bas de la lettre de démission du prince; c'est l'époque des petites transactions ministérielles; M. de Talleyrand n'avait plus rien à faire avec le mouvement et l'impulsion que recevait la France politique. C'était une carrière d'expérience, qui s'ouvrait devant la royauté de juillet; elle sortait des conditions qui avaient fait reconnaître et saluer son avénement en Europe.

Le ministère ridicule tombe avec l'influence des Maret, des Dupin, et de tant d'autres noms encore mêlés à cet avortement; l'ancien conseil se reconstitue, et alors les instances recommencent pour retenir encore M. de Talleyrand. On en avait besoin : la grande révolution tory venait de s'accomplir chez nous; le duc de Wellington prenait la direction du cabinet. A vrai dire, M. de Talleyrand craignait moins les conséquences de cet avénement que la marche inconsidérée des ultra-whigs; ses sympathies étaient plutôt là. Mais les démarches actives de M. de Talleyrand pour préparer le ministère Grey et la chute des tories en 1830, ne permettaient pas décemment d'aller reprendre son poste à Londres; il déclara positivement qu'il ne pouvait retourner à son ambassade, insinuant que si l'on croyait sa personne nécessaire quelque part,

c'était à Vienne qu'il pourrait être utile, et qu'il priait le roi de le laisser aller représenter la France auprès du prince de Metternich.

Le motif que donnait M. de Talleyrand était puisé tout à la fois dans quelques intérêts privés et dans un haut but de diplomatie. Je crois pouvoir dire que le prince tint à peu près la conversation suivante dans une conférence avec Louis-Philippe : « Si les tories restent au pouvoir, je suis déplacé à Londres; si les ultra-whigs triomphent, le mouvement sera tel que mon influence sera tout-à-fait impuissante pour en comprimer l'énergie : désormais les grandes affaires ne se discuteront plus à Londres; le traité de la quadruple alliance a tout fini là. Je puis faire quelque bien à Vienne, si le roi croit encore que je doive le servir. » Louis-Philippe conçut des méfiances de ce projet : Vienne est bien près de Prague; le parti légitimiste prêtait des projets à M. de Talleyrand; quand on vieillit, les premières émotions de la vie reviennent puissantes pour dominer les faiblesses de l'esprit; il se fait un retour vers ce qu'on a adoré. M. de Talleyrand a plusieurs de ces faiblesses. Le croirait-on? pour un homme qui a passé à travers tant de vicissitudes de fortune, qui s'est assoupli sous tant d'opinions et de nécessités, le croirait-on? ce qui le préoccupe encore, c'est d'être enseveli en terre sainte avec les honneurs mortuaires de l'église! Qui n'a vu le front impassible de M. de Talleyrand se couvrir de nuages toutes les fois qu'il lisait dans les journaux un refus de sépulture pour un prêtre non réconcilié? Il veut que la terre lui soit légère; il craint le scandale des funérailles, et voilà pourquoi il désire mourir à l'étranger ou à Valençay, qu'il accable d'aumônes dans l'intention de mériter quelques prières du bon chapelain du château. Qui sait si, à ces idées de dévotion ne se mêlerait pas aussi quelque autre pensée de restauration, laquelle lui assurerait si profondément les suffrages du clergé de France? Qui sait si ce rôle ne jetterait pas sur sa tombe une couronne de fidélité à ses sermens?

Aussi Louis-Philippe a-t-il refusé toutes les offres de M. de Talleyrand pour le voyage de Vienne, et depuis ce moment, une froideur marquée s'est manifestée entre le roi et lui; nous en savons tous les détails, jour par jour, à Londres, car M. de Talleyrand est un de ces hommes qui communique à ses amis les secrets qu'il veut que tout le monde sache. Il paraît donc que l'ambassadeur, un peu piqué, aurait déclaré au roi que, puisque sa vie politique était finie, il était essentiel d'expliquer une conduite que le public pourrait mal interpréter. Le roi aurait répondu que ceci sortait de l'usage habituel; les lettres de démission étaient des pièces secrètes entre le souverain et le démissionnaire : à cela, M. de Talleyrand aurait répliqué que, par sa position personnelle et les quelques

services qu'il avait été assez heureux de rendre au roi et à la France, il pouvait mériter une exception; qu'il croyait indispensable de publier quelque chose sur sa démission, et qu'il le ferait en dehors de tout caractère officiel, si le roi ne voulait point accepter lui-même une publication plus authentique. Louis-Philippe, ainsi pressé, déclara que toute la question était dans les termes, et que le prince de Talleyrand avait trop l'esprit des convenances pour ne pas rédiger sa démission de manière à ne point embarrasser son gouvernement.

La rédaction a été faite de concert sur le royal bureau, aux Tuileries; plusieurs projets ont été touchés et retouchés, et M. de Talleyrand a eu la malice d'en envoyer un avec quelques corrections de la main du roi à un de ses amis. Je pourrai peut-être vous le communiquer.

Quant à l'effet produit par cette démission, je puis vous dire qu'elle était depuis long-temps prévue, et qu'elle n'a étonné personne parmi nous. M. de Talleyrand l'avait annoncée en plein salon chez le comte Grey, avant son départ de Londres, en accusant avec assez d'aigreur lord Palmerston des embarras que pouvait offrir la situation de l'Europe.

Voilà l'histoire de ce qui nous est ici parvenu sur la retraite de M. de Talleyrand; on parle moins de lui maintenant que de son successeur. — Lord Cowley est encore dans les comtés pour favoriser les élections tories; ce n'est pas, comme on l'a dit chez vous, la maladie de sa femme qui le retient à Londres, mais le résultat prochain des élections. Il nous paraît certain que le choix de M. Sébastiani n'émane pas de M. de Talleyrand; le prince connaît trop l'opinion en Angleterre, et les convenances diplomatiques, pour indiquer ainsi l'homme politique qui déplairait le plus, même aux whigs. Je crois que si M. de Talleyrand avait été consulté, il aurait désigné M. de Rayneval, pour deux raisons, d'abord, parce qu'il est son élève et qu'il le sait homme d'affaires, ensuite parce que dans les formes, M. de Rayneval est le caractère peut-être qui offre le plus de contraste avec celui de M. de Talleyrand. Sous le rapport des manières, des grands airs, de tous ces parfums d'aristocraties, M. de Rayneval pourra le faire regretter; car, vous le savez, M. de Rayneval est le terre-à-terre diplomatique, le bourgeois des cabinets, l'érudit des traditions de l'Europe, l'ambassadeur enfin qu'un personnage haut placé a appelé le Dupin de la diplomatie. L'opinion des têtes politiques de Londres est que le général Sébastiani ne quittera point Naples, et que d'ici là on s'arrangera pour faire un meilleur choix. Nous savons de Vienne que M. de Saint-Aulaire a été rappelé à Paris; il a été question plusieurs fois de l'envoyer ici, où M. Decazes, son gendre, avait occupé, pendant quelque temps, le poste d'ambassadeur. M. Molé aurait quelques chances également; ce

choix ne serait pas favorablement accueilli : on le croit bien moins dans les idées de l'alliance avec la Grande-Bretagne que ne l'était M. de Talleyrand; M. Molé a quelque tendance russe, et nous ne pardonnons pas cela chez nous. Je crois, au reste, que rien ne sera fait définitivement, non-seulement avant le résultat des élections, mais encore avant les premières discussions du parlement. Un ambassadeur a toujours besoin, pour exercer quelque influence, d'être en rapport avec les opinions et le principe du gouvernement auprès duquel il réside. Votre ministère attendra donc, pour désigner définitivement cet ambassadeur, que la lutte engagée entre les whigs et les tories soit complètement résolue.

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

HISTOIRE DE FRANCE

DE M. MICHELET.[1]

Voici, de toutes les sciences, celle qui naît le plus tôt et se développe le plus lentement : l'histoire. Il faut des siècles entiers à cette fille des vieux empires, à cette fleur des champs de bataille et des ruines, pour la voir grandir et se fortifier, et prendre un jour tout l'ascendant qu'il lui est donné d'avoir. L'origine des nations est toujours enveloppée d'un voile de poésie ; autour de leur berceau on entend résonner ou le chant religieux ou le cri de guerre. Souvent leurs bardes sont en même temps leurs prêtres, et leur histoire se perd dans un mythe, dans une légende poétique et religieuse ; et quelque pierre revêtue de caractères hiéroglyphiques, quelque lourd et grossier monument, voilà tout ce qui nous reste pour constater l'arrivée d'un nouveau peuple dans une contrée, et ses premiers combats, et ses premiers exploits. Puis, une fois le camp bien assis, une fois la tente posée, voici venir la tradition, l'auguste et

(1) Tom. I et II, chez Hachette, libraire, rue Pierre-Sarrazin.

naïve tradition, qui passe de bouche en bouche, de la mémoire des aïeux à celle des petits enfans, et se lève, et marche, et circule partout où la horde aventureuse pose le pied, tantôt audacieuse et colère comme une troupe de guerriers, tantôt innocente et timide comme la voix de la jeune fille, tantôt pleurant comme Rachel sur ceux qui ne sont plus, tantôt divinisant, comme la loi du Coran, le soldat le plus brave, le héros qui meurt sur le champ de bataille. Ainsi va la tradition, dans les forêts de l'Irlande et les clans de l'Ecosse; ainsi va l'Edda (la grand'mère) dans les terres sauvages de la Scandinavie. Attila l'emmène avec lui jusqu'à Rome, l'implante à Tibur et au Colysée, et les hommes du Nord la font descendre dans les Gaules.

Et puis laissez passer ce torrent fougueux, laissez ce grand orage se calmer, l'esprit se développe, l'effort intellectuel devient plus sensible. L'histoire s'écrit déjà en vue des temps à venir : Grégoire de Tours veut nous dépeindre les mœurs des Francs, et le docte Éginard est fier de nous retracer la vie et les exploits de Karl le Grand. Puis vient le récit continu des faits, Joinville à la suite de saint Louis, et le naïf conteur Froissard ; et dans les abbayes, dans la cellule du bénédictin comme dans celle de l'augustin, on amasse des évènemens, on compile les vieux auteurs, on discute et l'on écrit. Avec toutes ces recherches laborieuses et ce travail d'érudition, l'histoire cependant n'a pas encore fait de grands progrès. C'est, dans les temps de calme, une œuvre embarrassée, trainante, trop lourde de faits et d'érudition. C'est, dans les temps de troubles religieux, comme il en arrivait si souvent au moyen-âge, une œuvre partiale et de peu de bonne foi. L'histoire s'adjoint à la lance et à la hache d'armes; l'histoire arrive toute couverte de citations antiques, toute cuirassée d'argumens, toute bardée de syllogismes et de dilemmes, l'œil ardent et la tête haute; toujours prête à se jeter dans la lice pour un mot du *credo*, pour un article des conciles. On ne comprend pas encore cette manière d'écrire l'histoire, large, majestueuse, faisant généreusement la part de chacun, et tenant d'une main ferme la balance, sans oser jeter injustement un grain de sable dans l'un ou l'autre bassin. Ce n'est pas le travail et le savoir qui manquent aux livres des bénédictins, mais ils n'offrent pas encore ce que nous demandons à l'histoire

aujourd'hui, l'ame, le mouvement, la vie. Dans d'autres contrées, en Allemagne par exemple, quand l'étude de l'histoire revient à fleurir au milieu des universités, l'érudition gêne les mouvemens des écrivains; la connaissance qu'ils ont des temps anciens rabaisse à leurs yeux le tableau des temps modernes. Ils aiment à retracer les révolutions d'Athènes, de Rome, et ils y adjoignent par forme de supplément, comme appendice, l'histoire de leur propre pays. L'image des héros dont ils se sont plu à étudier la vie, flotte sans cesse devant eux, et il faut qu'ils adaptent à leur idée favorite tout ce qu'ils rencontrent dans la lente succession des âges. Pour eux, les hommes de l'empire germanique, chevaliers, soldats, législateurs, ne peuvent être quelque chose que par leur assimilation avec les hommes de Thucydide et de Plutarque. Ils feront de Charlemagne un Alexandre, de Frédéric Barberousse un César, et dépouilleront ces bons électeurs de Saxe, de Bavière, de leurs cotte d'armes et de leurs cuissards, pour les revêtir d'une tunique. Ainsi les théologiens avaient commencé par écrire l'histoire en l'interprétant à leur manière; les philologues la firent ensuite en la surchargeant du fruit de leurs longues et patientes lectures. Ils résulta de leurs travaux une appréciation plus sûre des faits, une critique judicieuse des sources où il fallait puiser; mais leur force se perdit dans les détails, et l'œuvre d'ensemble échoua. Cependant les arts et la poésie faisaient de merveilleux progrès. Les peuples avaient de grands poètes et n'avaient point encore d'historiens. Dante apparaît long-temps avant Machiavel, Shakspeare avant Robertson, Opitz avant Müller, et quoique venu bien tard, Corneille précède encore Bossuet.

C'est que l'histoire n'est pas seulement, comme la poésie, un cri d'inspiration, un élan spontané de l'ame; il lui faut, pour agir comme nous l'entendons, des conditions nécessaires de temps, de développement intellectuel, de liberté. J'étais un jour allé voir, dans son université d'Iéna, Luden, le célèbre historien allemand, et Luden me disait: « Jeune, je cultivai avec ardeur la poésie; plus tard, je me livrai sérieusement à l'étude de la philosophie; et maintenant poésie, philosophie, tout se résume pour moi dans la science de l'histoire. » Ainsi l'histoire est le fruit de la maturité de l'homme, de la maturité des peuples, le plus haut résultat de

l'inspiration et de l'étude. Il lui faut la poésie pour lui ouvrir les voies, pour cacher parfois sous des fleurs l'aridité du chemin qu'elle parcourt, pour jeter de l'expression sur les figures qu'elle dessine, du mouvement dans ses drames, de la couleur sur ses tableaux. Il lui faut la philosophie pour la guider à travers le dédale obscur des récits qui se heurtent et des opinions contradictoires, pour l'aider à pénétrer dans les secrets du cœur humain, dans les rouages mystérieux qui font mouvoir une grande nation, pour lui apprendre à condenser les événemens, les faits, et à en tirer la conséquence logique. Donnez à l'histoire ces deux appuis, abandonnez-lui l'espace et laissez-la partir; ce n'est plus cette chronique crédule et jaseuse, qui s'en va de côté et d'autre, glanant des deux mains sur toutes les routes, et mettant toute son ambition à reproduire tout à la fois et sans ordre les choses disparates qu'elle a glanées. Ce n'est plus ce récit maniéré, maigre et sec, ne touchant que du bout de l'aile à la surface des évènemens, craignant de recourir aux sources, et par bon ton, et par paresse, calquant les mœurs et la physionomie des temps anciens, sur les mœurs et la physionomie du salon où on l'accueille. Ce n'est plus cette histoire froidement érudite, qui se présente à nous, poudrée de la poussière des vieux livres, et chargée de parchemins, qui retrace fidèlement, année par année, et s'il le faut, jour par jour, tout ce qui s'est passé, mais sans sortir de son flegme habituel, sans s'émouvoir, sans répandre sur ses personnages un souffle de vie. Non, c'est l'histoire au regard d'aigle, à la voix prophétique, qui se lève de toute sa hauteur, au milieu des nations, et leur déroule solennellement les choses du passé, les leçons de l'avenir. C'est ce voyageur pressé dont parle Edgar Quinet (1), qui s'en va d'un pas gigantesque, à travers les vieux royaumes et les vieilles villes, interrogeant la poussière des tombeaux, la chute des empires, la poésie des ruines, et tirant de toutes ces investigations, une pensée qui remonte à Dieu, degré par degré, comme l'échelle de Jacob, et s'élance vers l'infini.

Aucune époque peut-être n'a présenté, d'une manière aussi complète que celle-ci, les conditions que nous demandons pour remplir

(1) *Introduction aux idées de Herder.*

le cadre de l'histoire. Nous avons assez de faits à retracer, assez de révolutions à dépeindre, assez de siècles à faire passer comme d'imposans témoins, l'un après l'autre, sous nos yeux. Dans les livres sacrés, nous trouvons les images grandioses, le ton harmonieux et les idées sublimes dans leur simplicité. Dans les écrivains antiques, nous avons un guide et presque toujours un modèle. Le moyen-âge nous offre ses trésors d'érudition; les sources nous sont connues, il n'y a qu'à y recourir; nous sommes assez loin des discussions théologiques des premiers temps de l'église, pour ne pas y prendre ce qu'elles ont de faux et d'outré, et de la critique des encyclopédistes, pour échapper à leur scepticisme. Nous pouvons nous placer à l'écart de l'esprit de parti, et juger, d'après les besoins de l'époque, d'après les faits, non point d'après d'inflexibles prévisions, la lutte des papes avec la puissance civile, la lutte des rois et des grands avec le peuple, Grégoire VII et l'empereur Henri IV, Louis-le-Gros et les communes, Luther et Léon X, Henri VIII et Philippe II, Louis XIV et l'édit de Nantes, voire même Robespierre et la Gironde. Nous pouvons, sans nous faire accuser de partialité, dire la nécessité des monastères, et sans adopter le rigoureux système de Bossuet, comprendre ce qu'il a de grand et d'élevé.

Ce qui prouve que notre époque est éminemment appropriée aux besoins et aux exigences de l'histoire, c'est cette quantité de belles et larges œuvres historiques auxquelles elle a donné naissance. Voyez les brillans essais, les jets hardis, les données profondes de M. Guizot; voyez les recherches si savantes et si consciencieuses de M. Augustin Thierry, cet Homère de l'histoire; voyez le livre de M. Thiers et celui de M. Mignet, et les études pleines de savoir et de poésies de M. de Chateaubriand, et les ouvrages de M. de Sismondi, que l'on prendrait pour une œuvre de bénédictin, à leur richesse de texte, à leur prodigalité d'érudition. Voyez tout ce qu'ont fait MM. Lacretelle, Monteil, Capefigue, Lémontey, en s'attachant aux diverses phases de notre monarchie, en la prenant par règne et par grandes masses. Voyez cette œuvre de M. Michelet, cette nouvelle histoire de France, pour nous qui n'avons point encore d'histoire de France. M. Michelet a vu blanchir ses cheveux sous la fatigue des veilles et du

poids du travail. Jeune, il s'est dévoué de toute son âme à la science, et il n'a pas songé que cette science, rude joûteuse, le ferait plus d'une fois chanceler sur l'arène. Et moi aussi, dit-il dans son livre, j'ai voulu accomplir ma croisade en faveur de mon pays (1). Une belle et noble croisade, où il s'en est allé en soldat courageux, supportant sans se plaindre la longueur de la marche et la chaleur du jour, souvent seul sur la route, ayant à lutter contre l'indifférence, cette implacable ennemie des grandes pensées, souvent triste malgré lui, cherchant en vain à se reprendre aux croyances qui l'entraînent de loin, et regardant d'un œil vif et pensif, et peut-être mêlé de quelques larmes, les lieux qu'il a quittés, l'humble foyer où il pouvait poser sa tête en paix et s'endormir comme les autres dans le plaisir et l'insouciance! Puis, le voici revenu de ses courses aventureuses. Sa croisade est finie, à nous d'en profiter. Si le voyageur arrive, comme Colomb, avec un rameau d'arbre des nouvelles contrées qu'il a découvertes, n'irez-vous pas le recevoir et lui faire accueil? Si le messager accourt de loin, tout épuisé comme l'Athénien pour vous annoncer la bonne nouvelle, oh! ne lui tendrez-vous pas la main? Ainsi vient le jeune historien. Aidez-lui donc. Et si parfois, à travers son chant de victoire, il laisse échapper un son plaintif; si, au milieu de ces belles pages, où il a pris à tâche de retracer le progrès moral et intellectuel de notre pays, il lui arrive d'inscrire ce mot αναγκη, c'est que la lassitude est venue le saisir au cœur. Aidez-lui donc.

Nous devions déjà à M. Michelet des ouvrages essentiels, dont nul de nous, sans doute, n'a perdu le souvenir. Nous lui devions, entre autres, l'interprétation des œuvres de Vico, une histoire romaine neuve et hardie, et une belle introduction à l'histoire universelle. Mais toutes ses œuvres antérieures ne semblaient être pour lui qu'un prélude à celle qu'il devait essayer aujourd'hui; çà et là, on voit toujours percer son idée dominante, son désir d'écrire une histoire de France. Ne vous étonnez pas qu'il s'en aille chercher si loin des matériaux; son ardent patriotisme lui fait tout ramener à son point de départ, à la France. Ce ne serait pas trop, dit-il dans

(1) *Histoire de France*, tom. II.

un de ses livres, de l'histoire du monde pour expliquer la France; et pour cet édifice de prédilection, il a long-temps entassé pierre sur pierre, et demandé à tous les peuples, à tous les âges, des secours et des matériaux.

Les deux premiers volumes de son histoire ont paru. Le premier est tout entier consacré aux invasions des barbares, à la formation des races, et au règne de la race mérovingienne. C'est là l'époque encore embrouillée et indécise de notre histoire, malgré les recherches lumineuses de MM. Guizot, Augustin Thierry et Sismondi. M. Michelet ne s'avance à travers ces obscures sinuosités qu'en s'appuyant sur un amas de textes et de citations, et il lui faut toute sa jeune et riche imagination pour dissimuler ce qu'il y a parfois d'aride dans la nomenclature des peuples barbares, et de confus dans leurs marches et leurs rencontres. Une longue discussion a été engagée sur cette partie du livre par un critique plein d'érudition. J'avoue franchement en face de lui mon ignorance, et je n'essaierai pas de reprendre la discussion sur le terrain où il l'a placée. Je ferai cependant observer qu'il impute à M. Michelet, en la lui reprochant, une assertion sur les maires du palais, que M. Michelet réfute lui-même. Je dirai encore que toutes les observations de M. Michelet sur la race germaine me semblent justes et bien fondées. En admettant que l'élément de la race germaine soit venu se fondre dans celui de la race franque, M. Michelet ne fait, à ce qu'il me semble, aucun tort à l'Allemagne. Il lui donne seulement le caractère qu'elle a encore aujourd'hui, caractère essentiellement multiforme, malléable, modeste, timide même, si ce n'est dans les grandes occasions, où il se relève avec énergie, mais d'ordinaire défiant de lui-même, et toujours porté à l'admiration et au dévouement pour les autres. M. Michelet ne peut vouloir médire de l'Allemagne; il l'aime, il la comprend. Voici le tableau qu'il en traçait, il y a quatre ans : j'ose soutenir qu'on n'a jamais rien écrit de plus poétique et de plus vrai sur ce pays.

« Au centre s'étend l'indécise Allemagne. Comme l'Oder, comme le Wahal, ces fleuves vagues qui la limitent si mal à l'orient et à l'occident, l'Allemagne aussi a changé cent fois ses rivages, et vers la Pologne et vers la France. Qu'on suive, si l'on peut, dans la

Prusse et dans la Silésie, dans la Suisse, la Lorraine, les Pays-Bas, les capricieuses sinuosités que décrit la langue germanique. Quant au peuple, nous le retrouvons partout. L'Allemagne a donné ses Suèves à la Suisse et à la Suède, à l'Espagne ses Goths, ses Lombards à la Lombardie, ses Anglo-Saxons à l'Angleterre, ses Francs à la France. Elle a nommé et renouvelé toutes les populations de l'Europe. Langue et peuple, l'élément fécond a partout coulé et pénétré.

« Aujourd'hui même que le temps des grandes migrations est passé, l'Allemand sort volontiers de son pays; il y reçoit volontiers l'étranger. C'est le plus hospitalier des hommes. Entrez sous ce toit pointu, dans cette maison de bois bariolée; asseyez-vous hardiment près du feu; ne craignez rien, vous obligez votre hôte. Telle est la partialité des Allemands pour l'étranger. L'Autrichien, le Souabe, si maltraités par nos soldats, pleuraient souvent au départ des Français. Dans telle cabane enfumée, vous trouverez tous les journaux de la France. L'Allemand sympathise avec le monde; il aime, il adopte les modes, les idées des autres peuples, sauf à en médire.

« Le caractère de cette race qui devait se mêler à tant d'autres, c'est la facile abnégation de soi. Le vassal se donne au seigneur; l'étudiant, l'artisan, à leurs corporations. Dans ces associations, le but intéressé est en seconde ligne; l'essentiel, ce sont les réunions amicales, les services mutuels, et ces rites, ces symboles, ces initiations qui constituent pour les associés une religion de leur choix. La table commune est un autel où l'Allemand immole l'égoïsme; l'homme y livre son cœur à l'homme, sa dignité et sa raison à la sensualité. Risibles et touchans mystères de la vieille Allemagne, baptême de la bierre, symbolisme sacré des forgerons et des maçons, graves initiations des tonneliers, des charpentiers; il reste bien peu de tout cela, mais dans ce qui subsiste, on retrouve cet esprit sympathique et désintéressé.

« Rien d'étonnant, si c'est en Allemagne que nous voyons, pour la première fois, l'homme se faire l'homme d'un autre, mettre ses mains dans les siennes et jurer de mourir pour lui. Ce dévouement sans intérêt, sans condition, dont se rient les peuples du midi, a

pourtant fait le grandeur de la race germanique. C'est par là que les vieilles bandes de conquérans de l'empire, groupées chacune autour d'un chef, ont fondé les monarchies modernes. Ils lui donnaient leur vie, à ce chef de leur choix, ils lui donnaient leur gloire même. Dans les vieux chants germaniques, tous les exploits de la nation sont rapportés à quelques héros. Le chef concentre en soi l'honneur du peuple dont il devient le type colossal. La force, la beauté, la grandeur, tous les nobles faits d'armes s'accumulent en Siegfried, en Dietrich, en Frédéric Barberousse, en Rodolphe de Hapsbourg. Leurs fidèles compagnons ne se sont rien réservé (1). »

Le système historique de M. Michelet repose essentiellement sur une idée de spiritualisme, en ce sens qu'il tend à anéantir l'intérêt individuel, les divisions de races et de provinces, les barrières locales, pour tout ramener à l'intérêt général, à l'ensemble des masses, à un principe constant de fusion et d'unité. Nous ne pouvons mieux expliquer son idée principale, qu'en le laissant lui-même parler.

« Diminuer, dit-il, sans la détruire, la vie locale, particulière, au profit de la vie générale et commune, c'est le problème de la sociabilité humaine. Le genre humain approche chaque jour plus près de la solution de ce problème. La formation des monarchies, des empires, ce sont les degrés par où il arrive. L'empire romain a été un premier pas; le christianisme, un second. Charlemagne et les croisades, Louis XIV et la révolution, l'empire français qui en est sorti, voilà de nouveaux progrès dans cette route. Le peuple le mieux centralisé est aussi celui qui, par son exemple et par l'énergie de son action, a le plus avancé la centralisation du monde.

« Cette unification de la France, cet anéantissement de l'esprit provincial, est considéré fréquemment comme le simple résultat de la conquête des provinces. La conquête peut attacher ensemble, enchaîner les parties hostiles, mais jamais les unir. La conquête et

(1) *Introduction à l'Histoire universelle.* En citant ce passage de l'*Introduction*, je ne veux pas oublier de dire qu'elle a été traduite en allemand, avec beaucoup de talent, par M. J. Gehring, qui a joint en outre à sa traduction quelques notes intéressantes sur la philosophie de l'histoire, et sur la manière dont elle est comprise en France.

la guerre n'ont fait qu'ouvrir les provinces aux provinces; elles ont donné aux populations isolées l'occasion de se connaître; la vive et rapide sympathie du génie gallique, son instinct social, ont fait le reste. Chose bizarre! ces provinces diverses de climats, de mœurs et de langages, se sont comprises, se sont aimées; toutes se sont senties solidaires. Le Gascon s'est inquiété de la Flandre, le Bourguignon a joui ou souffert de ce qui se faisait aux Pyrénées; le Breton, assis aux rivages de l'Océan, a senti les coups qui se donnaient sur le Rhin.

« Ainsi s'est formé l'esprit général, universel de la contrée. L'esprit local a disparu chaque jour : l'influence du sol, du climat, de la race, a cédé à l'action sociale et politique. La fatalité des lieux a été vaincue, l'homme a échappé à la tyrannie des circonstances matérielles. Le Français du nord a goûté le midi, s'est animé à son soleil; le méridional a pris quelque chose de la ténacité, du sérieux, de la réflexion du nord. La société, la liberté, ont dompté la nature; l'histoire a effacé la géographie. Dans cette transformation merveilleuse, l'esprit a triomphé de la matière, le général du particulier, et l'idée du réel. L'homme individuel est matérialiste; il s'attache volontiers à l'intérêt local et privé; la société humaine est spiritualiste; elle tend à s'affranchir sans cesse des misères de l'existence locale, à atteindre la haute et abstraite unité de la patrie (1). »

C'est surtout dans le second volume de son histoire, que M. Michelet a développé cette tendance à l'unité; et pour la rendre plus sensible, il commence par nous dépeindre l'état de nos provinces aux premiers temps de la monarchie, au temps où elles étaient encore séparées l'une de l'autre, retranchées fortement dans leur individualité. Il nous les dépeint avec toutes leurs différences de nature, de climat, de dialecte, de caractère, avec leurs mœurs superstitieuses, leurs habitudes, leurs vieilles légendes, et leurs guerres continues, et leurs sentimens de haine, ou tout au moins de défiance et de rivalité l'une envers l'autre. C'est un large et pittoresque tableau. L'auteur a su trouver des couleurs pour indiquer toutes ces oppositions de localité et de physionomie : et la Bretagne

(1) *Histoire de France*, tom. II, pag. 128.

avec sa manière de vivre et ses coutumes rustiques, et la Bourgogne avec ses abbayes et ses côteaux fertiles, et le midi avec son ardeur de tempérament et sa vivacité d'esprit, et toutes ces provinces de l'est et du nord, du centre et des extrémités, éveillées comme par une voix magique, semblent être sorties du vieux tombeau où elles dormaient, pour revêtir encore leurs anciens costumes et revivre debout devant nous.

J'aurais voulu seulement que l'auteur, pendant qu'il avait sa baguette de fée à la main, ne passât pas si rapidement sur certains pays, sur la Franche-Comté, par exemple. N'y avait-il point d'autres notions à nous rapporter sur cette province, tour à tour si fortement marquée du sceau de la puissance romaine et du mystique cachet du moyen âge? N'y avait-il rien de plus à nous dire de cette ville de Besançon, dont l'histoire commence à Jules César, et se termine à Louis XIV, en passant par le gouvernement de Philippe II et les auto-da-fé du duc d'Albe? de cette ville libre comme Nuremberg, placée sous la protection de l'empire comme Strasbourg, reine par son archevêché comme Mayence, et gouvernée par des bourgeois comme les villes qui achetèrent leur affranchissement de Louis-le-Gros (1)? A une demi-lieue de là, vous verriez la chapelle de saint Ferréol et de saint Ferjeux qui implantèrent la religion chrétienne en Séquanie, et s'en allèrent jusque là-bas, au lieu où ils sont enterrés, portant leurs têtes sur leurs mains, après qu'on les eut martyrisés; à quelques lieues plus loin, Luxeuil, la retraite de saint Colomban, et en s'avançant vers le nord, en pénétrant dans nos montagnes, on retrouverait sous le toit du chalet, les mœurs hospitalières, la franchise, les coutumes et la religion des anciens Suisses; tandis qu'un peu plus bas, Salins, Poligny, Nozeroy, Pontarlier, jadis villes seigneuriales, maintenant pauvres petites villes, vous offriraient encore un souvenir de leurs vieilles gloires, un reste de leurs vieilles croyances.

Quoi qu'il en soit de ce regret un peu vaniteux de Franc-Comtois, c'est un heureux point de départ, dans l'histoire de notre civilisation, que cette division des provinces; après avoir vu comment

(1) C'était, pour me servir d'une expression de Wordsworth, une cité vierge, libre et brillante : *She was a maiden city, bright and free.*

elles se trouvaient différentes l'une de l'autre, on apprécie bien mieux cette force de cohésion qui les a rapprochées, ces grandes mêlées du moyen âge où elles devaient se rencontrer et souvent se heurter; on apprend à reconnaître cette espèce de frottement où elles ont effacé successivement ce qu'elles avaient de trop âpre, de trop saillant, pour pouvoir ensuite s'allier et se rejoindre, et former un ensemble compacte et homogène. Le tableau y perd cependant de son point de vue pittoresque. L'artiste et le poète trouveront peut-être de la monotonie dans cette vaste uniformité. L'artiste et le poète, amoureux des contrastes, des images naïves, des scènes de localité vives et nettement tranchées, regretteront encore ces temps lointains où le génie de la civilisation n'avait pas étendu sur toutes les têtes son froid niveau, ces temps de tournois et de prières, de dévouemens sublimes et de frivolités charmantes. Beau temps où l'on courait, avec la même bonne foi et le même enthousiasme, des jeux du préau aux fêtes de la cathédrale, des séances du puy d'amour au camp du banneret; où chaque village avait ses miracles et son saint, chaque château sa noble dame et son ménestrel, où la prière et la poésie s'élevaient de toutes parts comme un parfum d'encens, pour se répandre sur la route du pélerin, dans la chaumière du paysan et sous les toits à créneaux du guerrier! Beau temps où l'on croyait encore à la fée Mélusine et à l'enchanteur Merlin, où la plus humble villageoise de la Bretagne savait par cœur les merveilleuses histoires du roi Arthur et de Lancelot du Lac, bien mieux que ne les racontent les chroniques; où, quand on était sage, on voyait se lever au mois de mai les trois soleils de la Trinité; où, quand on regardait le soir une étoile filer, on ne manquait pas de faire le signe de la croix pour l'ame qui sortait du purgatoire; où l'air, la terre et les flots étaient occupés par une foule d'êtres mystérieux : dans les airs, les sylphes, enfans de l'Orient; dans les bois et les prés, les lutins souvent gardiens de troupeaux, souvent hôtes de la maison; dans les montagnes, les nains qui veillent sur des monceaux d'or, et des grottes pleines de rubis (1); dans les eaux, les jeunes filles, sœurs des

(1) Goethe, Erlkönig, der Fischer.

syrènes, qui chantent d'une voix mélodieuse, et attirent le passant dans leurs bras (1).

Mais le regard du philosophe perce au-delà de ces tradiitions poétiques, de ces riantes coutumes, au-delà de ces balcons dentelés des châteaux, et de ces rosaces à jour des cathédrales. Sur cette tige aux nombreux rameaux, sur cet arbre fécond du moyen âge, dit Herder, nous avons vu éclore les fleurs de la chevalerie. Vienne l'orage, ces fleurs tomberont pour faire place à des fruits plus beaux (2).

Il faut savoir gré à M. Michelet d'avoir si bien rendu la vive et touchante expression de la physionomie du moyen-âge, tout en prenant cette époque sous un point de vue aussi philosophique. Il lui faut savoir gré de nous avoir dépeint avec tant de grâce, et ces tours féodales qui ne sont plus, et ces hautes flèches d'église qui manquent maintenant à l'humble foi des paysans et au nid de l'hirondelle, et ces mœurs de nos pères qui s'effacent chaque jour de plus en plus, et cette naïveté des vieux dialectes qui se perd dans la science du dialecte général. Il a surtout recueilli scrupuleusement les légendes de l'abbaye, les traditions de la chaumière, et c'est encore un travail dont nous avons à le louer. Les légendes expriment souvent, de la manière la plus vraie et la plus sensible, le caractère et le génie d'un peuple. Voyez les légendes d'Irlande et celles du midi, le trou de saint Patrice et l'histoire du château de Lusignan. Quel changement de couleur! quelle différence d'idées! D'autres fois, les mêmes légendes appartiennent à plusieurs époques, à plusieurs contrées; elles changent de style et se modifient selon le temps et le lieu, mais le fond reste le même, et en les suivant de phase en phase, d'échelon en échelon, on arrive peut-être à faire des rapprochemens très curieux. Nous en citerons, entre autres, un exemple. Dans la description de la Bretagne, M. Michelet parle de ces pierres de Loc-Maria, que les fées apportèrent, dit-on, dans leurs tabliers. La même tradition se retrouve dans les Pyrénées et dans les îles du Nord. Un géant d'une force prodigieuse qui habitait une de ces îles, ennuyé d'être obligé de se mettre à

(1) Voir Grimm, *Alte deutsche Sagen*. Büsching, Volkssagen.

(2) Herder. *Philosophie der Geschichte*, trad. de M. H. Klimrath.

l'eau toutes les fois qu'il voulait se rendre sur la terre ferme, résolut de se frayer une route plus commode. Pour cela, il se fit faire un tablier de cuir d'une largeur immense, l'attacha à sa ceinture, le remplit de pierres, et descendit dans l'eau. Mais le tablier se rompit, et il en tomba une montagne. Il répara la brèche de son mieux, et s'en alla plus loin; mais à quelque distance, le tablier cède encore. Nouvelle crevasse, nouvelle montagne. Cette fois il s'en forma treize d'un coup. A la fin, irrité de ses deux mésaventures, le géant jette dans l'eau tout ce que contenait encore son tablier, et voilà d'où vient la presqu'île de Drigge.

Dans une autre série de recherches et de descriptions, nous retrouvons M. Michelet avec la même fidélité et le même coloris. C'est un admirable morceau que son histoire d'Abailard, son exposé de l'état de la science à cette époque, son récit des croisades et sa vie de saint François, et ses considérations sur le mysticisme en France et en Allemagne sous le règne de Louis IX.

Si je ne me trompe, les défauts que la critique est en droit de reprocher à M. Michelet tiennent à la nature même de sa science et de ses hautes qualités d'écrivain. C'est une surabondance de chaleur et de vie. Son style étonne, éblouit, fascine. Il oublie trop souvent qu'en sa qualité d'historien, il doit nous instruire; et au lieu de nous exposer gravement et succinctement les faits, il semble prendre plaisir à nous entraîner à travers une suite de tableaux merveilleux qu'il attache les uns après les autres, sans les avoir quelquefois complétement achevés. Il monte un cheval fougueux comme celui de Mazeppa, et ce cheval l'emporte à travers les torrens et les plaines, hors du regard de ceux qui cherchent à le suivre. A le voir parfois venir à nous avec ses paroles symboliques, on le dirait, comme la sybille, tout plein encore du dieu qu'il a consulté, tout enivré des grandes choses qu'il a vues. En abaissant son vol, en domptant sévèrement l'essor de son imagination, M. Michelet nous donnerait une œuvre moins brillante sans doute, mais plus calme, plus reposée, plus conforme peut-être au besoin de la majorité des lecteurs.

Nous ajouterons à cela que tout en adoptant et en admirant sincèrement le principe de progrès unitaire sur lequel M. Michelet fait reposer son édifice, nous craignons qu'il ne se laisse trop sé-

duire par l'attrait et la moralité même de ce principe, et qu'il n'en vienne à disposer, par une tendance naturelle et sans le vouloir, les évenemens de manière à donner plus de force et de rationalisme à son principe. Nous ne pouvons cependant lui objecter en ceci aucun fait; nous ne pouvons pas, nous qui le connaissons, avant tout, homme d'une si grande bonne foi, le placer dans la classe de ces historiens inflexibles qui veulent tout ranger à leur point de vue, et tout ramener à leur système. Nous l'avons toujours trouvé en garde contre de pareilles interprétations, et si parfois, en lisant son livre, nous nous surprenions à douter, de fortes et irrécusables citations venaient aussitôt nous convaincre de sa scrupule fidélité. C'est donc seulement un conseil que nous lui donnons, un écueil que nous lui faisons de nouveau entrevoir.

X. Marmier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1835.

Bizarre époque ! La guerre elle-même, qui autrefois secouait la terreur et faisait trembler les nations, cette terrible guerre que les anciens représentaient la bouche teinte de sang, les mains armées de foudre, eh bien ! cette guerre n'est plus aujourd'hui qu'une petite mystification. Ainsi rassurez-vous, bons bourgeois de Paris ; vos faubourgs ne seront pas réduits en cendres, parce que M. Serrurier a reçu l'ordre de quitter les États-Unis. Rassurez-vous, soutiens de l'état, vous n'aurez pas besoin de venger l'honneur du pays. Tout ceci est une comédie que pourrait vous expliquer cette seule phrase : Le projet de la dette des États-Unis va être présenté aux chambres.

Les ministres jouent les irrités; ils font de l'honneur national; il faut les voir à la chambre, dans leurs petites confidences particulières, rougir théâtralement d'indignation contre le manifeste du président Jackson. Au fond, tout cela s'arrangera; l'incident sera d'un bon effet sur une chambre qui a peur. Voici ce qui se passera : la chambre des représentans et le sénat surtout des États-Unis rejetteront la loi des représailles ; les ministres, qui ne sont pas étrangers au message, viendront dire ensuite aux députés : « Vous voyez combien est puissante notre influence, voilà les états de l'Union qui

font le premier pas de concessions et de politesse; vous, députés de la France, il faut user de courtoisie en donnant quelques millions pour être dans la justice et le droit. » A ces mots, la chambre des députés votera d'acclamation; M. Jay fera encore le plus beau rapport du monde, et le roi Louis-Philippe, avec sa finesse et sa ténacité habituelle, sera parvenu à ses fins.

La situation du ministère n'a point fait de progrès depuis quinze jours. Il y a eu quelque bavardage de journaux, quelque commérage de cotteries pour amener une dislocation immédiate. Nous répétons qu'il n'y aura pas de modification dans le ministère d'ici à la fin de la session, à moins d'événemens imprévus; le cabinet a besoin du budget, et il ne veut pas se dissoudre avant de l'avoir obtenu complet. Après cette victoire financière, les petites rancunes secrètes éclateront; on étouffe de se trouver ensemble, mais enfin il faut vivre, il ne faut pas une seconde fois présenter le spectacle déplorable d'un interrègne ministériel pendant quinze jours; on se résigne à mille petits sacrifices; après la session, on comptera.

La position de M. Guizot est-elle tenable? Savez-vous pourquoi il reste au ministère, pourquoi il n'est pas renversé dans un mouvement parlementaire? c'est que M. Thiers *daigne* le protéger. Voyez-vous l'homme grave, l'homme d'études, cette conscience austère, ne rester au pouvoir que sous le bon plaisir de M. Thiers!

Parcourez les bancs de la chambre, vous trouverez partout une majorité dessinée contre M. Guizot; ses destinées ministérielles seraient finies déjà, si M. Thiers ne venait dire avec une supériorité dédaigneuse: « Je ne veux point laisser Guizot seul, il m'est nécessaire; sans lui je ne puis être un *homme considérable.* » Et les centres, par l'influence qu'exerce M. Thiers, craignent alors de se prononcer contre M. Guizot: ils attendront l'ordre et le commandement du ministre de prédilection.

Cette situation pourra-t-elle durer? nous ne le croyons pas. M. Guizot pourrait s'y résigner peut-être, mais M. Thiers est perfide: aujourd'hui qu'il a besoin de maintenir le ministère dans son intégralité, il prête la main à M. Guizot pour le justifier aux yeux des chambres; il le protége, parce que ce qu'il redoute avant tout, c'est une dislocation du cabinet en pleine session. Mais quand cette session sera finie, cette amitié intime se refroidira; est-il difficile de faire naître un incident pour l'altérer? M. Thiers se débarrassera alors de M. Guizot comme il a secoué tant d'autres amitiés; la reconnaissance ne l'a pas retenu, que sera-ce quand il s'agira de ces liens fragiles que forme une situation toute fortuite et de passage?

Le budget obtenu, le remaniement ministériel s'opérera dans des com-

binaisons que nous avons déjà indiquées. Le maréchal Mortier ne veut plus de son rôle ridicule; il a accepté un *interim* et non un poste définitif, il le dit à qui veut l'entendre; c'est une chose certaine dans la chambre des pairs comme parmi les députés, bien que les ministres affirment que le maréchal fait acte de patriotisme et de dévouement. Le maréchal reste, parce qu'on a besoin de son nom et de sa signature; la session close, ce rôle finira, un autre acteur plus formidable paraîtra sur la scène. Nous voulons parler du maréchal Soult.

Il y a bientôt sept mois que le maréchal fut chassé par ses collègues contre l'opinion personnelle du roi, et par une sorte de violence qu'on fit à ses propres sentimens. Louis-Philippe considère le maréchal comme l'expression la plus énergique du principe militaire et de l'obéissance passive; sous ce double rapport, il est une garantie, et une menace pour l'intérieur et l'étranger. Chacun sait les scènes insolentes qui se passèrent dans le conseil, ce grossier échange de mots que se lancèrent à la face les uns des autres tous ces ministres réunis autour du tapis vert; on fit voir au roi qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'avoir la majorité dans la chambre : « le maréchal, disait-on, était l'expression d'un système de dilapidations et de pots de vin. » Le moral M. Thiers, dans ses pudibondes répugnances, se joignit même à ses collègues. Le roi consentit enfin à se séparer du duc de Dalmatie, mais sa volonté persévérante et tenace ne vit dans cette concession qu'une nécessité de circonstance; il n'a pas cessé un moment d'être en rapport avec le maréchal; il n'attend donc que l'instant de le faire rentrer avec honneur dans le conseil.

M. Thiers, qui se tourne admirablement de droite à gauche, a bien vite oublié ses torts envers le maréchal; il seconde la tendance royale et la voudrait faire servir, après la session, à un remaniement complet du cabinet dont lui et M. Soult seraient les principales forces. C'est à ce moment que M. Guizot et tout le parti doctrinaire seraient sacrifiés; cela mettrait à l'aise le ministère devant la chambre; on se déferait de M. Persil en même temps que de M. Guizot; peut-être M. Duchâtel suivrait-il la fortune de M. Guizot, et ces trois places ministérielles faciliteraient un rapprochement avec le tiers-parti dans la chambre; on pourrait chercher des auxiliaires à côté de M. Dupin. Si M. de Rigny était envoyé à Naples, alors le poste des affaires étrangères serait vacant; il y aurait place pour satisfaire l'amitié de M. Thiers, protectrice de M. Molé; mais, nous le répétons, tout cela n'est pas actuel : c'est un futur remaniement renvoyé après le budget; jusque-là M. Thiers et M. Guizot s'embrasseront affectueusement; le ministère restera composé tel qu'il est.

Cela doit être, regardez les chambres, et voyez s'il est là des partis et

des têtes politiques organisées pour former un ministère. Il y a dans cette chambre un individualisme orgueilleux qui se refuse à ces alliances de noms où chacun apporte un renoncement d'amour-propre pour organiser quelque chose où tous ne soient pas au premier rang; prenez un à un tous les députés marquans, tous ceux qui ont quelque faculté de parole, et demandez-leur s'ils ont entre eux la moindre cohésion, si chacun, dans sa solitude égoïste, ne cherche pas à se créer un parti à lui, et une fortune à lui.

M. Sauzet arrive avec une grande force de réputation : affublé d'un ministère de quelques jours, le voilà maintenant avec la fièvre de ce ministère qu'il n'a point touché; son rêve, c'est le pouvoir; il avait quelques engagemens électoraux, il les secoue pour courir aux Tuileries; le roi le séduit de ses paroles et de ses espérances. Dès ce moment, il s'entoure, dans la chambre, de quelques unités honorables qui le secondent; M. Sauzet a dès lors le sentiment immense de son importance; il ne se pose nettement ni dans l'opposition, ni dans le ministère; le portefeuille est devant lui, et étouffe de son poids doré, l'essor de son talent, qui, selon nous, est plus dans les mots que dans les choses : consultez la majorité, elle vous dira que M. Sauzet serait la plus faible tête politique au pouvoir.

Parlerons-nous encore de quelques unités philosophiques qui prêchent dans la chambre des théories vagues, sans application des faits. Le parlement est constitué pour examiner le positif des choses; il faut qu'il y ait esprit de progrès sans doute, mais un progrès défini, saisissable pour tous : la tribune n'est point un banc de l'école; il ne s'agit pas d'y disserter sur des questions de morale philosophique, mais d'appliquer la théorie gouvernementale à des questions de législation pratique. Nous répétons donc à M. Janvier et à M. de Lamartine qu'ils ont d'autres destinées que celles qu'ils se sont faites; leurs thèses, colorées de nobles sentimens, auraient eu de l'écho à l'origine de nos mouvemens politiques, dans l'assemblée constituante, à ces époques toujours un peu vagues, où l'esprit politique reconstruit son ouvrage : aujourd'hui notre société est trop matérielle pour les comprendre et seconder des fortunes parlementaires qui placeraient le pouvoir dans un lointain aussi vaporeux.

Il ne faut plus parler de M. Dupin. Il suffit de jeter les yeux sur ce fauteuil de la présidence, de voir ce visage pâle et défait, cette fierté mourante, cette réputation éteinte, pour prendre à pitié M. Dupin. C'est l'ange superbe déchu. On dirait que la chambre souffre pour lui. Nous demandions à un député influent : « Continuerez-vous M. Dupin à la présidence? » il nous a répondu : « Nous ne voulons la mort de personne;

et puis, qui mettrons-nous à sa place ? » Ainsi, la chambre garde son président par un sentiment de commisération. Et c'est là pourtant la situation que s'est faite un homme qui ne manque ni de talent ni de verve oratoire ! D'où cela vient-il ? C'est de cette impuissance où a toujours été M. Dupin d'accepter la responsabilité d'une position nette. Quand le président de la chambre eut formé un ministère, il devait se placer franchement à la tête de l'administration ; quand la chambre lui eut donné une leçon en lui refusant le supplément si mesquin de 26,000 francs, M. Dupin devait se retirer de la présidence : il n'a fait ni l'un ni l'autre, et c'est ce qui a créé pour lui cette position douloureuse qui cave ses yeux et flétrit ses joues.

Il y a loin de là à la fortune que s'était promise M. Dupin. Dirons-nous un fait inconnu, et que pourtant nous pourrions affirmer : c'est que lui et M. Brougham s'étaient mutuellement flattés, dans un échange de confidence et de douce ambition, de prendre la direction des destinées de deux grands peuples. Qui ne connaît lord Brougham avec son esprit cassant, mordant et tracassier ? Maintenant mettez cet homme de haute judicature à la tête des affaires de la Grande-Bretagne ; puis revenez en France, et faites M. Dupin chef du cabinet : comme les deux grandes nations seraient bien gouvernées ! combien il y aurait de suite, d'ordre et de pensées constantes dans le gouvernement !

La chambre des députés a jeté sa petite obole à la chambre des pairs pour la construction de sa salle en bois ; les pairs accepteront en murmurant cette taquinerie de la majorité élective ; si la pairie avait un peu de dignité, si elle était noblement placée dans l'état, elle aurait bien des moyens de vengeance ; n'a-t-elle pas aussi à voter le budget des dépenses de la chambre des députés ? Elle pourrait surtout, ce qui serait plus grand encore, se refuser au procès par une mise en liberté générale des prévenus dans une poursuite tombée de mépris ; mais il n'en sera rien : la chambre des pairs n'est plus un pouvoir, c'est une machine à votes qui seconde tous les projets, même les plus funestes. Tout y est en dehors de sa sphère naturelle ; la nuance légitimiste fait de la liberté ; les pairs de la révolution de juillet, du despotisme.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on ne sait plus que faire des trois cent mille francs votés par la chambre des députés ; M. Decazes, grand référendaire, répète à chacun « : Qu'on fasse ce qu'on voudra avec ce crédit, je ne m'en mêlerai pas le moins du monde. » M. Thiers, qui s'est engagé étourdiment, comme il le fait toujours, ne sait pas lui-même comment appliquer les trois cent mille francs, et s'ils serviront aux frais énormes de poursuites ou bien à la construction d'une salle.

Les élections d'Angleterre continuent dans des proportions qui ne sont



pas tellement décisives qu'on puisse dire d'avance si les tories ou les whigs auront en définitive la majorité; il arrive en cette circonstance ce qui se passe dans toutes les choses de parti : les deux camps s'attribuent des voix, se donnent des candidats. C'est au parlement qu'il faudra les voir à l'œuvre. Des hommes bien au fait des combinaisons électorales de l'Angleterre divisaient à peu près de la manière suivante le résultat des nouvelles élections :

Radicaux purs, partisans du parlement triennal, du vote secret et des opinions des *dissenters*.	100 à 120 voix.
Whigs francs et penchant pour le radicalisme.	80 à 100
Whigs du ministère Melbourne, maintenant de l'opposition.	60
Parti Stanley, de l'ancienne fraction Canning.	100 à 120
Tories modérés de M. Peel.	120
Tories plus nuancés dans le sens du duc de Wellington.	80
Tories purs.	50 à 60

D'après ce calcul qui nous paraît assez exact, le ministère Peel se trouverait aux mains du parti Stanley, maître de donner ou de refuser la majorité; car selon que ce parti se portera du côté des tories ou du côté de lord Melbourne, la force y passera également. Il ne faut pas se faire d'illusion en politique : il est évident que la nuance Stanley, qu'on pourrait comparer en France au parti Martignac, ne veut pas de bouleversement; elle craint bien autrement les radicaux qu'elle ne redoute les conservateurs, elle est en dissidence complète avec lord Melbourne sur la question de l'église. Il est donc probable qu'elle n'aura pas de répugnance à se tourner vers le parti conservateur, et dès-lors il sortira de là ou un ministère Stanley avec l'adhésion des tories, ou le ministère tory se maintiendra avec l'adhésion du parti Stanley. Pour le moment les radicaux sont hors de cause.

Nous avons tous les jours un noble échantillon de fanfaronnade espagnole. On nous jette des bulletins de part et d'autre où, à travers les plus épouvantables atrocités, nous voyons que les généraux des deux partis se donnent mutuellement de grandes victoires qui consistent en la perte de quelques hommes. Mina est malade. Après douze ans de repos, se jeter dans les fatigues et les périls des montagnes, c'était une faute, c'était mettre de l'histoire au lieu des réalités : quand on passe cinquante ans, vouloir faire le guérilla au milieu des privations de la vie, c'est chose ridicule; et heureusement pour la gloire du général Mina,

nous croyons qu'il avait été jeté là malgré lui. Les généraux de la reine marchent mollement et sont désunis comme dans tout gouvernement mal ordonné : on s'accuse de trahisons et de défaites; il ne s'agit plus d'une insurrection de quelques villages, il y a une armée régulière, de nombreux bataillons, avec une organisation forte et militaire. L'Europe assiste l'arme au bras sur ce champ de bataille : la France elle-même, qui n'ose rien franchement, intervient d'une manière couarde, prête des armes quand il faudrait des troupes régulières. Don Carlos n'a pas encore une ville à lui; la bourgeoisie lui est opposée; mais dès qu'il se sera emparé d'une grande capitale, de Vittoria ou de Burgos, les puissances de l'Europe se hâteront de le reconnaître. Qui sait? peut-être résultera-t-il de là une sorte de morcellement de la Péninsule. L'Espagne n'est point assouplie comme nous à un système de centralisation : sa royauté peut aussi bien se placer à Burgos qu'à Vittoria, dans les vieilles cités où les premiers rois de Castille établirent leur gouvernement lors de la grande domination des Maures. Qui sait? Zumala-Carreguy est peut-être appelé à jouer un rôle neuf dans ces troubles civils. Le Guipuscoa, la Navarre, l'Aragon, forment des royaumes à part, avec leurs *fueros* et leurs priviléges. Ces populations irrégulières voudront avoir un roi de leur choix, un prince de race basque, comme au temps de leurs brillantes annales, lorsqu'elles brisaient à coups de rochers et de javelots les paladins de Charlemagne dans le défilé de Roncesvales. Dans notre époque si prosaïque, ce serait un accident curieux qu'une royauté de montagnes, renouvelée des temps des Henriques et des Sanchez.

Au milieu de tout cela, Paris commence son carnaval assailli de filous, d'assassinats et de vols nocturnes. Nous avons la cité du moyen-âge sous l'administration de M. Gisquet; nos rues sont plus larges, mais les voleurs sont plus adroits; la police est plus nombreuse, mais elle a d'autres occupations.

Jusqu'à ces pauvres pensionnaires administratifs qui souffrent de la négligence gouvernementale de MM. Thiers et Humann; les pensions du commencement de l'année ne sont point payées, et tout cela parce qu'on n'a pas encore eu le temps d'apposer une signature; consultez les bureaux, et l'on vous dira que M. Thiers est l'homme le plus négligent, le plus insouciant pour les affaires administratives; et pourtant le ministère de l'intérieur a un secrétaire-général et des directions multipliées. Qu'importe que les pensionnaires soient

Plus pâles qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.



ne faut-il pas que la grande tête de M. Thiers s'occupe à sauver le pays ? ne faut-il pas qu'on prépare la majorité des chambres, les intrigues de château, qu'on empile les républicains au Mont-Saint-Michel et à Sainte-Pélagie, et qu'on construise une belle salle de bois peinte et repeinte pour un grand procès digne des plus tristes jours de la révolution française ?

Au reste, cette quinzaine a présenté trois élections bien curieuses, qui donnent une juste idée de l'unité de principes qui règne en France, ou de l'excellence et de la vérité de notre système électoral. Les colléges nous envoient tout à la fois M. Garnier-Pagès, M. de Fitz-James et M. Mahul, les trois personnifications extrêmes des factions politiques les plus opposées ! Un tel vote nous paraît un bien puissant argument ou contre la loi électorale ou contre la France; et, à tout prendre, nous aimons mieux voir démolir la loi que l'homogénéité nationale. O.

On nous promet pour les premiers jours de janvier le *Chatterton* de M. Alfred de Vigny. Il y aura, nous l'espérons, dans la représentation de ce drame le double intérêt du développement littéraire et de l'exécution scénique. Le sujet choisi par le poète offre, à coup sûr, de grandes difficultés; mais ce n'est pas nous qui nous plaindrons de la grandeur de la tâche acceptée par l'auteur. Le petit nombre des rôles, et le nom des acteurs chargés de les remplir, nous promettent enfin une pièce d'analyse. C'est donc non-seulement dans la série des œuvres de M. de Vigny, mais bien aussi dans les évolutions de l'art dramatique, une tentative hardie, prévue dès long-temps, il est vrai, mais encore inaccomplie; c'est une réaction spiritualiste au théâtre, et à ce titre, elle mérite, de la part du public, une attention sérieuse, de la part de la critique, une discussion approfondie. Il est fort à souhaiter que la comédie sur la cour de Louis XIV, à laquelle M. Hugo travaille en ce moment, soit écrite dans le même dessein, et reconstruise définitivement la tragédie vraie, la tragédie poétique, la tragédie simple et humaine, sur les ruines du drame à spectacle.

— Un de nos jeunes collaborateurs, M. Émile Souvestre, dont les articles sur *le Pays de Tréguier* et les *Poésies populaires de la Basse-Bretagne* ont été remarqués dans la *Revue*, vient de publier un ouvrage plein d'intérêt et de charme, sous le titre de *l'Échelle des femmes* (1). Nous repar-

(1) Chez Charpentier, rue de Seine.

lerons très prochainement de cette heureuse tentative de M. Souvestre avec toute l'attention qu'on doit aux productions des hommes qui se distinguent de la foule des conteurs et des dramaturges par la pensée sociale qui préside à leurs travaux.

— M. Emile Péhant vient de publier un volume de *Sonnets*, chez Ebrard, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24. Il y a de la grace et de l'élévation dans ces petits poèmes. Les images sont bien choisies et bien assorties à la gamme des sentimens. Les quelques incorrections de langage semées çà et là dans le volume n'en troublent pas cependant la pureté générale. Après ce premier et laborieux apprentissage, au sortir de cette palæstre poétique, nous désirons vivement que l'auteur applique au récit ou à l'action le remarquable talent de versification qu'il vient de prouver.

— M. de Custines, connu déjà dans le monde littéraire par deux volumes de voyages et par une tragédie, vient de publier un roman chez Eugène Renduel. *Le Monde comme il est* offre une suite de scènes empruntées aux salons de la haute aristocratie. Comme l'auteur vit au milieu des hommes et des choses qu'il a voulu peindre, la critique, sans s'exposer au reproche d'injustice, aura le droit de se montrer sévère pour cet ouvrage. Quand un grand seigneur entreprend d'animer sous la forme poétique les idées, les sentimens et les caractères d'une classe privilégiée, on doit attendre de sa plume une élégance de diction, une pureté de goût, dignes en tout point de la spécialité exclusive du sujet qu'il a choisi. C'est pourquoi, avant de nous prononcer, nous lirons *le Monde comme il est* avec une attention sérieuse.

Parvenir, par M. Cochut.—J'ai l'assurance que ce livre n'a pas été écrit à la légère. L'auteur ne s'est pas fié à l'improvisation. Il a long-temps médité ce qu'il nous donne aujourd'hui ; c'est pour la critique la plus sévère une excellente recommandation. Le sujet choisi par M. Cochut est bien actuel, on peut le dire sans banalité. Ce n'est rien autre vraiment que l'ambition. La fable inventée pour le développement de cette passion dévorante est d'une grande simplicité, et ne manque ni de naturel ni de vraisemblanee. Toutes les misères de l'égoïsme, toutes les luttes de la volonté persévérante contre les hommes qui marchent au même but, contre les choses qui refusent de plier, tous les désappointemens éplorés, sont révélés avec franchise. L'auteur n'a pas reculé devant les difficultés de sa tâche. Mais j'ai contre son livre deux objections que je lui propose, et qui, sans altérer le mérite de l'œuvre en elle-même, sans rétrécir la vérité de la conception, feront peut-être obstacle à la popularité de l'artiste. 1° Les épisodes qui sont in-

ventés à propos auraient besoin d'un plus large espace pour ne pas sembler entassés. L'exposition, le nœud et le dénouement se pressent avec une telle rapidité, que le héros n'a pas le temps de respirer. Sans doute c'est un grand tort, malheureusement trop commun aujourd'hui, de laminer une idée, et d'abuser de la ductilité de la parole. Mais si la prolixité noie la pensée et la trivialise, la condensation en-deçà de certaines limites ne permet pas à l'idée de s'épanouir et de respirer librement. Or, je crois que M. Cochut n'a pas évité ce dernier danger; chacun des chapitres de son roman gagnerait fort à être développé. 2° Le style de M. Cochut ne respecte pas constamment l'analogie des images. Les symboles qu'il choisit n'ont pas une continuité suffisante. Il débute par une idée *sensible*, empruntée au monde extérieur; puis, tout à coup, il rentre dans le monde *idéal*; et ce perpétuel passage du monde à la conscience ôte souvent à sa pensée la netteté primitive qu'elle avait à l'heure de l'éclosion.

HISTOIRE DE LA RÉFORME, DE LA LIGUE ET DU RÈGNE DE HENRI IV, PAR M. CAPEFIGUE (1).

Les tomes 7 et 8 de l'*Histoire de la Réforme*, *de la ligue et du règne de Henri IV*, vont paraître dans quelques jours à la librairie Dufey. Ces deux nouveaux volumes, entièrement consacrés au règne de Henri IV, complètent ce curieux travail historique. Nous devons dès aujourd'hui constater le nombre et la nouveauté des pièces qu'ils contiennent : à savoir les lettres d'Élisabeth et de Henri IV pour toutes les négociations politiques de la fin du XVI[e] siècle; les rapports diplomatiques de ce prince avec l'Allemagne, les états-généraux des Provinces-Unies, Venise, le sultan, Genève, la Suisse et les principautés d'Italie; l'entrée de Henri IV à Paris; la dépêche des ambassadeurs d'Espagne sur cette entrée du Béarnais: monumens précieux qui rectifient bien des exagérations. Viennent ensuite les longues négociations de MM. de Bellièvre et Sillery pour la paix de Vervins, l'édit de Nantes, le procès et la mort du maréchal de Biron d'après les manuscrits du temps, et l'assassinat de Henri IV. Cette publication se termine par un résumé de l'administration de Henri IV.

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de cet ouvrage, que d'en citer quelques fragmens sur l'esprit du système politique du Béarnais.

« Je considère, dit l'auteur, le duc de Mayenne comme le plus pitoyable caractère de la Ligue. Le parti populaire l'inquiète et l'importune; il s'en

(1) Chez Dufey, rue des Marais.

débarrasse, prête main-forte au parlement et à la bourgeoisie, qui veulent reprendre l'autorité, passée dans les mains énergiques des confréries. Une fois ce parlement et ces bourgeois maîtres du pouvoir, Mayenne s'alarme encore de la tendance inévitable vers la restauration de Henri IV; il brise avec ce mouvement d'opinion, et veut retourner au parti populaire; celui-ci a ses souvenirs et ses répugnances, et peut-il oublier que c'est Mayenne qui a fait pendre au haut des tours du Palais les braves quarteniers qui défendirent Paris lors du siége? Les méfiances s'accroissent: Mayenne, qui n'ose confier Paris à un chef militaire du peuple, le donne à M. de Cossé-Brissac, et M. de Cossé-Brissac ouvre les portes de Paris à Henri IV.

La trahison de M. de Brissac fut amenée par la force des choses: dans les guerres civiles, il est des époques où tout le monde veut en finir; si le gouverneur de Paris n'eût pas livré la ville, un autre accident l'aurait donnée à Henri IV. Le parti énergique étant désarmé et sans influence dans les affaires publiques, la garnison espagnole étant insuffisante, la bourgeoisie devait appeler nécessairement une restauration. Comme elle redoute le pouvoir des basses classes, et qu'elle ne peut pas tenir longtemps l'autorité sans mettre partout de la faiblesse et des tracasseries, elle se tourne naturellement vers un principe protecteur, et ce principe, c'est l'autorité forte et incontestable d'une hérédité de race. Du jour où les seize quarteniers furent proscrits, l'avénement de Henri IV devint inévitable.

C'est de cet instant que commencent les soucis de la royauté. Tant qu'on est aux champs de guerre, on se bat loyalement contre l'ennemi qui est en face. On n'avait pas le temps de songer aux intrigues quand les balles espagnoles sifflaient dans les panaches flottans. Mais voici Henri IV et sa chevalerie à Paris. L'entrée du Béarnais n'excite aucun enthousiasme; elle se fait de nuit, au milieu des gardes et des parlementaires cherchant vainement à provoquer quelques acclamations publiques. Le lendemain, il y a un peu plus d'entraînement; Henri manifeste sa catholicité, et s'agenouille à Notre-Dame. Que va-t-il faire de l'autorité? Quelle sera la direction de son pouvoir? Le voilà accablé sous mille obstacles; aura-t-il la force de les surmonter?

Il faut pacifier les provinces. Paris n'a point tout donné à Henri IV; la Provence, la Bretagne, une portion de la Bourgogne, toute la Guyenne jusqu'à Toulouse, et de Toulouse jusqu'à la Loire, tout est organisé en affiliations catholiques; Rouen même, la cité populeuse, l'associée municipale de Paris, n'a cessé d'arborer les couleurs de la Ligue. A côté de ces associations se trouvent de nombreuses armées espagnoles, toutes dis-

posées à les soutenir. Si quelques gentilshommes ne repoussent point l'écharpe blanche que leur offre Henri IV, le peuple est profondément ligueur, et défend ses républiques d'hôtel-de-ville, aussi bien à Marseille qu'à Toulouse, aussi bien à Toulouse qu'à Rouen.

Et quelles sont les forces de Henri IV? Des opinions désunies, hautaines, chacune avec ses exigences particulières. Au moment de la victoire, je l'ai souvent dit, ce qui importune le plus, ce sont les amis et non les ennemis; car les uns sont insatiables de récompenses pour le service qu'ils vous ont rendu, et les autres, foulés à terre, ne peuvent plus vous nuire. A l'extérieur, comment justifier auprès d'Élisabeth et des princes protestans d'Allemagne, des Suisses et de Genève, la conversion de Henri IV? et à l'intérieur, comment les huguenots pouvaient-ils appuyer et défendre un prince apostat? Je ne parle point ici encore des royalistes de Biron qui avaient droit d'être impérieux, parce qu'ils offraient leur fidélité constante.

Quels sont les moyens qu'emploie Henri IV pour pacifier le royaume agité? Avec une pénétration profonde, il voit d'abord que le parti catholique, c'est la société; société vieillie si l'on veut, mais forte encore de sa constitution formidable, de ses élémens d'action et d'énergie populaire. Ce parti règne dans la majorité des provinces; il est sous l'influence de chefs puissans, de grandes races qui naguère prétendaient à la couronne; Henri IV n'hésite pas. Dans les temps de tourmente et d'effervescence publique, la corruption est un moyen impuissant, parce que l'âme vivement agitée s'exalte avec désintéressement pour le soutien d'une grande cause. Les époques sanglantes ne sont jamais des époques avilies; on est trop occupé de sa vie et de ses passions pour songer à une position ambitieuse; mais aux temps d'affaissement et de décadence, les marchés arrivent; chacun advise à sa fortune. Le roi comprit cette situation des esprits; et voilà pourquoi il acheta une à une les provinces et les consciences, les hautes têtes ligueuses et les grandes cités. Une fois le marché fait, Henri IV put compter sur la foi des gentilshommes qui s'étaient compromis.

La politique de l'avénement fut toute catholique; il y eut quelques proscriptions commandées par les circonstances et le mouvement naturel de la restauration. Après l'attentat de Chatel, les fidèles de Henri IV voulurent épurer le parti ligueur; les jésuites furent renvoyés, la prédication interdite; cela n'eut qu'un terme. Un gouvernement a besoin de se fondre et de se mêler avec la société, s'il veut se maintenir, et ceci explique toutes les concessions que fit Henri IV au parti social, c'est-à-dire au catholicisme.

Les deux élémens qui avaient fondé la restauration de Henri, les royalistes de Biron et les huguenots de Condé, de Bouillon, de Mornay et de Sully, furent mécontens de cette conduite. Quand on examinera de près le procès de Biron, à mesure qu'on touchera les faits révélés par les pièces contemporaines, on se convaincra de cette vérité : c'est que l'ingratitude de Henri IV envers l'ami de sa cause, cette froide et cruelle persévérance qui demande au parlement une tête couverte des lauriers d'Arques, d'Ivri, est motivée par une pensée de sûreté politique. Les gentilshommes royalistes, qui avaient servi Henri IV aux jours de ses malheurs, s'indignaient de se voir oubliés et méconnus par le prince qu'ils avaient élevé sur le pavois; leurs nobles épées avaient protégé les droits de la famille du Béarn, et maintenant ils se croyaient sacrifiés à ceux-là même qui avaient combattu Henri IV ! D'Épernon commandait en Provence, et on lui arrache sa province pour la donner à Guise, le fils et l'expression de la sainte Ligue; Biron avait conquis la Bourgogne, et on veut la rendre à Mayenne; Brissac, ligueur jusqu'à la prise de Paris, obtient la Bretagne; on dépouille encore Biron du titre de grand-amiral pour le donner à Villars, ligueur acharné qui livre Rouen en désespoir de cause. Ces poitrines de gentilshommes, si souvent exposées aux balles d'arquebuse pour Henri de Navarre, ne devaient-elles pas palpiter d'indignation en voyant ce renversement de toutes les idées de loyauté et de fidélité de race? La conjuration du maréchal de Biron fut en quelque sorte l'expression de ces mécontentemens armés. Il fallut frapper haut et fort; Henri IV s'y résigna avec cette froideur politique qui ne connut point de pardon, car le duc de Biron ne voulut point faire des aveux avilissans qui eussent perdu la gentilhommerie. Ce chef avait traité avec l'étranger, dit-on ; mais, à cette époque, quel était l'homme ou le parti qui ne traitait pas avec l'étranger ? Le principe territorial n'existait point dans son énergie ; Henri IV, pour avoir sa couronne, marchait avec les Anglais d'Elisabeth, les reistres d'Allemagne, les Suisses et les Genevois : la Ligue appelait les Espagnols et les Savoyards : c'était coutume de se mouvoir par le principe religieux en dehors de la terre. La patrie du ciel n'avait point encore cédé à la patrie du sol. Les liaisons de Biron avec la Savoie ne furent point les motifs réels de ce jugement implacable. Henri IV avait besoin de donner une leçon au parti royaliste qui l'avait élevé et qui devenait impérieux; il l'effraya en frappant son chef si près du cœur royal.

Henri ne put pas agir aussi librement à l'égard des huguenots, militairement organisés. Les royalistes s'étaient disséminés comme parti, à l'avénement du Béarnais; les huguenots restèrent en armes, parce qu'ils

se réunissaient autour d'un principe commun qui était leur force. Les calvinistes avaient des liaisons avec toute l'Europe réformée; Henri IV les trahissant, ils auraient pu se grouper autour d'un autre chef, le prince de Condé ou le duc de Bouillon. C'est ce que le roi craignait; et voilà pourquoi il travailla si assidûment à la rédaction de l'édit de Nantes, grande charte du parti réformateur en France. La masse des huguenots fut satisfaite; il ne resta plus en dehors que quelques mécontentemens féodaux qui éclatèrent avec la conspiration du duc de Bouillon : ils furent réprimés par la prise de Sedan et la confiscation instantanée du duché-pairie.

Quant aux parlementaires et à la bourgeoisie, ils furent un peu désenchantés de leur enthousiasme pour Henri IV. L'administration du roi fut travailleuse, pleine de sollicitude pour la prospérité publique; mais elle n'eut point de résultats populaires. Les partis étaient vivaces encore; l'oubli du passé ne fut pas tellement complet, que les ligueurs ne dussent être inquiets du nouveau règne. Il suffit de parcourir les registres et les monumens du temps pour se convaincre de combien d'attentats la vie de Henri IV fut menacée. Tout murmurait, les halles, les métiers, la judicature même, qui avait cru voir dans l'avénement du Béarnais le retour de l'âge d'or, des lois et des franchises. Henri fut plutôt le roi des gentilshommes que le roi du peuple : il avait un mépris militaire et chevaleresque pour les bourgeois et les hommes de robe; enfant des armes et de la conquête, il ne pouvait souffrir les remontrances de la bourgeoisie et des parlemens qui venaient s'interposer entre lui, ses projets et ses plaisirs. C'était le prince féodal, vainqueur de la commune, le brave et digne Gascon des temps du Prince Noir et de la domination anglaise dans la Guienne; et plus d'une fois il invoqua les souvenirs des gonfanons, mi-parti de Gascogne et d'Angleterre, pour appeler l'alliance d'Élisabeth. Toutes ses distractions se ressentent de l'époque chevaleresque; son code est cruel, quand il s'agit de protéger les forêts séculaires, ces hauts taillis où le cerf fuyait devant la meute haletante des seigneurs hauts terriens; il insulte jusqu'à la fustigation et aux outrages des procureurs et des gens de judicature qui avaient refusé de céder à ses gentilshommes les mets de leur dîner. Vainement les bourgeois remontrent-ils pour leurs priviléges, lorsqu'ils voient s'élever de petites bastilles à chaque coin des portes de Paris pour la sûreté de la royauté chancelante : Henri IV repousse leurs plaintes avec un ton gascon et goguenard qui couvre de mépris les souvenirs de l'hôtel-de-ville, du beffroi municipal et des confréries ligueuses.

C'est dans les relations extérieures que Henri IV conserve une im-

mense supériorité. Jamais prince ne posa mieux que lui la question européenne, et ne la suivit avec une plus infatigable activité. Les registres de ses négociations, que j'ai compulsés page à page, confirment la haute opinion que la postérité a conservée de lui. Quelle sagacité dans le choix des hommes! Quelle réunion d'envoyés à têtes plus sérieuses, plus promptes à concevoir, plus persévérantes à exécuter! Les noms du duc de Nevers, de Villeroy, Bellièvre, Sillery, d'Ossat, Duperron, Bongars, Sancy, Savary de Brèves, se mêleront éternellement aux actes de la paix de Vervins, à l'absolution de Henri IV, grande affaire du temps, à la pacification des provinces et à l'édit de Nantes. C'est à Henri IV qu'il faut reporter la lutte systématique contre la maison d'Autriche, ces essais de guerre contre la monarchie universelle de Charles-Quint et de Philippe II. La mort vint l'enlever à un mouvement militaire que sa royale pensée légua à Richelieu. »

LE COLLIER D'OR DE SAMACHSCHARI.

M. de Hammer a entrepris de faire connaître l'Orient à son pays, et il s'acquitte de cette grande tâche avec un zèle infatigable. Nul, mieux que lui, ne pouvait comprendre l'étendue de sa mission; nul, mieux que lui, ne pouvait être appelé à la remplir. Il n'a pas seulement étudié l'Orient dans les livres, dans les relations de voyages et les descriptions des poètes; il ne l'a pas seulement rêvé dans son imagination; il y a été lui-même, il y a été à vingt-quatre ans, comme élève, étudiant à Constantinople la langue turque sous la direction du savant Herber; à vingt-huit, comme interprète; à trente-cinq, comme consul; et il a rapporté de ces trois excursions les richesses littéraires les plus précieuses. Il y a quelques années qu'il fit généreusement don à la bibliothèque de Vienne d'une quantité de livres orientaux, et cela ne l'empêche pas d'avoir encore la collection la plus belle et la plus complète de manuscrits arabes, turcs, persans. Ainsi dévoué à son œuvre, il la poursuit par toutes les voies qui se présentent à lui, par les vieilles traditions et les vieilles poésies, par le moindre filon d'or et la plus petite source oubliée qu'il découvre. Ni cette accumulation de titres dont toutes les petites cours d'Allemagne se sont plu à le revêtir, ni les décorations de toutes sortes dont on lui a couvert la poitrine, ne peuvent lui ôter son caractère primitif de savant, pas plus que les charges officielles dont il est investi auprès de l'empereur ne l'empêchent d'abdiquer avec joie chaque semaine toute charge, toute obligation de place, de jeter là son habit brodé de conseiller impérial, et de se remettre, avec la gaîté de cœur d'un enfant, à ces livres qu'il aime, à ces études où il s'ouvre sans cesse de nouveaux aperçus. On imprime maintenant à Pesth, une édi-

tion populaire de son *Histoire des Ottomans*, et autour de ce bel ouvrage, après lequel il a pu se dire aussi l'*exegi monumentum*, il jette, comme autant de trophées, et son *Encyclopédie des Sciences orientales*, et son *Alphabet des Caractères hiéroglyphiques*, et son *Voyage dans le Levant*, et son *Histoire de la Rhétorique persane*, son *Histoire des Assassins*, et tant de poèmes orientaux qu'il publia fidèlement, le texte d'un côté, la traduction en regard.

L'année dernière, nous avons rendu compte de *Gul* et *Bubul*, l'idylle de l'amour, l'épopée de la rose et du rossignol. Voici venir maintenant un recueil de graves sentences, réunies sous le titre de *Collier d'Or*, et empruntées à Samachschari, l'un des plus grands philologues arabes. On lui doit plus de vingt ouvrages importans sur la grammaire, la rhétorique, la poésie, la lexicographie, etc., et quatre recueils de sentences, dont le plus célèbre est le *Collier d'Or*. On trouve, dit M. de Hammer, ce petit ouvrage dans toutes les bibliothèques de Constantinople, et les Arabes l'aiment surtout pour son harmonie de style et sa richesse de mots allitérés, qui retentissent à leur oreille comme les ornemens d'or que portent leurs femmes. Samachschari, naquit en 1074, dans le village de Samachschar; il vécut long-temps auprès de la Mecque, ce qui lui fit donner le surnom de *Voisin-de-Dieu*, et c'est là qu'il écrivit son grand ouvrage sur le Coran.

Ses sentences, qui jouissent d'une si haute réputation, ne forment pas une suite de réflexions bien hardies, bien énergiques; mais elles sont riches en images, pleines d'idées suaves et de poésie. Il ne faudrait y chercher ni la profondeur des pensées de Pascal, ni l'amère concision de La Rochefoucauld, ni les fins aperçus de La Bruyère; mais on y trouverait souvent de la morale pratique comme dans les vers dorés de Pythagore, de la sagesse d'expérience comme dans Charron, et des idées de devoir comme dans Silvio Pellico. Ce qui les distingue surtout, c'est un profond sentiment religieux, une sorte de quiétisme oriental qui ramène tout à Dieu. Souvent sa phrase commence par un cri de repentir, et se termine par une prière; souvent elle ressemble plus à une exhortation de prêtre qu'à une analyse de moralité. Souvent aussi, à travers sa gravité philosophique, perce son imagination de poète : il aime à faire des tableaux, à s'égarer dans une longue suite d'images et de comparaisons, et ses images sont pleines de grâce, et ses comparaisons pleines de justesse. Ce qui excite son indignation, ce qui enflamme sa verve, ce sont les vices des hommes, leur orgueil, leur égoïsme, leur convoitise, surtout leur ambition. Ecoutez cette tirade contre la tyrannie : on ne dirait pas mieux de nos jours.

« Faut-il te dire quelles sont les contrées vraiment malheureuses ? Ce sont celles où règne un être tyrannique. La tyrannie écrase comme le pied d'un cheval, ou ravage tout ce qu'elle rencontre comme l'onde impétueuse d'un torrent. Elle est plus redoutable que le vent du sud, qui dessèche le sol ; plus cruelle que les années, qui engendrent la corruption. Elle empêche la prière de monter vers les nuages, et les bénédictions du ciel de descendre vers la terre. Garde-toi des lieux où règne la tyrannie ! Quand tu serais plus blanc qu'un œuf, quand tu verrais autour de toi tous les hommes bénis dans leurs biens et dans leurs enfans, vous n'en serez pas moins perdus ; les oiseaux tomberont du haut des rochers, et les hommes seront saisis de terreur et frappés par la foudre. »

« O roi, s'écrie-t-il plus loin, ne t'enorgueillis pas des drapeaux victorieux qui flottent autour de toi, des chars splendides qui t'environnent, et de cette foule craintive qui se prosterne à tes pieds, attendant l'ordre qui lui fera faire un acte d'obéissance, et l'heure où elle pourra te montrer sa soumission. Oui, tu es puissant par les hommes qui t'entourent, mais tu pèses lourdement sur la foule. N'oublie pas qu'il y a une puissance au-dessus de la tienne, la volonté d'un émir plus grand que toi. Celui-là seul ordonne et défend, et te permet ou te retire le droit d'ordonner et de défendre. Ce que tu dois au moins, c'est de craindre cet être plein de force, comme le plus pauvre de tes esclaves te craint toi-même ; c'est de ne pas te soulever dans la poussière contre ton créateur ; car si son regard vient à se détourner de ton orgueil, tu ne dois plus avoir de volonté, puisque sa volonté seule te donne le droit de commander. »

Voici d'autres sentences que l'on dirait écrites par un homme de l'Évangile, tant elles respirent la charité et la mystique douleur du christianisme :

« Dieu ne s'incline point vers les vêtemens qui retombent avec faste et traînent en longs plis, ni vers les yeux qui restent languissamment attachés à la terre ; mais il se penche vers le cœur qui reste toujours ouvert à la pitié, qui se sent épris d'un vif sentiment de compassion, et se sépare de ce monde pour s'élancer avec ardeur vers le paradis. »

« O monde ! combien comptes-tu de cœurs blessés, combien d'hommes dont l'âme saigne, dont les yeux sont pleins de larmes ! Tu quittes et tu désespères ceux qui t'aiment, tu te joues de ceux que tu as élevés ; infinis sont les tourmens que tu leur donnes, et leurs plaintes innombrables comme les grains de sable. »

« Supporte les hommes, accepte avec douceur leurs défauts. L'insulte d'un ennemi ne peut te faire honte. Heureux celui qui n'a aucun fiel dans l'âme, et trouve toujours au-dedans de lui-même un asile assuré. Dieu a

traversé par des artères les avenues du cœur, et le bien chasse au-dehors les traces de la folie et de la servilité. »

« Celui qui recule devant les choses défendues doit vivre d'une vie de repos. Dieu et les anges viennent au-devant lui, et lui apportent une nouvelle jeunesse et le message de joie; le bonheur appartient à celui qui aime le bien et a horreur du mal, à celui qui s'attache à l'arbre de salut, aspire à gagner l'appui de la suprême justice, et prête l'oreille à ses paroles. »

D'autres fois le poète quitte ce ton dogmatique et se rapproche de la vie réelle :

« Le monde se montre à nous sous plusieurs faces, les hommes sous plusieurs formes. Prends chaque jour le vêtement que les circonstances exigent, et va-t-en avec chaque homme par le chemin qu'il prendra; car les jours ne passeront pas comme tu le voudrais; tes voisins ne se plieront pas à ta volonté, ni le monde à tes désirs, et si parfois il les favorise, ce ne sera pas de longue durée. »

« Prends le titre de noblesse que tu as reçu en naissant. Mais celui-là appartient à ton père; tâche d'y en ajouter toi-même un autre, afin que tous les deux forment une véritable noblesse. La gloire que ton père s'est acquise ne peut rejaillir sur toi, si tu restes sans rien faire pour en mériter une semblable. Il y a, entre la noblesse de ton père et la tienne, la même différence qui existe entre la nourriture de la veille et celle du lendemain. La nourriture d'hier ne te servira pas pour aujourd'hui, et ne te donnera pas de force pour demain. »

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse des sentences de Samachschari, qui doivent perdre beaucoup de leur prestige et de leur coloris en passant ainsi par une nouvelle transformation. Si ce petit livre ne se rencontre pas chez nous, de toutes parts, comme à Constantinople, il aura pourtant sa place marquée dans plus d'une bibliothèque, et l'on se surprendra plus d'une fois à relire avec bonheur ces pages empreintes d'une si douce moralité et revêtues de cette poésie primitive, de cette poésie d'images et d'inspirations, née sous le chaud soleil d'Orient. Nous devons remercier M. de Hammer d'avoir ajouté cette perle de l'Arabie à toutes les richesses littéraires qu'il nous avait déjà dévoilées. M. de Hammer a maintenant son diplôme de savant, signé non-seulement par tout orientaliste, par quiconque s'occupe d'histoire et de philologie, mais par un homme qui ne signe guère de pareils diplômes, ou qui du moins n'en envoie pas souvent dans nos contrées nébuleuses, par le schah de Perse lui-même. Voici le brevet de l'ordre du Lion et du Soleil qu'il lui adresse, brevet écrit en lettres d'or, et couvert de seize signatures, et d'autant de

cachets. Le style en est assez peu ordinaire pour que nous ne craignions pas de le reproduire littéralement :

« Au nom du Dieu très puissant et très vénéré :

« Le Seigneur, que nous honorons par dessus tout, a donné le talent et le jugement, le sentiment de l'honneur, et la persévérance, la droiture et la bonne volonté à M. de Hammer, l'ornement des hommes distingués parmi les chrétiens, et l'un des personnages les plus honorables de la cour impériale. M. de Hammer est devenu, par ses connaissances, le zénith de la considération, et il s'est signalé à la cour persane par ses nobles intentions, surtout par le commentaire de Marc-Antoine, où il a fait preuve d'autant de science que de justesse d'idées. En conséquence, les rayons de la lumière, les regards du soleil de pureté (le schah), du soleil de la faveur et de la bienveillance sont tombés sur lui, et nous lui avons accordé, dans cette heureuse année du crocodile, la haute distinction de l'ordre du Soleil et du Lion du second degré, et la réputation infinie attachée à ce firman, afin que, se parant de ces marques glorieuses, il poursuive ses grands travaux, et mérite de plus en plus par son habileté et sa droiture le regard que la Bienveillance (le schah) a jeté sur lui.

« Donné dans le Rebiïrani de l'année 1248, c'est-à-dire au mois de septembre 1832. »

Après cela, on se sent moins en droit d'accuser l'ignorance actuelle de l'Orient. Si ce diplôme fait honneur à M. de Hammer, il n'en fait guère moins au schah de Perse qui s'en vient de si loin apporter aussi son tribut à la science, et son laurier au mérite.

Le public n'a pas oublié le beau succès de l'*Histoire de la grande armée*, par le général Ségur. Les deux volumes qu'il vient de nous donner sur Charles VIII, roi de France, se distinguent par les mêmes qualités, c'est-à-dire par l'animation, la grandeur, et surtout par le sentiment pittoresque. Ici la réalité, placée plus loin de nous, ne peut guère donner lieu aux mêmes controverses que la campagne de 1812; ou du moins si l'on peut contester la justesse de quelques vues, la polémique sera plus paisible et plus désintéressée: d'avance nous pouvons affirmer que l'intérêt de cette lecture ne se dément pas un seul instant. Si toute notre histoire était ainsi écrite, toutes les femmes de vingt ans la sauraient comme elles savent les partitions italiennes. — L'ordonnance des faits et la composition du style seront pour nous l'occasion de remarques sérieuses.

F. BULOZ.